

HELENE BEER

# LES SENTIERS DE VALLORGE

roman

Une âme que l'amour  
fait naître à elle-même...

---

LA RENAISSANCE DU LIVRE

LES  
SENTIERS DE VALLORGE

HÉLÈNE BEER

LES  
SENTIERS  
DE  
VALLORGE

*Roman*

LA RENAISSANCE DU LIVRE

12, PLACE DU PETIT SABLON — BRUXELLES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE  
SIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ,  
NUMÉROTÉS DE I À VI.

© 1966 by LA RENAISSANCE DU LIVRE.  
*Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.*

I

C'ÉTAIT encore Stéphanie ! Léona haussa les épaules lorsque la jeune fille entra dans la lingerie. Les autres aussi, dans la maison, s'habituèrent, ne faisaient plus attention. Tous les deux ou trois jours, Stéphanie était prise d'un malaise et venait demander un médicament à Léona. Elle prenait le calmant, puis s'allongeait sur la chaise longue de la lingerie et attendait en gémissant, que la crise fût surmontée. Cela durait un quart d'heure, parfois plus. Stéphanie sortait enfin de son mal, épuisée, livide, et regagnait sa chambre. Le lendemain, elle paraissait, fraîche et dispose, le corps vigoureux et alerte, comme si rien ne s'était passé. Au moment de la crise, on l'avait pourtant vue, cassée en deux comme une vieille femme, le visage crispé par la souffrance. Les gens de Vallorge avaient pitié de la jeune fille, mais pourtant le bruit courait qu'elle inventait cette maladie et simulait la douleur. On chuchotait : « Et quel nom donner à ce mal mystérieux ? » Le Docteur Péronnet ne venait jamais ausculter Stéphanie. Certains disaient qu'elle ne vivait qu'avec un rein, d'autres qu'elle était tuberculeuse, que les radios étaient formelles, que de toutes façons, la maladie avait un caractère congénital.

Ce matin de mai, Stéphanie avait poussé un cri, s'était

## LES SENTIERS DE VALLORGE

levée. Mme Bulloch avait tourné la tête vers elle, entrevu une silhouette ployée, entendu la porte s'ouvrir et se fermer. Stéphanie sortie du salon, s'était péniblement traînée jusqu'à la lingerie. Léona s'y trouvait, comme toujours. Elle se targuait d'un diplôme d'infirmière et avait jadis soigné M. Bulloch, mais à présent elle réparait le linge de la maison et tenait parfois compagnie à Mme Bulloch. La vieille dame savait choisir son personnel et tout le monde, à Vallorge, occupait un double emploi.

Léona déposa sa cigarette sur le bord de la table, repoussa le drap qu'elle était en train de repriser et se leva avec humeur.

— Encore vous, grommela-t-elle.

Elle était persuadée que Stéphanie jouait la comédie et sa patience était à bout. La jeune fille, au plus fort de la douleur, sut répondre, acerbe : « Afin que vous n'oubliez pas votre métier ». Léona prit un tube sur un des rayons de la pharmacie, en sortit un cachet, remplit un verre d'eau et tendit le tout à Stéphanie : « Là, avalez. Un de ces jours, je vous empoisonnerai ».

Stéphanie prit le cachet, s'allongea, gémit, le corps tordu, les traits crispés. Léona la regarda, un vague sourire aux lèvres. Si Stéphanie simulait, elle simulait bien. Mais pourquoi le faisait-elle ? Là résidait l'énigme. Plus d'une fois, Léona avait essayé de discuter le cas avec Mme Bulloch, mais la vieille dame avait toujours détourné la conversation. Bien sûr, pour Mme Bulloch, ce qui importait, c'était de recevoir son chèque mensuel et le père de Stéphanie était en mesure de payer. Il était veuf, encore jeune et il lui était commode d'avoir sa fille hors du chemin.

Léona se rassit, reprit sa cigarette, grogna parce qu'elle était éteinte, la ralluma, se pencha sur le drap auquel elle travaillait. Stéphanie gémit plus haut.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Ça va, cria Léona, vous avez eu votre cachet, que vous faut-il encore ?

Bizarre idée de s'inventer une maladie. Pourquoi ? Et si pourtant elle était vraiment malade ? Léona regarda à nouveau la jeune fille. Elle s'apaisait peu à peu, recommençait à respirer normalement et s'immobilisait sur sa couche, les yeux clos. Il n'y avait nulle pitié dans le regard de Léona, mais un profond dédain pour cette jolie fille au corps pourri. Car il l'était, ce corps svelte et harmonieux et le poison s'épandait sur la face pâle, encadrée de cheveux noirs et lisses. Léona se leva, alla se planter devant la haute glace qui surmontait la cheminée. Elle sourit à son buste massif, à son visage plein, à ses yeux bruns, ronds et durs, à ses cheveux qu'elle platinait depuis si longtemps qu'elle se rangeait désormais dans la catégorie des blondes. Elle pensa aux deux hommes qui habitaient Vallorge.

— Vous avez un bouton de fièvre à la lèvre, observa doucement Stéphanie.

Léona se retourna, furieuse : « Eh bien ! c'est fini, vos simagrées ? »

— Avec vous, j'en ai fini.

Stéphanie se redressait sur un coude. Elle s'assit, se leva et debout rejeta ses cheveux en arrière.

— Filez, siffla Léona, que je ne vous revoie plus.

Comme la jeune fille s'en allait, elle grogna encore : « Aristocrate ! » C'était là son injure favorite. Il n'y avait, sans doute, dans tout Vallorge, que Mme Bulloch qui n'eût pas été traitée d'aristocrate. Léona était furieuse, aveuglée de colère. Elle avait détesté Stéphanie dès le début, pour l'étrange regard que celle-ci avait jeté sur elle, un regard qui la reconnaissait, puis l'ignorait. Mais Léona ne s'était pas laissée intimider. A la hauteur de la jeune fille, elle opposait sa grossièreté. Peu importait à Stéphanie, elle avait rencontré trop de femmes

## LES SENTIERS DE VALLORGE

semblables à Léona.

Sortie maintenant de la lingerie, elle hésitait. Elle ne voulait pas retrouver Mme Bulloch, elle n'avait pas envie de regagner sa chambre qu'on nettoyait à cette heure de la matinée. Elle passa devant la grande porte du salon, descendit l'escalier monumental, la main sur sa rampe en fer forgé et arriva dans le grand hall dallé de marbre rose sur lequel ouvraient plusieurs portes : celles des salles d'exposition et celle du vestibule. Les salles d'exposition étaient fermées aujourd'hui. Stéphanie gagna le vestibule, appuya son front à la porte vitrée qui donnait sur le parc. Une large pelouse s'étendait devant elle, fraîche et verte, offrant sa jeune herbe au soleil de mai, cloutée de pâquerettes et de boutons d'or, entourée d'une allée de fin gravier rouge d'où partaient de multiples sentiers, dévalant vers tous les coins du parc. Il y avait le sentier de la prairie, celui de l'étang, celui du torii, celui des ruines. Stéphanie les connaissait tous, elle les aimait. Mais celle à qui ils appartenaient ne pouvait les voir et peut-être était-ce pour cette raison qu'elle avait transformé la maison en musée. Stéphanie connaissait l'histoire, son père la lui avait contée. A la mort de son mari et à peu près ruinée, Irène Bulloch avait refusé de vendre la propriété et les collections, comme tout le monde le lui conseillait. Elle avait installé les œuvres d'art accumulées par John Bulloch dans les salons de réception de la maison et offert le tout à l'Etat. Vallorge, devenu un musée, Mme Bulloch avait été exonérée des impôts. Elle se chargeait évidemment de l'entretien du musée, mais en percevait le droit d'entrée. Par ailleurs, s'étant réservé le premier étage du château, elle y hébergeait des hôtes payants. De cette façon, elle avait pu continuer à vivre à Vallorge et pour n'avoir rien omis dans cette magnifique combinaison de lucre et de philanthropie, elle passait aisément pour le

## LES SENTIERS DE VALLORGE

mécène de la région. Du vivant de son mari, elle n'avait eu cependant que dédain pour les jades archaïques chinois, les bronzes scythes, les céramiques persanes et les estampes japonaises qui formaient le principal de la collection.

Le lundi n'était pas jour de visite et l'immense rez-de-chaussée était désert. Il sentait bon l'encaustique, le silence y était solennel. Stéphanie ouvrit la haute porte vitrée et descendit dans le parc. Léona, penchée à une fenêtre, la vit partir de son pas nonchalant, mince, élancée, une main dans la poche de son pantalon de flanelle grise. Elle ne s'habillait jamais autrement. A cela aussi, Vallorge s'était habitué.

Stéphanie était loin déjà. Elle dévalait un sentier bordé d'azalées roses et orange, buissons de lumière et de flammes. C'était si beau, qu'elle en eut le cœur serré, d'émotion et de contentement. Il en était toujours ainsi, car cette gloire lui faisait oublier Vallorge, Mme Bulloch et elle-même. Son pas était maintenant alerte et vif, le sang affluait à ses joues et son regard brillait. Comme elle était loin de ce qui avait été, de ce qui était. Son rêve était douceur de vivre, une douceur inexprimable. La brise de mai jouait dans ses cheveux et elle sourit en entendant le cri du coucou dans l'air. Elle connaissait l'arbre où il avait fait son nid, là, dans cette clairière où elle avait coutume de se réfugier, son havre de paix, mystérieux et limpide, qu'elle croyait n'appartenir qu'à elle seule. Elle y fut bientôt, vit l'inconnue et s'arrêta bouleversée, car on lui arrachait son bien. Ses traits figés ne laissèrent pourtant rien paraître de son désarroi. La femme était assise sur le banc de pierre aux pieds moussus, en face du Bouddha de bronze. Exactement comme Stéphanie s'asseyait chaque jour. La jeune fille lui tourna le dos, prête à rebrousser chemin, mais l'étrangère ne lui en laissa pas le temps. Elle se leva, rapide,

## LES SENTIERS DE VALLORGE

vint à Stéphanie.

— Ne fuyez pas, dit-elle doucement, si vous le voulez, je m'en irai.

Stéphanie rougit et incapable de parler secoua la tête.

— Alors, venez, dit l'autre et elle la fit asseoir à ses côtés.

La jeune fille la regarda. Elle n'était plus jeune, elle avait un visage sans relief, curieusement plat, sans autre couleur que la clarté de ses yeux bleus, des cheveux qui grisonnaient aux tempes, une expression lasse et triste qu'essayait de démentir un sourire timide.

Dans un long silence elles regardèrent le grand Bouddha que John Bulloch, cinquante ans auparavant, avait ramené du Japon. Le Dieu était représenté assis, les mains jointes, dans le signe de la contemplation, calme et majestueux. Sa face sereine et noble impressionnait Stéphanie. Comme chaque jour, elle se demanda : « Que sait-il ? » Car il savait, le Dieu au sourire ineffable, le Dieu sans passions, le Dieu paisible.

— Il est loin de nous, n'est-ce pas, murmura l'inconnue.

Stéphanie haussa les épaules : « Il n'en a plus pour longtemps », répondit-elle. Elle pensait que dans quelques jours, les touristes afflueraient. Des étrangers, les élèves des écoles. Ils mangeraient des sandwiches aux pieds du Bouddha, les papiers gras voltigeraient sur son socle de Dieu dégradé. Elle fut saisie de désespoir. Les Dieux sont à notre image, sans cesse transformés, se dit-elle. Chaque jour, elle-même, devenait autre et rien ne pouvait empêcher cette transformation inexorable.

— Il est venu de loin, fit l'inconnue.

— John Bulloch l'a ramené. John Bulloch avait alors vingt ans et il parcourait le monde.

J'ai vingt ans, pensait-elle, et je suis vieille comme le monde. Elle ne désirait rien, pour avoir trop à oublier

## LES SENTIERS DE VALLORGE

et être remontée de l'enfer. Mais cet enfer, elle le portait toujours en elle. Cet enfer qui consistait à n'avoir besoin de personne, à refuser l'avenir, à se nier. Son père ne parvenait pas à deviner. Pauvre père qui croyait que le tout se résumait à un problème d'éducation, et qu'elle devait rapprendre à écrire, à lire, suivre des cours d'histoire, de littérature, de piano. Consentante, elle tenait un crayon, parcourait les touches d'ivoire d'un clavier, maniait un outil de jardinage. Comme si elle pouvait renaître.

Stéphanie s'aperçut que l'inconnue regardait ses mains. Elle les avait croisées sur ses genoux, puis tendues à plat, les doigts écartés. Mains larges, vigoureuses qui ne semblaient pas appartenir à son corps. Celles de l'étrangère étaient fines et blanches, avec des doigts fuselés et délicats. Stéphanie devina la muette interrogation, elle rougit et rejeta ses bras derrière elle. Qui était cette femme ? Une invitée de Mme Bulloch, ou une archéologue comme il en venait de temps à autre à Vallorge, de ces orientalistes qui parcouraient les salles avec Arno Dallwitz. Ou simplement une touriste, venue visiter à défaut du musée fermé le lundi, les ruines du vieux château. A moins qu'elle ne fût une parente de Mme Bulloch, une de ses vagues cousines qui venaient parfois contrôler l'état de santé de la vieille dame. Ah ! qu'importait ! Stéphanie ne se préoccupait pas des gens, ces gens parmi lesquels elle devait vivre et qu'elle haïssait.

— J'aime Vallorge, dit l'inconnue, on m'a signalé qu'il s'y trouve des ruines. Ne voulez-vous pas y aller avec moi ?

Stéphanie hésita.

— N'ayez pas peur, fit doucement la femme.

— De quoi aurais-je peur, répliqua la jeune fille avec dédain.

— C'est vrai, murmura l'autre, la paix règne ici, et du

## LES SENTIERS DE VALLORGE

regard, elle désigna le Bouddha impassible et les chênes majestueux qui l'entouraient. Stéphanie aussi regardait et en se levant, elle caressa l'écorce rugueuse d'un arbre. Elle sourit presque. Oui, il était bon d'aimer Vallorge, le Dieu étrange, les hautes futaies et la mousse sous ses pieds. Et encore l'étang et la prairie et tout le profond parc, désert en ces jours de mai. Si Vallorge pouvait un jour être à elle, livré à sa solitude.

— Venez, dit l'inconnue.

Elle tendit la main à la jeune fille et elles s'engagèrent dans le sentier des remparts qui menait au vieux château. Stéphanie ne connaissait pas grand-chose de son histoire, sinon qu'un empereur, Charles Quint ou Charlemagne, y avait jadis été reçu. Il en restait aujourd'hui les ruines de son donjon, de son mur d'enceinte, épais moellons envahis par la mousse, et une porte à arcade ogivale au-dessus de laquelle un chêne étendait sa vigoureuse ramure. L'inconnue avait lu un guide de la région, appris que le château, construit pour protéger l'abbaye de Vallorge, avait d'abord été occupé par ses avoués, les comtes de Vaudremont. A la suite de divers engagements, il avait fini par devenir un repaire de chevaliers brigands, jusqu'à ce qu'un général fameux s'en fût emparé pour mettre la région à l'abri. Un incendie l'avait détruit au début du 17<sup>me</sup> siècle. La légende voulait que Charles le Téméraire y eut passé une nuit, peu avant sa défaite à Morat.

— C'est l'histoire de bien des châteaux, dit l'inconnue.

Stéphanie connaissait celle, plus récente, du domaine. Vallorge, quand Walter Bulloch l'avait acheté à la fin du siècle dernier, était un fourré impénétrable et le pays tout entier en avait fait des gorges chaudes. Walter Bulloch avait laissé dire. Venu d'Angleterre pour installer des fabriques d'indiennes dans le pays, il possédait une

## LES SENTIERS DE VALLORGE

grosse fortune et il déversa sur Vallorge des équipes d'ouvriers qui défrichèrent, nettochèrent, élaguèrent, tracèrent des routes et construisirent le nouveau château. Puis ils consolidèrent les ruines dont le pittoresque et la mélancolie rappelaient aux visiteurs les jours guerriers de Vallorge.

— Ce Walter Bulloch croyait devoir construire pour l'éternité, dit l'inconnue.

— Pour son fils, en tous les cas. Mais John Bulloch parcourut le monde et ne vécut ici qu'à la fin de sa vie.

Elles quittaient les ruines. L'inconnue suivit Stéphanie dans d'autres sentiers, entre les buissons d'azalées flamboyants et d'étranges statues de dieux et de démons, à la fois grimaçants et terrifiants, doux et maniérés. Stéphanie s'impatia quand l'inconnue voulut s'y arrêter, avança sans plus l'attendre. L'autre, un peu essoufflée d'avoir couru pour la rattraper, la rejoignit au bout du parc. Une allée s'élargissait, passait sous un immense portique japonais. Entre les piliers du torii, s'élevait la muraille verdoyante à laquelle était adossé Vallorge.

— J'aurais aimé connaître John Bulloch, dit l'inconnue, que savez-vous encore de lui ?

Mais Stéphanie n'avait plus envie de parler. John Bulloch était mort, pourquoi penser à lui ? Il semblait même incroyable qu'un jour il eût été jeune, qu'il eût parcouru le monde, épousé Irène Laprade, qu'il fût reparti et revenu vieillard, taciturne et las, pour finir sa vie en contemplant des jades translucides et des céramiques irisées par le temps. Il existait de lui au salon un grand portrait et Stéphanie, plus d'une fois, avait contemplé le visage glabre et rond, la tête rasée de près, le corps enfoui dans les plis d'une robe monacale. Il avait été l'époux d'Irène Bulloch. Comment avaient-ils pu être mari et femme ? Lui était « devenu ». Comme tous

## LES SENTIERS DE VALLORGE

les êtres. Comme Mme Bulloch, comme elle-même.

— La paix règne ici, murmura l'inconnue.

— La paix ! s'exclama la jeune fille.

Mais elle n'en dit pas plus. Qui connaissait la paix à Vallorge ? Était-ce elle, ou Irène Bulloch, ou Arno Dallwitz, ou même Blaise Laprade ?

— La paix, répéta l'autre et Stéphanie fut frappée du ton amer de sa voix. Elle regarda cette femme avec laquelle elle marchait depuis une longue heure, elle rencontra ses yeux lumineux et tristes.

— Qui êtes-vous, questionna l'inconnue, êtes-vous Stéphanie ?

— Et vous, qui êtes-vous, voulut demander la jeune fille.

Mais elle eut peur, peur de savoir, peur de perdre sa solitude. Elle partit sans un mot d'adieu, s'éloigna, silhouette mince et désinvolte, la tête haute, l'âme en miettes à penser soudain tandis qu'elle fuyait, qu'elle avait peut-être refusé un don très précieux, le don d'une amitié. Était-ce si difficile d'accepter une amitié ? Et pourquoi ne pouvait-elle oublier, pourquoi son cœur était-il rempli de dégoût ? L'inconnue avait dit : la paix règne ici. Quelle paix, pour qui existait-elle ? Stéphanie se sentit à nouveau remplie de haine. Haine de la fausse quiétude de Vallorge, de Mme Bulloch qui possédait ce merveilleux domaine qu'elle ne pouvait voir, de Blaise Laprade qui le convoitait, haine d'Arno Dallwitz qui allait le quitter.

Quand elle pénétra dans le hall, elle se heurta à Léona et la toisa avec colère.

— Il est temps, dit la lingère, vous n'en finissez plus de bavarder avec votre nouvelle amie. Je vous ai vues toutes les deux.

— A l'œil nu ou à la jumelle, demanda narquoisement la jeune fille.

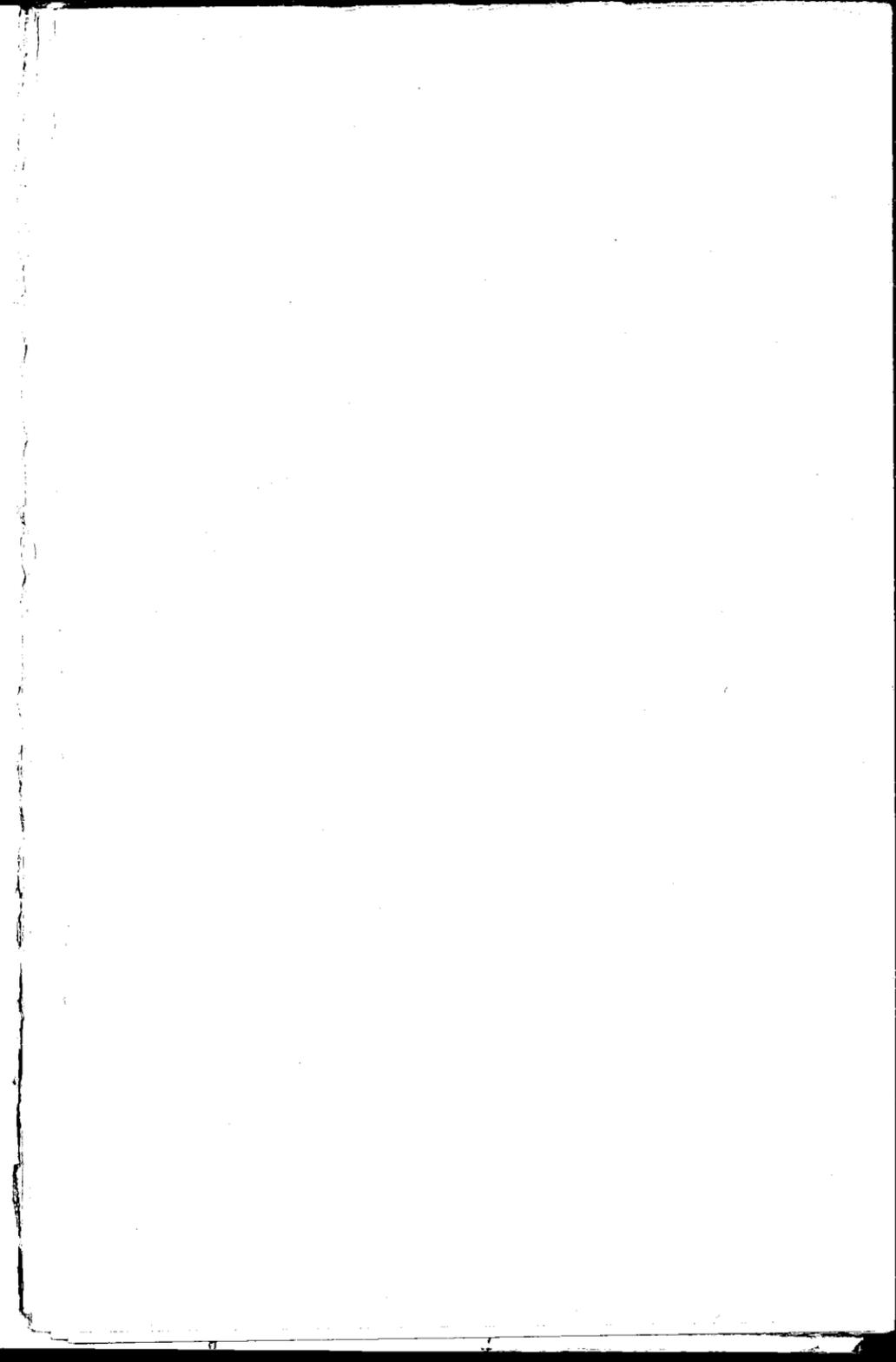
## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Dites donc ! protesta Léona.

Stéphanie passa devant elle, posa la main sur la rampe de l'escalier, se retourna brusquement, sa curiosité plus forte que son aversion.

— Vous la connaissez, demanda-t-elle.

— Depuis hier, mon enfant. Elle est la femme d'Arno Dallwitz.



## II

**A**RNO revenait de Berne. Son train avait traversé un océan de brume. En descendant à Gênevillers, il découvrit soudain un monde étincelant, arraché au brouillard. Derrière la place de la Gare, au bout de la rue, la masse grise et imposante du château de Seigne, dressée sur la crête de la montagne, dominait la ville, ruine débonnaire d'un géant décapité. Il y avait longtemps qu'Arno n'y était monté et comme le car qui faisait le service de Vallorge venait de partir, il décida de grimper jusqu'à la forteresse. De Seigne, il gagnerait facilement Vallorge. Il déposa sa valise chez le messager qui la ferait suivre par l'autobus et se mit en route.

A mi-côte, à l'ombre d'un gros tilleul, Arno se retourna et contempla la petite ville, grise et rose, percée de pignons pointus, étalée autour du Palais des Princes-Evêques et de l'ancienne église des Bénédictins. C'était ainsi qu'Arno l'avait jadis découverte. Comme aujourd'hui il s'était arrêté, un pied posé sur le parapet de la route. Il avait vu la rivière scintiller au soleil, courir sous le pont à arches, il avait regardé les toits et les tours. Maintenant, il connaissait la ville, le Palais des Princes-Evêques aux colonnes corinthiennes, les terrasses et les escaliers de ses jardins et ses bassins d'un vert

## LES SENTIERS DE VALLORGE

d'émeraude. La façade principale du Palais s'étirait au fond de la Place du Château, en face de la tour massive de l'ancienne église des Bénédictins. Entre le Palais et l'église, s'étendait le marché avec ses échoppes de fruits et de légumes, de cotonnades et de ferblanterie. La place était rose et gaie, de même que les maisons dans les rues étroites et tortueuses. Arno aimait la vieille ville, ses quais aux murs sculptés, ses fontaines décorées de hallebardiers et d'animaux fabuleux, le cloître de l'église et les anciennes demeures de la noblesse, entourées de hauts murs. Il avait habité Genève avant de s'installer à Vallorge, il y avait été seul et libre.

Il se remit en marche et pénétra dans la forêt. Une lumière poudrée filtrait à travers les épicéas et il se trouva au sein d'une région bleue et silencieuse. Bien que rien ne fût paisible dans son cœur, il fit partie, un instant, de ce domaine serein et irréel. Il se souvint de matins tranquilles, du chalet qu'il habitait avec sa mère, d'un lac serti dans la montagne. Il se rappela la solitude des hautes cimes, le vol unique d'un épervier dans l'azur du ciel, la chanson d'une mince cascade tendue sur la paroi verticale du roc. Un vertige le saisit. Au temps de sa jeunesse, il avait rêvé d'une multiple splendeur. Qu'avait-il fait de ses rêves ? Qui les avait anéantis ? Il pensait que c'était la vie. Mais la vie, n'était-ce pas lui-même ?

Quand Arno sortit de la forêt et rejoignit la route, la ville avait disparu. Une colline plantée de mélèzes lui cachait le château de Seigne. Dans la vallée, la rivière déroulait ses méandres, anneaux souples au pied des vignobles. Arno s'engagea dans un sentier, traversa les mélèzes jusqu'aux remparts de Seigne. Il poussa une porte basse, entra dans la cour où se dressait un chalet rustique. Quelques touristes étaient attablés sur la terrasse. Seigne aussi appartenait à Mme Bulloch. Son beau-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

père, dans sa manie de collectionner de vieux châteaux avait un jour acheté les ruines de Seigne pour y laisser jouer ses enfants. Mme Bulloch, à la mort de son mari, avait fait construire le chalet et y avait installé des aubergistes. Les touristes accédaient facilement à Seigne, par le bois ou la route. Il y venait toujours du monde, été comme hiver. Arno sourit, se rappelant que la petite Stéphanie aimait à dire que Mme Bulloch était la première hôtelière du pays.

Comme il traversait la cour, la patronne parut sur la terrasse de l'auberge et le reconnut.

— Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle, voilà bien longtemps qu'on ne vous a vu. Presque trois mois !

Derrière elle, se montrait son mari, courtaud et jovial. Arno avait totalement oublié la femme. Il entra pour ne pas désobliger le couple. La salle était basse et ses fenêtres étroites, à meneaux, l'éclairaient faiblement. Les boiseries luisaient dans l'ombre, un oblique rayon de soleil faisait briller les étains et les cuivres. Arno commanda du vin, fit signe à l'aubergiste de s'installer en face de lui. La femme arriva avec un pichet et se pencha pour remplir les verres. Arno reconnut sa gorge blanche, un peu lourde.

— Tout le monde va bien à Vallorge, demanda le patron.

— Tout le monde va bien.

— Nous, y a bien longtemps qu'on n'a pas vu Mme Bulloch, dit la femme, paraît qu'elle est malade, qu'elle n'y voit plus. C'est-y vrai ? Dame, elle a son âge. Nous, on a toujours affaire à M. Laprade. Dans le temps, Mme Bulloch s'occupait de tout. Maintenant, c'est fini. Elle ne quitte plus Vallorge.

— Il y a un maçon italien qui a fait des réfections au chalet, renchérit le mari, il venait de Vallorge, eh ! il ne savait même pas qu'il y avait une propriétaire. Dame,

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Mme Bulloch, elle a bien du souci. Avec le Musée, les hôtes...

— Paraît qu'il y a une belle jeunesse à Vallorge, fit la femme.

Sa voix était pleine de sous-entendus. Elle ajouta, dans un soupir : « V'là trois mois qu'on ne vous a vu, Monsieur ».

Arno ne voulait rien comprendre, ne pas se rappeler leurs rencontres dans le bois. Il vida son verre, se leva. Il était déjà sur le pas de la porte quand il remarqua la jeune servante qui venait de la cuisine. Elle était fraîche et blonde et il lui sourit. La jeune fille baissa la tête, troublée. La patronne qui remarquait le regard insistant d'Arno vint se placer devant la servante. Il sourit encore, sortit, dépassa le chalet et après avoir franchi une passerelle, longea une courtine percée de nombreuses meurtrières. Les ruines de Seigne, bâti sur trois rochers, étaient reliées entre elles par des ponts jetés sur des abîmes. Arno traversa une seconde passerelle, arriva au donjon entouré d'un étroit chemin de ronde, ne s'y arrêta pas. Le dernier rocher qu'on appelait le Mur des Sorcières à cause de ses parois abruptes était accessible par un pont étroit, suspendu au-dessus du vide. Du vivant de John Bulloch, il était en bois. Sa veuve l'avait fait remplacer par une passerelle en béton que les touristes pouvaient emprunter sans danger. Malgré cela, on continuait à le nommer le Pont du Diable. Arno le franchit rapidement, marcha droit vers l'extrémité du rocher. L'horizon s'étendait immense devant lui, par-delà la vallée verdoyante et les montagnes couvertes de forêts.

Il s'assit au bord du rempart, laissa errer son regard sur les sommets, sur la rivière, sur le ciel. Le jour éclatait de beauté et de lumière et les oiseaux le saluaient de leurs clameurs. Arno aussi aurait voulu lui rendre hom-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

mage. Ce jour était radieux et ce pays charmant. Je pourrais y être heureux pensa-t-il. Mais il savait que le souhait était vain. Ce pays n'était pas fait pour lui, il n'avait pas le droit d'y rester, il n'avait pas les moyens d'y vivre décemment. Pourtant, il avait espéré pouvoir s'y fixer, y faire carrière. Mais il était toujours un réfugié en Suisse, après avoir été un réfugié en France, et cela depuis dix ans. Dix années perdues, dix années qu'il ne retrouverait jamais.

Parfois, il avait peine à croire qu'il avait été un jeune professeur à l'Université de Vienne, fier de ses succès, de ses recherches, de ses travaux, promis à un bel avenir. Tout avait été brutalement détruit. Aujourd'hui, après dix années d'errance et de misère, dix années qui avaient fait de lui un homme sans espoir, on lui proposait d'enseigner la civilisation mésopotamienne à l'Université de Perth. Il avait hésité très longtemps, avait accepté finalement, non sans répugnance et appréhension. Mais Edith le voulait et il savait fort bien que sa place n'était plus à Vienne. Il y était retourné, un an auparavant et n'avait pas reconnu la ville écartelée, ni les hommes, ni leur façon de vivre. Il n'y avait plus que ruines et, en lui, l'amer sentiment d'avoir tout perdu, d'être un étranger dans son pays. Il était revenu en Suisse, et non seulement parce que la vie en Autriche était difficile, menacée. C'était la raison qu'il avait cependant donnée à sa femme. L'avait-elle cru ?

Arno suivit un moment des yeux le vol d'une bande d'oiseaux. Comme il était difficile de savoir ce que pensait Edith. Mais elle l'aimait. Elle l'aimait d'un amour vain et impuissant, parce qu'Arno n'en avait pas besoin, qu'il ne savait que faire de cet amour qui l'enveloppait d'un vêtement étouffant, inutile. Cet admirable amour d'Edith ! Une sourde colère envahit Arno, comme presque chaque fois qu'il pensait à sa femme, au mariage

## LES SENTIERS DE VALLORGE

qu'il avait fait. Elle avait toujours su qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne l'aimerait jamais, mais elle l'avait voulu, prête à se tuer s'il ne l'épousait pas. Plus d'une femme s'était suspendue au cou d'Arno, mais celle-là, Edith Egersheim, était la fille unique du célèbre chirurgien et elle avait hérité de la grosse fortune de sa mère. Arno l'avait rencontrée chez des amis, il l'avait revue aux séances de la Société d'Archéologie, aux cours de l'Institut d'Assyriologie et il avait vite compris qu'elle y venait uniquement pour le retrouver. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas s'apercevoir qu'elle était folle de lui. D'autres filles le regardaient avec complaisance, mais aucune n'était Edith Egersheim. Il était ennuyé et cependant flatté. Elle avait un visage insignifiant, des gestes gauches, huit ans de plus que lui, mais elle vivait dans un monde qui lui paraissait inaccessible, entourée d'hommes remarquables parmi lesquels elle eût pu aisément choisir un mari. Quand elle le fit inviter par son père, Arno se rendit à la réception. Il fut ébloui par le somptueux hôtel Egersheim et d'y rencontrer l'élite intellectuelle et mondaine de Vienne. Edith, ce soir-là, portait une robe de faille blanche et un collier de rubis. Son amour, sa joie mêlée d'angoisse, la rendaient presque belle, pathétique. Elle l'entraîna dans un salon désert, sa voix tremblante, ses yeux noyés de larmes, sa sombre résolution de fuir la vie s'il ne pouvait l'aimer, bouleversèrent Arno. Il fut touché. N'était-elle pas la fille du Professeur Egersheim, une femme cultivée, fine, spirituelle, qui pouvait prétendre aux partis les plus brillants. Or, c'était lui qu'elle aimait et voulait.

A cette époque, Arno vivait péniblement et se demandait chaque jour comment il terminerait ses études. Tout à coup la fortune d'Edith s'offrait à lui et il se sentait en droit de la convoiter. Sa mère venait de mourir, épuisée par une lutte incessante contre l'adversité, minée

## LES SENTIERS DE VALLORGE

par la maladie et le chagrin. Elle ne s'était jamais consolée de la mort de son mari, le Docteur Dallwitz, tué sur l'Isonzo en 1918, elle avait été ruinée par les spéculations hasardeuses de son frère, elle avait été institutrice, nurse, gouvernante, afin d'élever son fils, pour lui permettre d'entreprendre des études. Elle avait aussi vendu ses meubles, ses quelques bijoux, perdu de vue les quelques parents qui lui restaient. Arno était seul désormais. Il travaillait tout en poursuivant ses études. Portier de cinéma, représentant de commerce, danseur mondain, garçon de café, il avait tout essayé. Pendant un an même, il avait dû interrompre ses études, avait été commis en librairie ce qui lui avait permis d'amasser quelque argent pour retourner à l'Université à la session suivante. Il menait une vie exemplaire et se souciait peu des filles qui le poursuivaient parce qu'il était beau et avide de solitude. Edith le savait, brûlait de se dévouer pour lui, de lui rendre la vie facile, de lui faire une carrière. Elle voulait Arno, elle l'obtint car elle avait trop à lui offrir. Le Professeur Egersheim avait espéré un autre parti pour sa fille unique, mais Arno était de bonne famille, faisait de brillantes études. Un coureur de dot ? Ne l'étaient-ils pas tous, ces hommes qui gravitaient autour d'Edith. Celui-ci du moins avait des projets honorables. Mais surtout, Edith voulait ce garçon et le Professeur Egersheim était incapable de refuser quoi que ce fût à sa fille. Ainsi Arno avait épousé Edith, terminé ses études, défendu une thèse du plus haut intérêt et avait été nommé aussitôt chargé de cours à l'Université. Edith était fière de lui. Il était presque heureux.

Si seulement, elle ne l'avait pas aimé avec une telle véhémence. Maintenant encore, il retrouvait dans ses yeux la flamme qui animait ceux de la jeune fille. Mais il n'avait plus besoin d'elle. Elle cependant ne réclamait que lui, n'avait d'autre monde que lui, croyait en son

## LES SENTIERS DE VALLORGE

avenir, était certaine qu'il trouverait à Perth la vie qui avait été la sienne. Quelle vie ? Est-ce qu'Arno savait encore de quelle vie il avait rêvé ?

Les oiseaux s'étaient enfuis dans un grand claquement d'ailes, cachés dans les fourrés, accrochés à la roche. Arno remarqua une silhouette minuscule, immobile au fond de la vallée, celle d'un pêcheur qui jetait sa ligne dans la rivière, indifférent à tout ce qui l'entourait. Arno était submergé d'amertume car il n'y avait pas eu qu'Edith et son mariage, il y avait eu sa volonté d'échapper au monde extérieur.

Comment avait-il pu prétendre s'entourer de murailles et se mettre à l'abri des agitations idéologiques et politiques ? Entre ces murailles, il avait travaillé, préparé une campagne de fouilles en Asie-Mineure. Hors de ces murailles, les hommes luttèrent, se révoltaient contre le régime, étaient membres du Parti socialiste ou croyaient qu'on pouvait s'entendre avec Dollfuss. Arno partit pour l'Orient et durant son absence, les insurrections éclatèrent, ses amis furent tués ou s'enfuirent. Quand il revint de Samara où il avait étudié l'art abasside, il retrouva une ville qui réclamait Hitler. Egersheim qui était demi-Juif avait déjà quitté l'Autriche et Edith attendait son mari pour s'en aller à son tour. Arno avait vécu dix mois à l'ombre de la mosquée de Moutawakkil. A Vienne, il s'aperçut qu'on le regardait avec méfiance, qu'on l'évitait. N'était-il pas le gendre du Professeur Egersheim ? Arno voulut alors édifier autour de lui de nouveaux remparts. Il appartenait à Vienne, à l'Université, il voulait y faire carrière, poursuivre ses travaux en dépit des événements politiques, même si les Allemands pénétraient en Autriche. Quand les Nazis furent au pouvoir, Arno se trouva enfin confronté avec la réalité car un de ses collègues l'avertit secrètement qu'il figurait sur une liste de suspects. Cette fois-ci, il n'y

## LES SENTIERS DE VALLORGE

avait plus à tergiverser, à hésiter, à réfléchir. Arno s'enfuit avec Edith. Il savait désormais qu'il avait prétendu vivre à l'écart des événements politiques et qu'il n'avait pas combattu pour défendre ses propres libertés. L'exil seul pourrait lui faire oublier sa trahison.

Un bruit de voix fit sursauter Arno. Il se retourna. Quelques touristes franchissaient le Pont du Diable. Une femme se pencha sur le parapet, plongea son regard dans l'abîme, poussa un cri d'effroi. Ses compagnons admiraient le paysage, essayaient de reconnaître les sommets. Arno se leva et revint vers le donjon et de là au chalet. La jeune servante enlevait des verres sur les tables. Elle rougit en rencontrant les yeux d'Arno, se hâta et rentra dans l'auberge. Arno sourit, non sans amertume. Il ne reviendrait pas à Seigne. Bientôt arriverait le visa qu'il attendait. La veille, il avait rendu visite au Consulat d'Australie à Berne et on lui avait promis ses papiers. Il s'agissait maintenant de rassembler l'argent nécessaire au voyage. Arno savait qu'Edith devait récupérer des biens Egersheim en Autriche, les faire transférer en Suisse ou en France. Tout était trop simple. Rien n'empêcherait le départ.

Il quitta Seigne, descendit rapidement sur Vallorge par la route forestière. Des épicéas lui cachaient le paysage. Le soleil était très haut dans le ciel, il était midi et Edith s'inquiétait sans doute de ne pas le voir. Oh ! Edith ! Elle avait été si heureuse de pouvoir le rejoindre. Ils avaient été séparés plus d'un an et durant tout ce temps, Arno avait rattrapé à vivre, loin d'elle, hors de son amour. Il avait pu quitter le camp de Brissago où il était interné avec sa femme. Bienheureux hasard qui lui avait appris l'existence du Musée de Vallorge et celle, parmi tant d'autres, de la collection des tablettes mésopotamiennes. Il avait écrit à Mme Bulloch, demandé un congé au directeur du camp, était venu à Vallorge et

## LES SENTIERS DE VALLORGE

avait trouvée, reléguées dans un grenier, une quantité de tablettes qui n'avaient jamais été déchiffrées, parce que, lui avait expliqué Mme Bulloch, son mari les tenait pour fausses. Mais Arno, du premier coup d'œil, avait été certain de leur authenticité. Dans le grenier de Vallorge, il lui avait semblé qu'il se retrouvait à Samara, découvrant un trésor enfoui sous les sables. Les tablettes devaient être traduites, décrites, cataloguées. Arno était rentré à Brissago, plein de fièvre et d'enthousiasme et avait multiplié les démarches pour quitter le camp et entreprendre ce travail. Enfin, il avait obtenu l'autorisation de se rendre à Vallorge. Mme Bulloch avait accepté qu'il y vînt et Edith avait vendu sa dernière bague pour procurer quelques ressources à son mari. Elle-même était encore restée à Brissago.

Arno s'était d'abord installé à Gênevillers, à l'Hôtel de la Licorne, jusqu'au moment où Mme Bulloch, soudain intéressée, lui avait offert d'occuper l'ancienne maison du garde forestier à Vallorge. Il y avait vécu seul pendant de longs mois. Maintenant Edith était là, le guettant, le surveillant et l'aimant comme elle allait continuer à le faire pendant d'autres longs mois, d'autres longues années. A Vallorge et bientôt très loin de là. Elle l'avait poussé à accepter cette chaire vacante à l'Université de Perth qu'un camarade d'études, installé dans cette ville, lui avait signalée. Lui-même savait qu'il devait partir, puisqu'il ne voulait pas retourner dans son pays et qu'il n'obtenait pas un permis de séjour définitif en Suisse. D'ailleurs, que ferait-il quand il aurait fini de déchiffrer les tablettes ? Edith avait raison. Il fallait couper avec le passé, ce passé des dix dernières années, sordides et inutiles. Des souvenirs pénibles envahirent Arno.

Mais il arrivait au village. Vallorge était un peu plus haut. Arno traversa la petite place, grimpa un sentier

## LES SENTIERS DE VALLORGE

étroit et escarpé qui menait au domaine. Bientôt, il aperçut le château, entre les piliers du portique japonais.

La maison forestière où habitait Arno et où l'attendait Edith était à mi-chemin. Une répulsion insurmontable l'envahit à l'idée de revoir sa femme, et il évita le chalet. Sa vraie demeure n'était-ce pas la vaste et calme bibliothèque où il avait coutume de travailler. Qu'avait-il à dire à Edith ? Il s'était déshabitué d'elle et elle était revenue dans sa vie comme une étrangère. Il en avait été ainsi à chacune de leurs séparations. Quand il était rentré de Samara, quand il l'avait retrouvée après s'être enfui du camp de Gurs. Depuis, ils avaient vécu ensemble les années d'exil et de misère et Arno savait qu'Edith avait aimé ces années qui les avaient rapprochés. Elle ignorait que seul le décès de son père lui avait attaché Arno. Le Professeur Egersheim était mort à Paris à la veille de s'embarquer pour les Etats-Unis. Si Egersheim avait vécu, tout eût été différent. Arno se serait séparé d'Edith. La mort de son beau-père lui avait enlevé le courage de quitter sa femme, avait aussi anéanti tous ses espoirs. Il était resté à Paris avec Edith, essayant en vain de retrouver une activité. Il n'était plus question de retourner à Samara dont les fouilles étaient dirigées par des savants allemands. A Paris, il avait revu ses amis, partis avant lui. Ils l'avaient regardé avec méfiance. Que faisait-il quand Hitler annexait l'Autriche ? Il était à Samara, il étudiait l'art abasside ! Et aujourd'hui, il n'osait pas encore s'engager. Edith avait la hantise de la guerre, elle voulait fuir l'Europe, échapper à la catastrophe. Elle écrivait aux nombreux amis qu'elle avait aux Etats-Unis, en Argentine, au Brésil. Elle courait les consulats, quémandait des visas. Pendant ce temps Arno étudiait les collections du Louvre, essayait de mettre à jour les notes prises à Samara, s'inscrivait à un congrès d'orientalistes. Mais il avait perdu le goût du travail et tou-

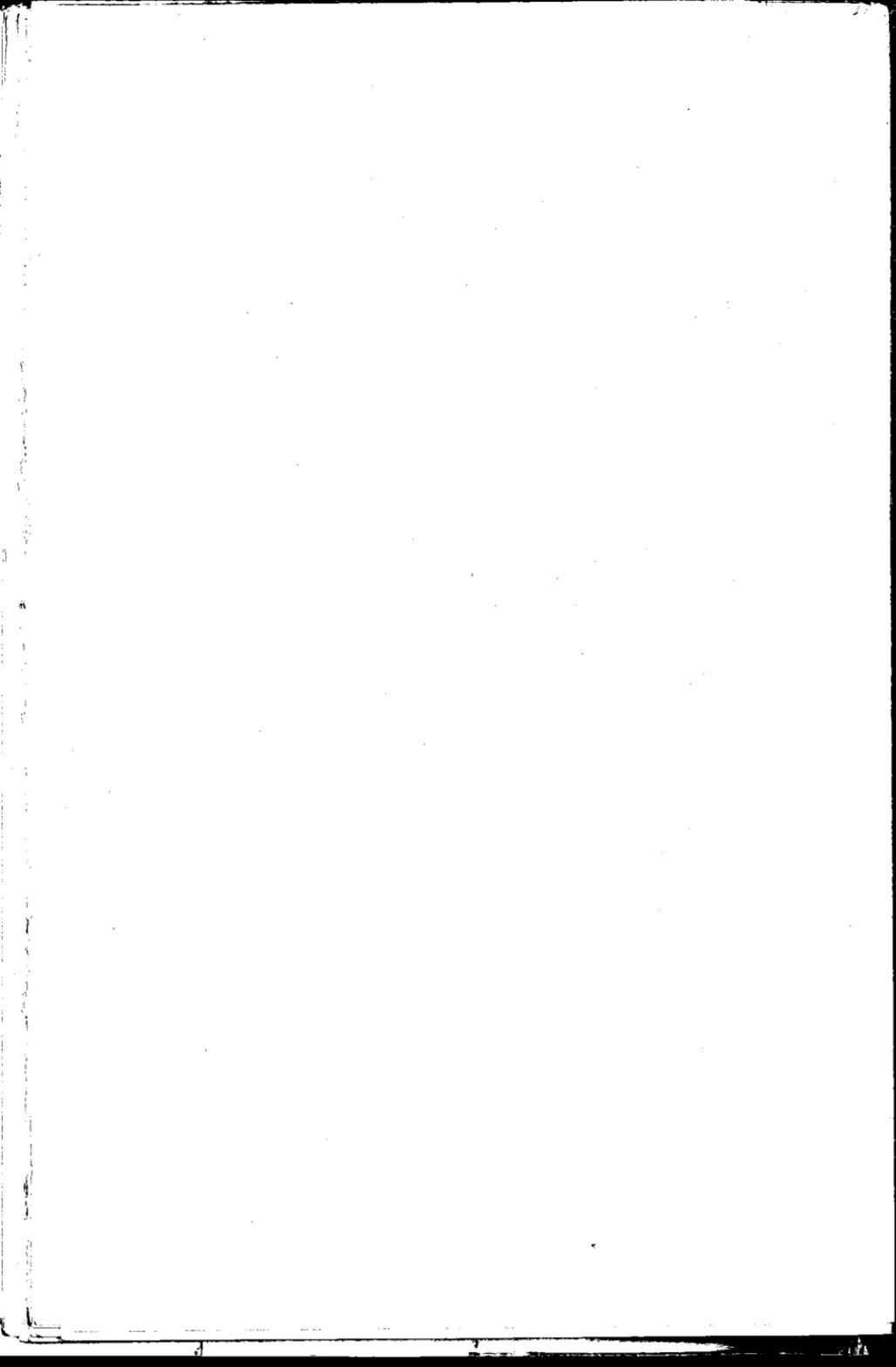
## LES SENTIERS DE VALLORGE

te foi en lui-même. Tandis qu'Edith se dépensait en démarches, il se laissait envahir par le sentiment de son inutilité. Il avait eu alors une liaison avec une compatriote réfugiée comme lui en France, jusqu'au jour où la guerre l'avait surpris et où il avait été arrêté comme ressortissant ennemi. Il fut interné à Gurs et séparé de sa femme, reprit soudain conscience de ses responsabilités. Des mois passèrent, les Allemands entrèrent dans Paris, occupèrent la moitié de la France. Arno fut sans nouvelles d'Edith. Son inquiétude et aussi la certitude d'être remis un jour aux mains des Allemands lui firent entreprendre son évasion. Il parvint à s'enfuir de Gurs. Heureusement, il parlait le français à peu près sans accent et ne se fit pas remarquer sur les routes encombrées de réfugiés de toutes nationalités. Il n'avait pas hésité un seul instant : il fallait qu'il retrouvât Edith. Il ne l'aimait pas, il l'avait trahie, mais il ne pouvait l'abandonner, elle n'avait personne d'autre que lui. Elle n'était plus à Paris. Il la chercha, s'adressa à des amis, parcourut les colonnes des journaux où les réfugiés donnaient de leurs nouvelles. Il apprit enfin que sa femme était à Nîmes, lui écrivit ; elle répondit, éperdue de bonheur, lui annonça qu'elle allait le rejoindre, qu'elle trouverait le moyen de passer la ligne de démarcation. Il l'attendit de longues semaines. Il n'avait pas un sou. Il relança des compatriotes, quêmanda des secours, pratiqua toutes sortes de métiers. Le Professeur Dallwitz fut emballer, plongeur, serveur, interprète dans un hôtel borgne, racoleur pour des maisons de passe. Des années après, Arno ne pouvait y penser sans honte. Edith ne l'avait jamais su. Quand elle arriva enfin, ils se cachèrent dans Paris. Arno craignait d'être arrêté, renvoyé dans un camp ou enrôlé de force dans la Wehrmacht. Lui et Edith décidèrent de regagner la France non occupée. Mais l'homme qui devait leur faire passer la ligne de

## LES SENTIERS DE VALLORGE

démarcation les abandonna après les avoir volés et une fois de plus, ils furent à Paris. Un ami leur procura de faux papiers. Arno redevint emballeur, serveur, plongeur, apprit à rouler des cigarettes de faux tabac, essaya de vendre divers produits que des fabricants ingénieux et imaginatifs lançaient sur le marché. Edith s'exerça à confectionner des corsets, des chapeaux, devint même fort adroite, gagna de l'argent. Arno pensait à Samara, à la mosquée de Moutawakkil et trompait sa femme. Le savait-elle ? Il préférait ne pas se le demander. La situation cependant devenait de plus en plus dangereuse, les contrôles et les rafles étaient quotidiens, les voisins étaient tous suspects. Arno et Edith décidèrent de se réfugier en Suisse, partirent dans le Doubs. Une nuit, ils quittèrent le village où ils s'étaient arrêtés, marchèrent jusqu'à l'aube à travers une épaisse forêt et au petit jour frappèrent à la porte d'un chalet. Ils se trouvaient en Suisse. De là, ils gagnèrent Berne où on leur apprit qu'ils seraient internés. Edith fut envoyée à Leysin, Arno à Burgdorf. Au bout de trois mois, ils purent se rejoindre à Brissago.

A présent, ils habitaient Vallorge et ce n'était pas la dernière étape de leur vie. Arno passa sous le torii, marcha sous les grands chênes, dans l'allée silencieuse. Vallorge qu'il lui faudrait aussi quitter.



### III

**B**LAISE commençait à s'impatienter. Il se tenait, debout, aux côtés de sa tante, respectueusement penché sur elle, commentant des lettres et des chiffres. Mme Bulloch était assise à sa table de travail, presque couchée sur les papiers. Blaise voyait sa nuque maigre sur laquelle était tiré un chignon de cheveux gris, le col blanc de sa robe noire. Le col était légèrement souillé et Blaise aurait voulu ne pas s'en apercevoir. Chaque matin, il venait au rapport chez Mme Bulloch, corvée qui lui prenait au moins deux heures. Chaque matin, Blaise espérait que les choses iraient plus rapidement. Mais il avait beau donner à sa tante des explications détaillées et précises, elle réclamait sans cesse de nouveaux éclaircissements. Il recommençait depuis le début et à mesure qu'il parlait, il sentait que le doute s'insinuait de plus en plus fort dans l'esprit de Mme Bulloch.

Ce matin, bien que Blaise fût aussi respectueux en pensées qu'en actes et paroles, il était sur le point d'envoyer sa tante au diable. Il était 11 heures déjà. Il avait un rendez-vous avec le comptable de la Scierie de Val-orge, il devait vérifier l'approvisionnement de l'auberge de Seigne, descendre à Genèveillers où la Fabrique d'Horlogerie tenait son conseil d'administration et surtout,

## LES SENTIERS DE VALLORGE

surtout, il ne voulait pas manquer Stéphanie.

— Bon, dit enfin Mme Bulloch, tout est en règle.

Blaise poussa un discret soupir de soulagement et tandis que sa tante signait les lettres, il alla à la fenêtre et plongea son regard dans le parc.

— Où vas-tu maintenant ? demanda Mme Bulloch.

— A la Scierie, à Seigne, ensuite à Gênevillers. A 2 heures, j'ai le Conseil de la Fabrique.

— Je t'accompagnerai à Gênevillers, dit Mme Bulloch, viens me prendre quand tu auras fini à Seigne.

Blaise acquiesça, à contre-cœur. Il avait espéré déjeuner à Gênevillers, chez ses parents, afin de gagner du temps, mais la vieille dame en avait décidé autrement. Qu'avait-elle besoin de venir avec lui ? Parbleu, elle se méfiait. Et pas seulement maintenant, mais constamment. Blaise s'en apercevait, tout le monde s'en apercevait et il en était affreusement blessé. Au point de souhaiter parfois quitter Vallorge. Il y pensa encore une fois, tandis que Mme Bulloch lui remettait le signataire. Il sortit enfin du bureau, descendit le bel escalier, la main sur sa rampe en fer forgé, se trouva dans le hall dallé de marbre et, à travers la haute porte vitrée du vestibule, admira avec ivresse le parc aux épaisses frondaisons. Vallorge serait un jour à lui. Il ne l'oubliait jamais. La voix de sa tante l'arracha à sa contemplation. Il revint dans le hall, vit la vieille dame en haut de l'escalier, gravit les marches en quelques bonds. Elle lui faisait toujours peur lorsqu'elle se tenait ainsi, penchée sur la rampe.

— N'oublie pas de répondre à Mme de Salonges, dit Mme Bulloch, et demande lui de nous avertir de son arrivée.

Quand Blaise Laprade avait terminé ses études à l'École Supérieure de Commerce de Neuchâtel, il rêvait de partir à l'étranger. Ses parents y consentaient. Il vou-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

lait aller à Paris, à Londres, à New-York, il se croyait destiné au grand commerce international. Mais Mme Bulloch était venue chez les Laprade et leur avait fait une proposition. Le père de Blaise était son demi-frère. Il n'avait, à vrai dire, jamais été fort lié avec cette sœur beaucoup plus âgée que lui. Bien qu'elle n'eût pas d'enfants, il n'avait pas pensé qu'elle désirerait un jour avoir Blaise à Vallorge. Elle était donc venue, expliquant qu'elle avait suivi les succès de son neveu, qu'elle avait pleine confiance en lui et qu'elle voulait lui remettre la gestion de ses biens. N'était-ce pas naturel, étant donné leurs liens de parenté, étant donné que Blaise était son héritier. Elle était, certes, encore parfaitement capable de s'occuper de ses diverses entreprises, mais elle voulait initier le jeune homme à son futur rôle. Blaise s'était rendu à Vallorge en rechignant. Ses parents avaient dû lui faire la leçon. C'était vrai qu'il était l'héritier du domaine. Il n'y avait aucune raison pour que Mme Bulloch ne tînt pas sa promesse, surtout s'il gagnait son affection et se rendait indispensable. Indispensable, Blaise avait aujourd'hui des raisons de croire qu'il l'était. Quant à gagner l'affection de la vieille dame, c'était une autre histoire. Blaise savait que nul ne pouvait se faire aimer de Mme Bulloch. Il y avait maintenant deux ans qu'il vivait à Vallorge. Il recevait le maigre salaire d'un petit employé et il comprenait que sa tante ne l'avait fait venir que parce qu'elle était presque aveugle. Tout le monde voyait en lui l'héritier du domaine, mais Blaise, connaissait la précarité de sa situation et il y avait des jours où il se sentait moins que le dernier des jardiniers. Moins, parce que le jardinier était libre et ne guettait pas la mort de la vieille dame. Blaise ne pouvait s'empêcher de penser qu'il attendait le décès de sa tante, qu'elle le savait et le détestait. Mais il avait appris à aimer Vallorge, la multiplicité et la diversité de ses travaux et la

## LES SENTIERS DE VALLORGE

vie y était passionnante, même si Mme Bulloch, à l'affût de ses moindres erreurs, le harcelait de questions à propos de tout, même si elle le faisait épier par Léona. Blaise était sérieux, travailleur, honnête. Mme Bulloch ne parvenait pas à le prendre en défaut et le jeune homme avait la nette impression qu'elle en était plus fâchée que contente.

— J'aimerais parler à M. Dallwitz, dit encore la vieille dame, passe donc dans la bibliothèque et demande-lui de monter.

Elle grimaça un sourire. Son visage était mince, étroit, son nez pointu, ses yeux à l'abri d'épaisses lunettes. Elle se maquillait mal. De jour en jour, elle y voyait moins, mais ne voulait pas faire appel à Léona ou à la femme de chambre. Elle plaquait le rouge au hasard, sur ses joues. Aujourd'hui, elle en avait presque sur sa paupière. Son visage flétri était à la fois risible et tragique.

— Eh bien ! à tout à l'heure, ma tante, fit Blaise.

Elle rentra dans sa chambre. Lui redescendit l'escalier. Il sifflotait, joyeux. Dieu merci ! Il était encore temps ! Stéphanie devait se trouver dans la bibliothèque où Dallwitz lui enseignait l'histoire de l'art et l'allemand. D'habitude, Blaise guettait la jeune fille dans le hall, mais aujourd'hui il avait un message pour le professeur et il pourrait la rejoindre sans attendre. Il traversa les anciennes salles de réception et regretta, une fois de plus, qu'elles fussent affectées à un musée. Du temps de Walter Bulloch, bien des fêtes s'y étaient données. Des couples avaient tournoyé dans les salons aux somptueux parquets, sous les énormes lustres en cristal de Venise. Aujourd'hui, des immenses tapis recouvraient les parquets. Plus jamais, on ne danserait dans les salons. Quelques meubles cependant étaient restés : commodes et consoles de marqueterie, fauteuils et bergères aux coussins de soie pékinée, tandis que les murs

## LES SENTIERS DE VALLORGE

s'ornaient d'énormes scènes de Hodler. Le décor était cérémonieux et froid et John Bulloch ne l'aurait sans doute pas choisi pour les merveilles qu'il avait ramenées de ses voyages en Orient. Blaise passa rapidement. Il ne s'intéressait guère à la statuaire chinoise, encore moins à la céramique japonaise. Une école justement visitait le Musée. Il jeta aux écoliers un regard moqueur. Pauvres gosses ! Ils devaient certainement préférer s'ébattre dans le parc. Quand il arriva devant la porte de la bibliothèque, une émotion délicieuse l'envahit. Il frappa et entra.

Pour y venir, il avait traversé la maison dans toute sa largeur. La bibliothèque était installée fort à l'écart. Ses fenêtres donnaient sur une galerie couverte où étaient alignées des statues hindoues. Çiva dansant, Ganeça, le Dieu à tête d'éléphant, se reflétaient dans les vitres. Une lampe à pied d'onyx éclairait la longue table massive où Arno Dallwitz travaillait, entre une ancienne mappemonde, des livres et des tablettes d'argile. Il était là, avec Stéphanie.

La jeune fille venait de se lever, brusquement.

— Ne regardez pas l'heure, Monsieur Dallwitz, dit-elle, d'une voix acerbe, je m'en vais.

— Si vous montriez quelque intérêt pour vos études, je serais heureux de vous garder ici, répondit Dallwitz.

— Je m'en veux trop de vous arracher chaque jour à vos précieuses tablettes.

— Il n'y paraît guère et vous vous faites un malin plaisir de me laisser parler pour les murs.

— Le temps n'est pas éloigné où vous aurez un vrai auditoire.

Arno, le premier, aperçut Blaise. Le jeune homme avait heurté une chaise pour signaler sa présence. Ce n'était pas la première fois qu'il surprenait Dallwitz et Stéphanie se disputant de la sorte. Parfois même, il était

## LES SENTIERS DE VALLORGE

intervenue entre eux. Son sens de la mesure en était un peu choqué, mais il ne lui déplaisait pas que Stéphanie entretînt de mauvais rapports avec son professeur.

— Vous voyez, fit Arno en souriant amèrement, rien n'est changé entre nous. Je me demande pourquoi j'enseigne quoi que ce soit à Mlle Fontane.

— Parce que mon père vous paye, rétorqua vivement Stéphanie.

— Allez-vous-en, dit-il, les dents serrées, je ne veux plus vous voir.

Il lui tourna le dos et avança vers Blaise qui se sentait quelque peu embarrassé.

— Qu'y a-t-il, Monsieur Laprade ? demanda Arno.

— Mme Bulloch m'a chargé de vous dire qu'elle désire vous voir.

— Tout de suite ?

— Elle vous attend.

Stéphanie était déjà à la porte. Blaise et Arno la suivirent. Au moment de sortir, Dallwitz jeta un regard désolé vers la table. Il n'avait rien pu faire encore de la matinée. Il était arrivé tard au château, parce qu'Edith avait été souffrante la nuit et qu'il l'avait soignée. Stéphanie était venue pour sa leçon et maintenant, il savait de quoi Mme Bulloch allait l'entretenir. Elle lui demanderait où en étaient ses traductions et s'il avait des nouvelles concernant le visa australien. Elle avait hâte de le voir partir, commençait à trouver qu'il lui coûtait cher et que la gloire qui rejaillirait de ses travaux sur Vallorge ne payerait pas la dépense qu'elle faisait. Arno décida qu'il se passerait de la rémunération de Mme Bulloch. Il avait récupéré quelque argent lors de son voyage en Autriche, il collaborait à des revues d'archéologie et il donnait des leçons à Stéphanie. Tout cela était peu de chose en vérité, mais lui et Edith n'avaient guère de besoins. D'ailleurs, les leçons de Stéphanie... De pen-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

ser à elle le remplit de colère. Il ne pouvait chasser cette insolente fille qui avait dit vrai : M. Fontane payait bien et il lui fallait la subir. Mais l'essentiel était de pouvoir se passer de Mme Bulloch. La vieille dame, si elle n'avait plus rien à déboursier, lui permettrait volontiers de rester à Vallorge. Arno avait besoin de Vallorge, il voulait terminer son travail, faire éditer son étude, revenir au monde savant. Malgré Mme Bulloch, malgré Stéphanie, malgré sa femme si pressée de partir. Par moments cependant il était saisi d'angoisse. Fallait-il vraiment qu'il retrouvât sa vie de jadis ? Bien qu'il sût que son travail le sauvait de lui-même, le doute s'emparait de son esprit.

Arno rejoignit Blaise et Stéphanie dans le hall. Les petits écoliers, ayant fini la visite, s'en allaient, sous la conduite de leur instituteur. Une bande de petits paysans, descendus d'un village de montagne. Ils riaient, se bousculaient, se montrèrent en s'esclaffant une superbe statue chinoise, en bois polychromé, représentant un guerrier menaçant. Ce rire insulta douloureusement Arno, mais Blaise sourit et Stéphanie haussa les épaules. Elle restait là, indécise. Arno s'apprêtait à monter, Blaise allait sortir. Elle ne savait encore ce qu'elle allait faire.

— A demain, dit-elle et ce fut presque un appel.

C'est fini, pensait-elle, il me renverra, il ne me pardonnera plus. Arno la regarda et il lut dans ses yeux une angoisse telle qu'il oublia ses propres préoccupations. Était-ce là la créature arrogante et sauvage qu'il affrontait chaque jour ?

— Écoutez-moi, fit-il doucement, je n'ai pas besoin de vous, c'est vous qui avez besoin de moi. Je peux vous ouvrir un monde. Tâchez de le comprendre.

Ils se quittèrent sans autre parole. Stéphanie, machinalement, suivit Blaise.

— Avouez que vous n'êtes pas une élève facile, dit

## LES SENTIERS DE VALLORGE

le jeune homme en riant.

Ils s'étaient arrêtés sur les marches du perron.

— J'ai tant à apprendre, murmura Stéphanie en toute humilité.

— Vous y tenez tellement ? Où est-ce votre père ?

Elle ne répondit pas. Le visage soudain levé, elle l'offrait à la lumière, à la chaleur. Le cœur de Blaise se serra. Elle est jeune, elle est belle, elle n'est pas malade, pensa-t-il. Sa voix changea : « Stéphanie, venez avec moi à Seigne. Nous serons de retour pour le déjeuner ».

Il n'osait pas espérer qu'elle accepterait. Or, à sa profonde surprise, elle acquiesça, elle qui fuyait toujours. A peine la connaissait-il. Aujourd'hui il n'en savait pas plus sur elle que lors de son arrivée à Vallorge. Il ne la rencontra, somme toute, qu'aux repas. Elle ne parlait guère, laissait Blaise s'entretenir avec sa tante. Depuis peu, il l'attendait à l'issue de ses leçons, échangeait deux ou trois mots avec elle, dans le hall. Qui était-elle ? Son père était le banquier Fontane, vaguement allié aux Bulloch parce qu'un de ses cousins avait épousé jadis l'unique sœur de John, morte depuis des années. Il habitait Genève, avait envoyé sa fille à Vallorge pour qu'elle y trouvât le repos et le calme. Elle resterait probablement jusqu'à la fin de l'année au château. De temps à autre, Fontane venait voir sa fille ; c'était un homme aimable et séduisant. Blaise n'était pas loin de croire, comme Léona, qu'il tenait à se débarrasser d'une grande fille encombrante. Pourtant la tendresse qu'il lui témoignait démentait cette supposition.

Stéphanie prit place dans la voiture de Blaise. C'était une vieille Ford qu'il avait achetée d'occasion à la fin de ses études et dont il était très fier.

— Elle ne paye pas de mine, dit-il, mais tient bien la route. Vous allez voir ça.

Il était transporté de joie, heureux et fier. La voiture

## LES SENTIERS DE VALLORGE

démarrâ. Derrière une fenêtre, un rideau tomba. Léona les avait vus partir.

— Je n'en ai pas pour longtemps à Seigne, dit Blaise, après nous rentrerons ensemble. A 2 heures, je dois être à Genèveillers avec Mme Bulloch.

Il ne savait que lui dire. Elle souriait vaguement. L'avait-elle seulement entendu ? Il se tut. La voiture traversa la village. Blaise se souvint de la Scierie où il n'avait plus le temps de s'arrêter. Une grimace de contrariété plissa son visage et il s'en voulut de se préoccuper de ses affaires, alors que Stéphanie était à ses côtés.

— Vous connaissez Seigne, naturellement, fit-il.

La route grimpa en lacets et bientôt ils découvrirent le pays et au loin les Alpes. Le vent jouait dans les cheveux noirs de Stéphanie.

— Je n'ai jamais été à Seigne, répondit-elle.

Blaise lui jeta un coup d'œil étonné. Il y avait quatre ou cinq mois qu'elle habitait Vallorge. Comment se faisait-il qu'elle n'eût pas encore visité cette curiosité de la région.

— Qu'avez-vous donc vu dans le pays, demanda-t-il.

— Le parc est vaste, fit-elle évasivement.

— Mais encore ?

— La forêt. J'ai presque été à Seigne, mais je n'y suis pas entrée.

— Vous n'en aviez pas envie ?

— Oh ! si.

— Alors ?

— Je ne sais pas, fit-elle.

Son visage s'était figé, mais Blaise qui se préparait à aborder un tournant dangereux ne le remarqua pas.

— Je dois m'entretenir avec les aubergistes de Seigne, dit-il, vous pourrez visiter les ruines pendant ce temps. Vous êtes étonnante, Stéphanie. Tout le monde va à

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Seigne. C'est l'excursion classique à partir de Vallorge.

Elle ne répondit pas. Pouvait-elle lui dire qu'elle aussi était partie un matin pour visiter Seigne. C'était au début de son séjour à Vallorge. En mars, et le pays était encore blanc et les sapins lourdement chargés de neige. Elle avait gravi la côte de Seigne. Elle était entrée dans le bois, avait marché dans un silence épais et ouaté et puis, soudain, elle avait vu, devant elle, les deux formes enlacées. La femme était appuyée au tronc d'un mélèze et l'homme qui se penchait sur elle était Arno Dallwitz. Stéphanie avait fait demi-tour, avait couru, le cœur battant, était sortie du bois et n'était plus jamais retournée à Seigne.

— Nous y voilà ! s'écria Blaise.

Il arrêta l'auto dans la cour de l'auberge. Le patron sortit du chalet, salua le jeune homme avec empressement. Blaise sauta de la voiture, aida Stéphanie à descendre, lui présenta l'aubergiste.

— Voulez-vous visiter les ruines, demanda-t-il.

— Je les verrai une autre fois, fit-elle, puis-je vous attendre ici ?

Le visage de Blaise s'éclaira de joie. Elle voulait donc rester avec lui. Il essaya de lire dans ses yeux, mais elle regardait autour d'elle et il ne devina pas la peur qui s'était emparée d'elle, l'horreur que lui inspirait Seigne.

— Entrez, Mademoiselle, fit l'aubergiste, jovial.

Ils pénétraient dans la salle sombre où les étains et les cuivres étincelaient.

— Colette ! appela l'homme.

Déjà, il posait un pichet de vin et quatre verres sur la table. La petite servante accourut.

— Et la patronne ? demanda l'aubergiste.

— L'est à la ferme, dit la jeune fille.

Elle regardait curieusement Stéphanie assise à côté de Blaise et surtout le jeune homme aux larges épaules, aux

## LES SENTIERS DE VALLORGE

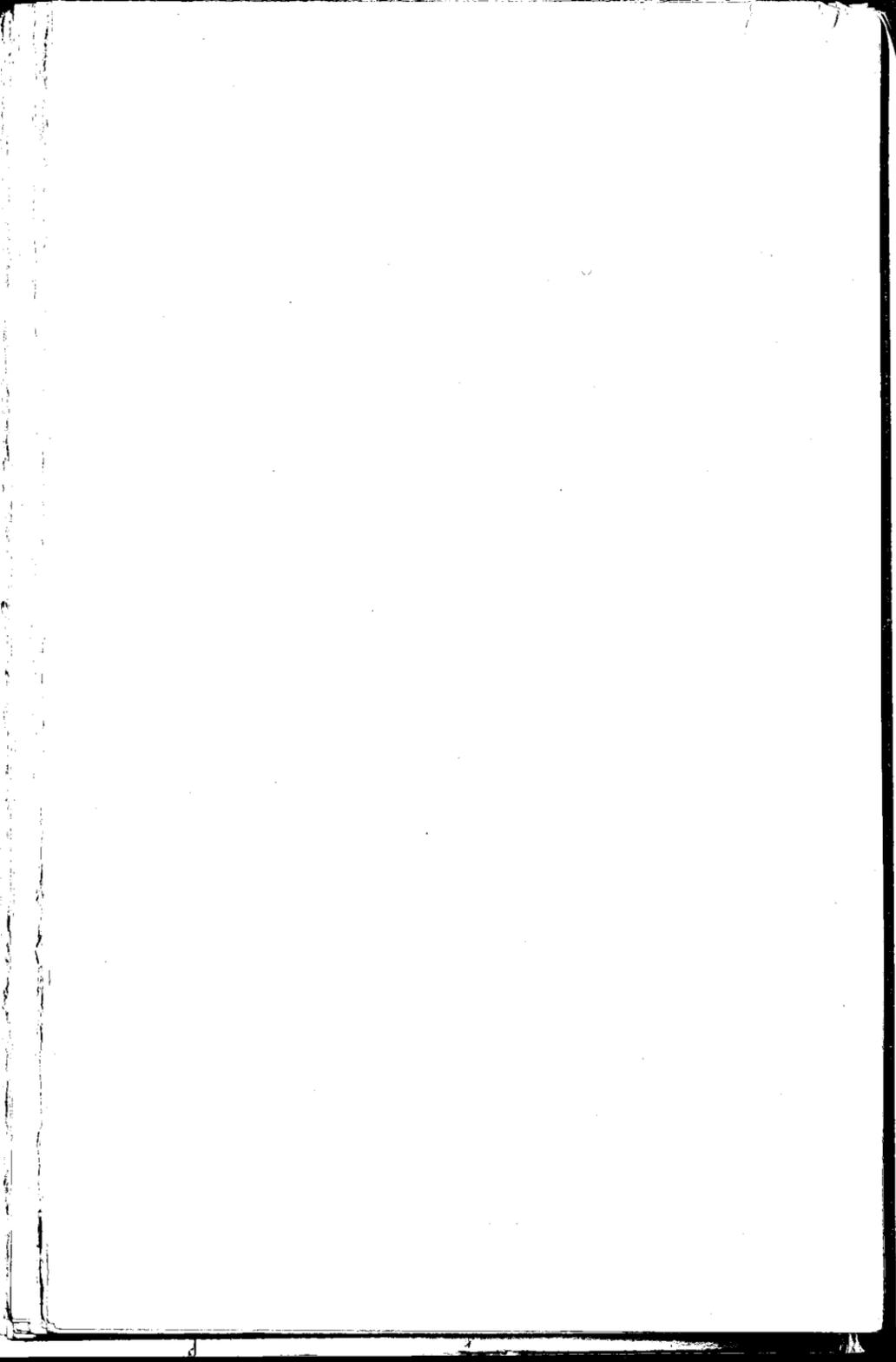
cheveux blonds, au visage hâlé. Lui ne l'apercevait pas. L'autre Monsieur de Vallorge lui avait souri. Mais celui-ci était plus jeune.

Blaise et l'aubergiste avaient vidé leur verre.

Stéphanie achevait le sien en les écoutant distraitemment. Ils discutaient, une liste en main. Les touristes commençaient à affluer et il y avait lieu d'augmenter l'approvisionnement.

— Ah ! Monsieur Laprade ! s'écria une voix de femme, j'ai reconnu votre voiture dans la cour et je me suis hâtée.

La patronne était là, un peu essoufflée, les joues rouges, souriante. Stéphanie reconnut la femme sur laquelle Arno Dallwitz se penchait.



#### IV

**N**ELLY de Salonges attirait tous les regards : se posaient sur elle les yeux noirs de Stéphanie, les yeux clairs et tranquilles de Blaise, les yeux clignotants de Mme Bulloch, derrière leurs grosses lunettes. Nelly parlait. Les fronts s'éclairaient. Mme Bulloch esquissait un vague sourire, Stéphanie écoutait, soudain intéressée et Blaise, pris à témoin, se sentait le maître du domaine. Nelly faisait appel à chacun. A Mme Bulloch à laquelle elle demandait l'histoire du domaine, à Stéphanie qu'elle entraînait dans le parc, à Blaise qui lui faisait visiter la Scierie ou la Fabrique d'Horlogerie. Elle venait dans la région pour la première fois, elle était enthousiaste et curieuse, tout lui était sujet d'émerveillement. Arrivée depuis une semaine, déjà elle faisait partie de Vallorge.

Le matin, Stéphanie, Mme Bulloch et Blaise qui avaient coutume de prendre leur petit déjeuner ensemble, l'entendaient chanter joyeusement. Un lied de Schubert, une rengaine à la mode ou quelque vieille chanson française. Ils terminaient de boire leur café quand la porte s'ouvrait brusquement et Nelly paraissait, leur jetant un gai bonjour. Elle ne les rejoignait cependant pas, car elle aimait, aussitôt levée, aller se baigner dans l'étang, en contre-bas de la prairie. Lorsqu'elle rentrait,

elle déjeunait dans la vaste cuisine où elle s'entretenait avec la cuisinière, lui donnait des recettes de ragoûts et de pâtisseries et avalait sans crainte d'engraisser, quatre à cinq petits pains. Elle retournait ensuite dans sa chambre qui était la plus belle du château et d'où elle découvrait, au-delà du parc, par-dessus la cime des chênes, dominant les collines d'épicéas, la masse sombre et nue du Mont Girard. Nelly s'habillait avec nonchalance, rêvait, lisait, contemplait la belle ordonnance du parc, s'installait dans une bergère de soie jonquille, se limait les ongles, essayait diverses coiffures et s'en tenait finalement toujours à la même, très simple, qui découvrait son grand front lumineux et dégagait son oreille rose et délicate. Elle se sentait incroyablement heureuse.

— Mme de Salonges n'est pas mal, admettait Léona, un peu dans mon genre.

C'était à Stéphanie qu'elle faisait cette réflexion. La jeune fille haussait imperceptiblement les épaules. Si toutes les femmes grandes, bien découplées et sportives devaient ressembler à la massive Léona ! Nelly elle-même se jugeait un peu trop solide, mais la danse et la gymnastique avaient toujours entretenu le jeu souple de ses muscles. Elle s'habillait sobrement de jupes et de tricots ou de robes campagnardes qu'elle égayait de foulards multicolores. Tout cela prenait sur elle un chic inouï.

On déjeunait à midi et demi à Vallorge. Nelly arrivait presque toujours en retard, s'excusait en quelques mots drôles et faisait rire les convives. D'ailleurs Mme Bulloch ne songeait certainement pas à se formaliser des retards de Mme de Salonges. Nelly était un hôte payant et elle imposait le respect. L'atmosphère des repas était bien différente depuis qu'elle était là. Ces repas durant lesquels Blaise s'entretenait des affaires du domaine avec sa tante, glissant de temps à autre une parole à Stéphanie

silencieuse. Aujourd'hui, Nelly parlait de Paris, de l'Italie, des spectacles auxquels elle avait assisté, des livres qu'elle lisait. Blaise se souvenait de ses rares lectures, Mme Bulloch de la Scala de Milan où elle avait entendu « Le Trouvère » avant l'autre guerre. Stéphanie ne disait pas grand-chose, mais écoutait avec attention.

Après le déjeuner, Nelly proposait une promenade à la jeune fille et Stéphanie était incapable de refuser, elle qui jadis savait fuir si farouchement. Elle suivait docilement Nelly, mais elle avait peur de cette amitié naissante, peur de se livrer un jour.

— Eh ! vous avez une copine maintenant, lui dit un matin Léona, vous avez enfin trouvé quelqu'un à votre goût. Et l'autre ? Vous ne la voyez plus ?

Stéphanie ne répondit pas. Léona maugréa : « Aristocrate ! » L'autre, c'était la femme d'Arno Dallwitz. Stéphanie ne l'avait plus revue depuis ce jour où elles s'étaient rencontrées dans la clairière. Elle ne l'avait plus revue, car elle avait su l'éviter. A Nelly, elle ne pouvait échapper, non seulement parce qu'elles habitaient la même maison, mais parce que Nelly rayonnait d'une joie captivante et qu'elle s'occupait avant tout d'elle-même.

Cet après-midi, elles erraient dans le parc où les azalées roses et orange jetaient leurs dernières flammes. Stéphanie ramassait leurs pétales, les serrait doucement dans ses mains abîmées. Elle et Nelly s'assirent sur un banc. Nelly parlait, d'elle, comme toujours.

— Vous ne connaissez pas ma cousine Moreau ? Elle a passé quelques semaines ici, l'an dernier. C'est elle qui m'a recommandé le charme de cet endroit, son calme, sa sérénité. Elle avait raison. J'ai tant besoin de calme. Vous ne le croyez pas ? Je suis gaie, bien sûr, et exubérante. C'est que j'ai besoin de m'étourdir. Quel âge avez-vous, Stéphanie ? Dix-huit ans, vingt ans ? J'étais mariée à

## LES SENTIERS DE VALLORGE

votre âge. J'ai trente ans aujourd'hui. Non, ce n'est pas exact. Trente-deux. Ne le répétez pas, ma jeune et charmante amie. Que vous ai-je dit ? Oui, à dix-huit ans, j'étais élève au Conservatoire de Paris. Je me croyais au moins Réjane. Je vous montrerai mes photos dans le rôle d'Hermione, dans celui de Chimène. Pourquoi je faisais du théâtre ? Oh ! non, ce n'était pas une vocation. Seulement, j'étais amoureuse de Jean-Claude Vibert. Oui, il a fait son chemin depuis. L'avez-vous vu au cinéma ? Il est magnifique. Quand je l'ai connu, il était élève au Conservatoire, je m'y suis inscrite, à cause de lui. Mes parents au désespoir ont fini par céder. Ils cédaient toujours. Leur fille, actrice ! Quel scandale dans la famille. Mais ma grand-mère me soutenait. Elle était un peu toquée et elle avait de l'argent. J'ai appris le répertoire, je me croyais tragédienne. Il paraît que j'excellais dans les rôles de soubrette. Là-dessus, Jean-Claude a épousé une de nos camarades et cela a mis fin à ma vocation. J'étais désespérée. Ce que j'ai pu pleurer, ma chérie ! Jusqu'au jour où j'ai rencontré un jeune Américain, beau comme Apollon. Une merveille de garçon, blond, élancé et fort. M. Laprade me le rappelle. Le coup de foudre a été réciproque. Oublié, Jean-Claude Vibert. Un mois après, j'épousais Lawrence et nous voguions vers les Etats-Unis. J'avais un mari délicieux, amoureux, riche. A New-York, nous avons mené joyeuse vie. Il n'y a pas un spectacle que j'aie manqué, une boîte de nuit que je n'ai connue, une réception à laquelle je n'aie été invitée. Une vie idiote. Mais ça me plaisait. C'était si nouveau pour moi ! Puis, j'ai découvert que Lawrence buvait. Ce n'était pas tout à fait de sa faute. Son père était alcoolique. Cela m'a remis quelque plomb dans la cervelle. J'ai cru qu'à force d'amour et de soins, je guérirais mon mari. Cent fois, il m'a promis de ne plus boire, cent fois il a recommencé. J'ai perdu patien-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

ce, je l'ai traité durement, il est devenu brutal. Nous avons fini par divorcer et je suis revenue en France. J'avais à peine vingt ans. Je ne voulais plus croire à l'amour. Et j'étais riche car Lawrence me versait une somptueuse pension alimentaire, et j'étais indépendante. Oh ! que de sottises j'ai faites ! Que feriez-vous, Stéphanie, si vous étiez dans ce cas ?

Mais Nelly n'attendait pas la réponse.

— J'ai voulu m'étourdir, oublier. J'ai voyagé, j'ai été dans tous les endroits à la mode, j'ai eu des amis. Une aventure. C'est à Florence que j'ai rencontré Clément Durtal, le romancier. Vous avez lu ses livres ? Non ? Après tout, vous avez raison. Ils vous enlèvent le goût de vivre. Clément était inquiétant, tourmenté, passionné. Nous nous sommes aimés et nous nous sommes effroyablement fait souffrir. Il voulait sauvegarder sa liberté, il n'entendait pas que je défende la mienne. Nous nous sommes torturés pendant deux ans. J'ai été un ange de patience. J'ai supporté ses caprices, ses vilénies. Qu'il pouvait être méchant, buté, sarcastique ! Je vous assure qu'après ces deux années, il ne me restait plus que la peau sur les os. J'ai enfin eu le courage de fuir Clément. Il a voulu se suicider, paraît-il, mais il n'en a rien fait et a écrit un livre. L'héroïne, la Marthe de « Sans lendemain », c'est moi. Je vous prêterai ce roman. Vous essayerez de me reconnaître dans la femme sans cœur, sans âme, que Clément a décrite. Un méchant livre, comme lui ! J'ai bien souffert, allez. Que Dieu vous préserve, ma chérie, d'aimer un intellectuel. J'espère que M. Laprade ne l'est pas. Je sais, il a des diplômes, mais cela ne prouve rien. Il est amoureux de vous, n'est-ce pas ? Et dites-moi, qui est votre mystérieux professeur ? Je ne l'ai pas encore rencontré. Au fait, où en étais-je ? Bref, j'ai quitté Clément, désespérée. J'ai encore voyagé. Puis, je suis revenue à Paris, j'ai revu

le Colonel de Salonges qui rentrait d'Indochine. Il avait quinze ans de plus que moi et m'avait connue enfant. Quand il m'a demandée en mariage, j'ai accepté aussitôt. C'est que j'avais tellement besoin d'un havre de paix, après la bourrasque que Clément m'avait fait traverser. Salonges était catholique et moi divorcée. Nous sommes allés à Rome, nous avons obtenu une dispense et nous nous sommes mariés à la veille de la guerre. C'est dire que nous avons été aussitôt séparés. Salonges a rejoint son régiment et il m'a envoyée dans sa famille. Oh ! j'en ai encore froid dans le dos quand j'y pense ! Si vous aviez connu ma belle-mère et ma belle-sœur ! Me voilà dans leur poussiéreux château du Quercy. Un vrai malheur ! Ces femmes épient le moindre de mes gestes, attendant que j'introduise le déshonneur dans leur famille. J'ai failli en devenir folle. Jusqu'au jour où j'en suis venue aux mains avec Bérengère. Bérengère, c'était ma belle-sœur. Le nom vous dit tout. Après cet éclat, j'ai quitté le château, j'ai retrouvé mon mari un court moment à Paris entre le 5 et le 9 mai 1940. Vous vous rendez compte ! A nouveau, il rejoint son régiment, je reste à Paris jusqu'au 10 juin et après, me voilà sur les routes, comme tout le monde. Vous qui avez tranquillement passé la guerre en Suisse — je sais bien, ce n'est pas votre faute — vous ne pouvez pas savoir ce que cette fuite a été.

Pour la première fois, Stéphanie répondit, une lueur au coin des yeux : « Non, je ne peux pas savoir... »

— J'ai couru comme une folle, tout le monde courait. Je suis enfin arrivée à Marseille, il n'y avait pas moyen d'aller plus loin. C'est là que j'ai attendu la fin. Quelle honte et quelle angoisse ! Les Allemands étaient à Paris, continuaient à avancer. Ils se sont enfin arrêtés, il y a eu la ligne de démarcation. J'ai pensé un instant à passer en Espagne, au Portugal, en Suisse. Mais je voulais, avant

tout, avoir des nouvelles de mon mari. Enfin, j'ai su qu'il était prisonnier, en Poméranie. J'ai décidé de rester en France, persuadée que je pourrais mieux l'aider, de cette façon. Je suis revenue une fois de plus à Paris. Six mois après, j'ai appris que Salonges s'était évadé et qu'il avait rejoint les forces françaises libres. C'était un homme brave et courageux. Il a malheureusement été tué en Italie, en automne 43. Vous comprenez que je ne suis pas restée inactive. J'ai fait partie d'un groupe de résistance. Quelle vie, ma chérie ! Un jour, je vous raconterai cela en détail. C'est trop long, c'est encore une autre histoire. Quand je pense à ces moments-là... La vie était sinistre et exaltante. Non, vous ne pouvez comprendre...

Stéphanie se leva, Nelly la retint.

— Quand je suis venue ici, j'ai voyagé avec un Bâlois qui m'a avoué que la guerre lui a manqué. J'ai protesté, mais, en un sens, il avait raison. Ces temps-là, ces épreuves vous révèlent à vous-même.

— Ou vous détruisent, murmura Stéphanie, que vaut la connaissance de soi ?

— Il ne faut pas avoir peur de soi, répondit Nelly avec force.

Elle était arrivée à ce point de son récit où elle ne pouvait plus continuer. Certaines choses devaient être cachées à jamais, précisément parce que c'étaient celles qui avaient compté dans sa vie. Antoine Marceau, l'amour d'Antoine Marceau. Pour lui, elle avait oublié Salonges, ignoré le danger, résisté aux tortures, elle avait su se taire, endurer l'enfer de Ravensbrück, revenir. Elle avait appris qu'Antoine était mort, abattu par la Gestapo. Qu'y avait-il de véridique, de sincère dans tout ce fatras qu'elle avait confié à Stéphanie. La seule vérité était Antoine, une vérité qui lui appartenait, qui était son secret. Tant qu'elle gardait ce secret, Antoine vivait.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Stéphanie, pas plus que les autres, ne saurait rien. Gentille fille, la petite Stéphanie, mais triste, si triste.

— J'ai été déportée à Ravensbrück, acheva Nelly.

A cet instant, Stéphanie pâlit affreusement, son corps parut se briser, elle poussa un sourd gémissement. Nelly, effrayée, voulut la soutenir. Stéphanie la repoussa.

— Que se passe-t-il, s'écria la jeune femme, que puis-je faire ?

Stéphanie secoua la tête, mordit sur ses lèvres, essaya de se redresser.

— Ne bougez pas, dit Nelly, je vais chercher quelqu'un, Léona ou M. Laprade. Il faut rentrer.

Elle courut. Au tournant du sentier, elle se heurta à un homme élancé, au visage mince et brun.

— Venez avec moi, cria-t-elle, aidez-moi à transporter une malade.

— Mademoiselle Fontane, demanda-t-il.

— Oui. Vous la connaissez ? Cela lui arrive souvent ?

— On le dit.

Ils se hâtèrent, trouvèrent Stéphanie là où Nelly l'avait laissée. Elle était assise sur le banc, appuyée au dossier, les bras en croix, le visage exsangue. Un spasme la secoua, ses bras se refermèrent sur elle, sa tête s'inclina sur ses genoux.

— Pauvre gosse, fit Nelly bouleversée.

Arno ne l'était pas moins. C'était la première fois qu'il voyait Stéphanie dans cet état. Il savait qu'elle était malade et aussi qu'on la soupçonnait de simuler. L'insolente créature en est bien capable, avait-il pensé. Mais quand il l'eut découverte, il se refusa à le croire.

— Laissez-moi faire, fit-il doucement, je vous ramène au château.

Il la souleva dans ses bras. Son corps était rigide, sa tête pendait inerte. Non, elle ne pouvait simuler. Qui

donc avait lancé ce bruit méchant et inepte ? Léona, Mme Bulloch ? Il y avait quatre mois, plus même, qu'Arno était en contact journalier avec la jeune fille. Il n'avait jamais assisté à une de ses crises. De quoi souffrait-elle ? Elle a les reins fichus, avait déclaré un jour Léona.

Tandis qu'ils avançaient, Nelly prit la main de Stéphanie, lui parla, mais la jeune fille, les yeux fermés, n'entendait et n'écoutait pas. C'est Mme de Salonges, pensa Arno, devinant que l'inconnue était la nouvelle pensionnaire de Vallorge. Jolie femme. Mieux que jolie. Attirante. Allait-elle rester longtemps à Vallorge ? Était-elle mariée, veuve, divorcée ? Elle semblait très émue, mais n'oubliait pas d'observer Arno à la dérobée. Il s'en rendit compte avec un certain amusement.

Ils arrivaient en vue du château. Stéphanie respira profondément. Arno la sentit devenir moins lourde. Ce sport n'est plus tout à fait de mon âge, pensa-t-il avec ironie. Mais ce n'était pas un sport. Stéphanie était soudain un être très tendre, très désarmé. Elle parla : « Je crois que je puis marcher ».

Elle avait ouvert les yeux, son visage était rempli de confusion.

— Essayez, dit-il.

Il la déposa à terre, la soutint un moment. Elle le repoussa avec brusquerie.

— Il faut téléphoner au médecin, fit Nelly.

— Non, non, protesta la jeune fille, je vais mieux, c'est passé. Ne dérangez personne. Je vais dans ma chambre.

Elle avait une pauvre voix qu'elle essayait de raffermir, rien qui ressemblât au ton arrogant dont elle usait d'habitude envers Arno. Il la regarda, étrangement remué, ne doutant pas qu'elle fût vraiment malade et lui pardonnant, en cet instant, toute sa méchanceté. Déjà, elle fuyait, montait vivement les quelques marches du

perron.

Arno et Nelly la suivirent un moment des yeux.

— J'aurais dû l'accompagner, soupira Nelly.

Il hocha la tête : « Je ne crois pas ».

Nelly le regardait. Elle aussi avait deviné. Il était l'archéologue dont on lui avait parlé. Elle sourit, car elle ne s'était jamais figuré que les archéologues pussent être jeunes et avoir ce visage d'Arabe.

— Vous êtes le professeur Dallwitz, n'est-ce pas, demanda-t-elle.

— Et vous, Madame de Salonges ?

— De sorte que nous sommes de vieilles connaissances.

Ils sourirent. Le soleil les éclaboussait. Le visage éclatant de Nelly le supportait vaillamment. Arno remarqua qu'elle avait un grain de beauté à la commissure des lèvres.

— J'ai eu très peur, soupira-t-elle, pensant à nouveau à Stéphanie.

Ils s'étaient mis à marcher, presque sans y faire attention. Nelly parla encore un instant de Stéphanie. Que c'était dommage. Une si charmante jeune fille. Etrange, n'est-ce pas ? Elle donnait l'impression d'être toujours sur la défensive. Qui était-elle, pourquoi était-elle à Vallorge ? Elle était secrète et fuyante. Il était certain que pour l'une ou l'autre raison — des parents séparés, un père veuf —, son éducation et sa santé avaient été fort négligées. Nelly croyait comprendre qu'elle était à Vallorge pour se remettre d'un choc violent.

Arno ne disait mot. A son visage soudain fermé, Nelly devina qu'il répugnait à discuter le cas de Stéphanie. Elle fit dévier alors la conversation, l'interrogea sur le domaine, sur le Musée, sur Mme Bulloch.

Ils s'étaient engagés dans une allée ombragée. Le soleil ne les atteignait plus que de biais et au fond du

## LES SENTIERS DE VALLORGE

parc, à l'ombre des anciens remparts et des ruines du château, il faisait presque sombre. Nelly poussa un cri de surprise, prétendant ne pas encore y être venue. Arno la conduisit à l'intérieur du mur d'enceinte, elle s'extasia devant les restes du donjon, la vieille porte à arcade ogivale. Puis ils revinrent sur leurs pas, s'arrêtèrent, au passage, devant les Dieux grimaçants ou débonnaires. Le torii, au loin, défendait Vallorge. Dans un sentier bordé d'aubépine, de plus en plus étroit à mesure qu'ils avançaient, Arno écarta des branches pour permettre à Nelly de passer. Nelly n'était pas femme à être effrayée par quelques épines, mais elle laissa faire Arno. La dernière branche repoussée, ils découvrirent une clairière, remplie de muguet.

— Quelle merveille de vivre, s'exclama Nelly dans un cri sincère.

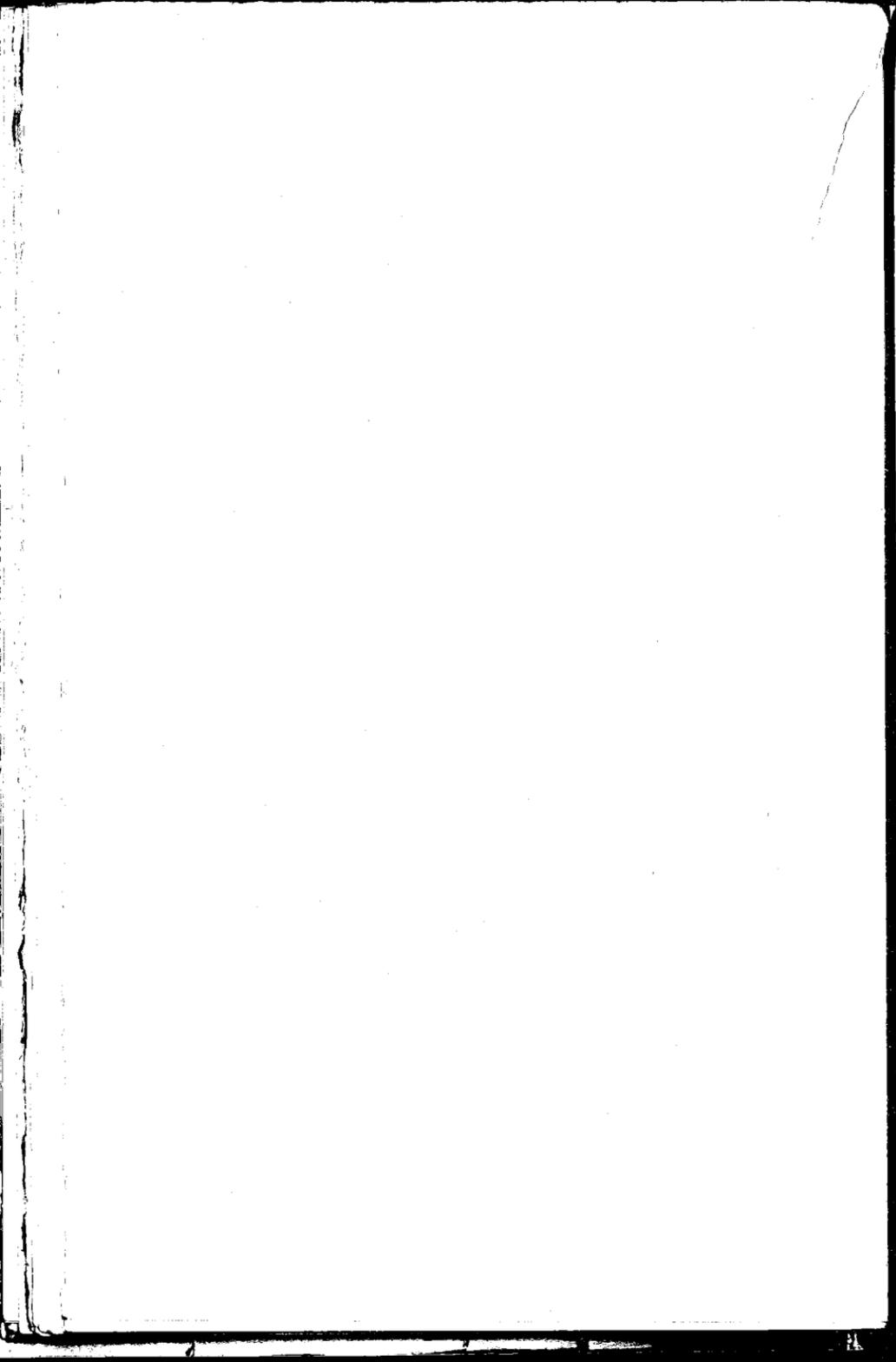
L'instant d'après, elle reprenait son rôle.

— Il faut être sortie de l'enfer pour savoir, ajouta-t-elle.

Il l'interrogea du regard.

— Ce calme, cette beauté sont presque incroyables, soupira Nelly, j'ai peine à y croire. Après tant d'orages...

À nouveau, elle racontait sa vie. Mais pas plus qu'à Stéphanie, elle ne parla d'Antoine à Arno.



**B**IEN qu'il fit jour, la lampe à pied d'onyx était allumée. Arno, assis, à la longue table massive tenait en main une tablette d'argile gravée, légèrement bombée. Les signes étaient primitifs : on y voyait des épis, une herse. Les trois épis, sans tige, plantés sur un socle étroit, représentaient un verger. Arno déchiffrait le compte d'un fermier. Le texte était banal, mais Arno avait sous les yeux une des premières écritures de l'humanité. Plus tard, ces signes, simples dessins, s'étaient stylisés pour devenir l'écriture cunéiforme, faite de droites et de triangles. Arno déposa la tablette, en prit une autre, lut, écrivit. Il traduisait un contrat de location conclu cinq mille ans auparavant.

On frappa à la porte. Arno n'attendait personne à cette heure et ne désirait pas être dérangé. Il ne répondit pas, mais Nelly de Salonges entra dans la bibliothèque. Une lueur maligne dansait dans ses yeux. Arno cacha sa contrariété sous un sourire.

— Ne bougez pas, dit Nelly rapidement, je désire emprunter un livre. M. Laprade vient de m'apprendre l'existence de cette magnifique bibliothèque.

— Je crains qu'elle ne vous déçoive, répondit Arno, elle contient surtout des livres d'archéologie, de beaux-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

arts, de philosophie. Est-ce cela que vous cherchez ?

— Pourquoi pas ? Vallorge est le cadre qui convient à de telles lectures.

Elle déchiffra des titres sur les rayons, finit par prendre un livre, le feuilleta sans le regarder, attendant qu'Arno lui parlât. Il se taisait. Elle était certaine pourtant qu'elle lui plaisait et qu'il n'était pas un homme auquel il fallait tendre la perche. Elle devinait son regard sur elle et prolongeait l'attente. Elle avait besoin d'être admirée, désirée. Quand elle était arrivée à Vallorge, elle avait pensé un moment qu'elle pourrait entreprendre un flirt agréable avec ce beau garçon de Blaise Laprade. Mais Blaise était follement amoureux de la jeune Stéphanie et après tout, Nelly pouvait le comprendre. Cette fille avait un charme mystérieux et triste auquel on ne pouvait rester insensible, mais sa réserve et sa timidité ne cachaient peut-être qu'une profonde bêtise. Nelly avait donc renoncé à émouvoir Blaise Laprade. D'ailleurs, elle l'avait rapidement jugé dépourvu d'esprit et d'imagination. Reposant, très probablement. Mais Nelly avait suffisamment goûté des hommes reposants, en la personne de son second mari, feu le Colonel de Salonges. Cet autre, ce curieux professeur Dallwitz, échoué dans Vallorge, que valait-il ? Léona avait raconté à Nelly qu'Arno était marié, qu'il s'apprêtait à partir pour l'Australie.

— Je ne veux pas vous empêcher de travailler, dit Nelly fermant le livre et s'approchant de la table.

Arno prit son parti de l'intrusion de la jeune femme. Facilement. Elle était belle et il était trop sensible à la beauté féminine pour que le contrat de location sumérien ne pût attendre.

— Je suis heureux de vous revoir, dit-il, et votre visite me comble.

Cette phrase dite légèrement résonna soudain étrange-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

ment aux oreilles d'Arno. Car cela eût pu être vrai, qu'une femme fût tout pour lui, qu'elle pût suffire à son âme et suffire à sa chair.

Nelly se pencha sur les tablettes. Une mince chaînette d'or qu'elle portait au cou glissa dans l'échancrure de sa blouse et Arno vit que la peau de sa gorge était plus claire que celle de son cou. Il lui vint la tentation de poser la main sur cette gorge ronde et douce. Ensuite ? Ensuite, tout se passerait comme d'habitude. Arno savait très bien que le livre à emprunter n'était qu'un prétexte. Nelly était venue dans la bibliothèque pour le revoir. Pourquoi ne pas mener le jeu, puisque les choses en étaient là.

— Qu'est-ce donc, demanda Nelly.

Elle avait entendu dire qu'Arno poursuivait certaines recherches à Vallorge, qu'il avait jadis participé à des fouilles en Orient.

— Ce sont des hiéroglyphes ?

— Des tablettes sumériennes.

— Bien sûr, s'écria la jeune femme, je me rappelle, Mlle Fontane m'en a parlé.

— Je serais curieux de savoir ce que Mlle Fontane a pu vous en dire, fit Arno, amusé.

— Ma foi, avoua-t-elle, je ne m'en souviens pas très bien. Pourtant c'est bien la seule chose dont Mlle Fontane m'ait entretenue. C'est terriblement intéressant. Vraiment, vous lisez ces signes ? Et vous y passez des journées entières ?

Elle se moquait royalement de l'histoire, de l'antiquité et de l'écriture cunéiforme, mais elle prit une tablette en main, parmi d'autres.

— C'est merveilleux, soupira-t-elle, retrouver l'histoire d'un peuple sur cette argile. Dites-moi ce que raconte cette tablette. Est-ce une victoire, une défaite ?

Arno rit : « Pas tout à fait. Ce n'est qu'une liste de

vêtements féminins, consignée par le mari d'une dame qui possédait une garde-robe bien fournie. Plus exactement, la liste des vêtements que le mari, riche propriétaire campagnard, devait acheter pour sa femme en allant à la ville.

— C'est extraordinaire ! Les autres tablettes sont-elles à l'avenant ?

— Il y en a d'autres, plus précieuses. Celles-ci datent sans doute de l'époque d'Abraham...

— Ur, en Chaldée.

— C'est cela même. Leur texte n'est pas fort intéressant. Mais j'en ai découvert de moins anciennes d'un grand intérêt historique. Une partie de la correspondance diplomatique d'un souverain jébuséen. Les Jébuséens...

Arno s'arrêta. Quel intérêt les Jébuséens présentaient-ils pour cette jolie femme qui feignait de l'écouter. Elle s'était assise à côté de lui, levait son visage pour mieux en faire admirer l'ovale et l'éclat de ses yeux. Au diable les Jébuséens, pensa Arno. Mais une rage sourde le saisit presque aussitôt. Jamais il ne terminerait son travail, le visa australien allait arriver d'un moment à l'autre.

— Les Jébuséens ? demanda Nelly.

Bizarre sujet de conversation, se disait-elle, mais elle savait qu'il est important de parler à un homme de ses préoccupations, c'est-à-dire de lui. Puisque celui-ci s'intéressait à des peuples disparus de la surface du globe, il s'agissait donc de connaître les Jébuséens.

— Laissons là les Jébuséens, dit Arno doucement, qui se soucie encore d'eux ?

Il se leva, lui tendit la main, la mena vers la fenêtre qui donnait sur la galerie couverte. Civa dansant se dressait devant eux, étendant ses quatre bras, un mystérieux sourire sur les lèvres. Une peine aiguë traversa le cœur d'Arno. Même aux côtés de cette jolie femme, il ne cessait de penser qu'il allait quitter Vallorge, ce

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Vallorge qui ne lui était rien, où il était étranger, ce Vallorge qui était exactement l'endroit où il désirait vivre. Vivre à Vallorge, n'était-ce pas une forme du bonheur ? Il oublia Nelly, ce qu'il voulait lui dire. Elle attendit, le vit perdu dans un rêve très lointain.

— Comme il fait sombre, s'écria-t-elle, à la fois oppressée et vexée.

Il se souvint d'elle, la regarda longuement : « Si je vous prenais dans mes bras, ce pourrait être le jour, dit-il, si nous cherchions tous deux la même lumière... »

Mais pour lui, il n'y avait plus de lumière à atteindre, il vivait depuis trop longtemps dans les ténèbres, plus jamais il ne retrouverait le jour.

— Il n'y a rien à chercher, murmura Nelly, il faut accepter. Ne l'avez-vous pas encore compris ?

Elle s'était approchée de lui et elle fut terriblement désappointée quand elle entendit la porte s'ouvrir. Elle se retourna en même temps qu'Arno. Stéphanie était là et ils ne surent pas qu'elle avait eu le temps de les voir face à face et très proches. Ils ne surent pas que son cœur battait à grands coups, qu'elle était venue parce que Léona lui avait soufflé à l'oreille : « Je voudrais bien savoir ce qu'elle fait si longtemps avec M. Dallwitz ».

Stéphanie avait vu, comme elle avait vu les deux formes enlacées dans le bois de Seigne, mais cette fois-ci, elle était incapable de fuir.

— Est-ce l'heure, demanda Arno avec impatience.

— Presque, balbutia la jeune fille.

— Voilà un beau zèle. Mes compliments, Mademoiselle.

Nelly venait à Stéphanie, souriante : « Eh bien ! je vous laisse à vos savants entretiens. Qu'allez-vous enseigner ce matin à Mlle Fontane ? L'orthographe ou l'histoire des peuples mésopotamiens ? J'espère qu'il vous parlera des Jésuséens, chère Stéphanie, il le fait

très bien ».

Elle sortit, non sans leur faire signe de la main. La porte refermée, elle s'arrêta dans le couloir. Elle avait presque envie de rire. Après tout, la petite Stéphanie était venue à temps. Une seconde de plus et elle se serait trouvée dans les bras d'Arno. Beaucoup trop vite, tout compte fait.

Dans le hall, elle rencontra Léona, la soupçonna de l'épier.

— Madame de Salonges, s'écria la lingère, avez-vous vu Mlle Fontane ? Il y a une lettre pour elle.

— Une dépêche ?

— Non, une lettre ordinaire.

— Alors, qu'y a-t-il de si urgent ? Cette jeune personne attend-elle le message d'un amant ?

Léona pouffa de rire : « Celui-là, elle peut le trouver ici. Non c'est une lettre de son père. Il doit venir ces jours-ci, paraît-il. Oh ! c'est un Monsieur très bien et Mme Bulloch a de grands égards pour lui. Sa fille ne lui ressemble pas. Dommage qu'elle soit malade... Si encore, elle se soignait. Pas étonnant que les gens disent...

— Que disent-ils ?

— Qu'elle n'est pas malade. Avec ça, elle se rend intéressante. M. Laprade prend tout ça au sérieux. Et pour ce pauvre M. Dallwitz, ce ne doit pas être drôle, une élève pareille. Vous savez, il a une femme délicieuse, M. Dallwitz. Pas jolie, c'est vrai. Et plus âgée que lui, certainement. Mais charmante, et dévouée et si confiante. Car, après tout, Mlle Fontane est jeune, pas mal faite. Mais si M. Laprade n'est pas jaloux, pourquoi Mme Dallwitz le serait-elle ?

Nelly de Salonges voulut s'éloigner, mais il y avait en elle un côté commère qui la força à rester, à écouter, à questionner.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Mme Dallwitz ne vient jamais ici ?

— Le jour où vous êtes descendue à Gènevillers, elle est venue prendre le thé, chez Mme Bulloch. Mme Bulloch dit que c'est une dame du monde. Pitié pour les dames du monde ! Mlle Fontane avait été priée de rester, mais à l'heure du thé, elle a disparu. Quelles mœurs ! Il y a des moments où je me demande par quoi elle a passé. Elle est sans éducation.

— En tous les cas, elle sait ce que c'est que l'écriture cunéiforme, dit Nelly et cette fois-ci, elle passa devant Léona sans lui permettre d'en dire plus.

Elle était de méchante humeur soudain, mais essayait de se raisonner. Si Mme Dallwitz n'avait aucune inquiétude à propos de Stéphanie, ce n'était pas à elle d'en avoir. Qu'Arno parlât des Jésuséens à la jeune fille. Elle, le ferait parler d'autre chose.

Dans la bibliothèque, Arno était revenu s'asseoir à la lourde table de chêne. Il avait repoussé les tablettes et il attendait Stéphanie. Il s'aperçut qu'elle était plongée dans la lecture du livre que Nelly avait pris tantôt et il ne s'y trompa point. Elle lisait réellement. Etonné, il se leva, s'approcha d'elle, lut par-dessus son épaule :

*« Je ris quand j'entends dire que le poisson dans l'eau a soif.*

*Tu ne vois pas que le Réel est dans ta maison et tu erres inconscient de forêt en forêt.*

*Chez toi est la Vérité ! Va où tu veux, à Bénarès ou à Mathura : si tu ne trouves pas ton âme, le monde pour toi est sans réalité ».*

Elle ne vit même pas qu'il lisait avec elle. Elle était comme hypnotisée, les yeux fixés sur le poème, sans aller plus loin. Est-ce que vraiment, il pouvait y avoir une chance de salut pour elle, une façon de vivre qui pût sauver son âme ? Pour la première fois, depuis des années, une sorte d'espoir se levait en elle. Elle tressaillit

## LES SENTIERS DE VALLORGE

quand Arno, lui prenant doucement le livre des mains, lui demanda : « Voulez-vous que je vous parle du poète qui l'a écrit ? » Stéphanie fixa sur lui ses yeux noirs, secoua la tête et vint s'asseoir à la table de travail.

— Voulez-vous apprendre quelque chose aujourd'hui, interrogea-t-il encore.

— Aujourd'hui et tous les jours.

Stéphanie avait levé vers lui un visage passionné. Puis elle ajouta à voix basse : « Il faut que je me hâte, puisque vous allez partir ».

Il lui sembla qu'elle le transperçait d'un poignard. Comme elle avait dit cela ! Comme Mme Bulloch, comme Edith. Il eut envie d'avouer : je ne veux pas partir. Il se ressaisit, sourit avec amertume. C'était vrai qu'il allait partir et il ne se trouverait personne pour le retenir.

Stéphanie tournait et retournait une tablette entre ses doigts. Ce n'était pas un geste vain comme celui de Nelly, tantôt. Elle semblait chercher quelque chose, et puis elle renonça, déposa la tablette sur la table.

— A quoi pensez-vous, demanda Arno, intrigué. Il ne la reconnaissait pas. Elle était tout à coup comme un arc détendu. Elle ne répondit pas tout de suite, il devina qu'elle cherchait comment s'exprimer.

— C'est étrange, murmura-t-elle enfin, c'est étrange d'avoir percé le secret de cette brique. Pour deviner et comprendre, il fallait connaître encore autre chose que cette écriture, il fallait remonter bien plus loin, savoir déjà comment vivaient ces peuples, ce qu'ils désiraient, ce qu'ils aimaient.

— Ce que nous désirons et aimons. Nul n'est neuf ou seul. Chaque être est fraction d'un autre.

Une lueur d'effroi passa dans les yeux de la jeune fille. Elle promena sa main sur l'argile : « Qu'était l'homme qui a écrit ceci ? »

— Un riche propriétaire campagnard. Mais voyez...

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Il sortit une autre tablette d'un tiroir : « c'est le secrétaire d'un roi jébuséen qui l'a gravée, raconta-t-il, les Jébuséens occupaient Jébus, la future Jérusalem, quand les Hébreux envahirent le pays de Canaan. Ceci, ce qui est consigné sur cette tablette, sur d'autres encore, c'est l'envers de la Bible, l'histoire du Peuple élu, vue de l'autre côté. Les Hébreux, pour les Jébuséens étaient des brigands, des coupeurs de têtes et ces brigands menaçaient de détruire leur royaume.

Stéphanie écoutait, les yeux brillants, comme elle, n'avait jamais écouté. Et lui parlait, ému de cette attention passionnée. Tout était nouveau pour elle. Le désert, la marche des Hébreux, les appels désespérés du roi de Jébus, Aton, Dieu unique. Il vint un moment où Arno s'arrêta, la regarda. Il sourit.

— Oui, riez, fit humblement Stéphanie, vous ne méritez pas une aussi piètre élève que moi.

— Aucun élève n'est piètre, protesta-t-il, et vous venez de me rendre très heureux parce que je vois que vous pouvez être vraiment une élève. Et moi, pensait-il, je puis renaître..

— Une élève stupide, ignorante...

— Une élève qui sait désormais qui étaient les Jébuséens, les Hébreux et le Pharaon Echnaton.

— Et que vais-je en retirer ?

— Un espoir, dit-il, une vie nouvelle.

Parce que cet espoir était en lui, parce qu'elle venait de lui apprendre qu'il pouvait capter une attention, enseigner à nouveau, transmettre à quelqu'un l'objet essentiel de sa vie. Pour la première fois, Stéphanie ne lui était pas hostile et il n'en demandait pas plus, ne voulait pas savoir autre chose, sinon que ce matin-là, il s'était remis à vivre et que ce qui subsistait encore en lui de sincérité et d'enthousiasme avait triomphé de son désespoir. La jeune fille sourit à son tour, timidement,

## LES SENTIERS DE VALLORGE

peureusement et il comprit : elle aussi revenait à la vie. Elle le regardait sans baisser les yeux, encore éblouie par ce monde barbare et raffiné qu'il avait recréé pour elle.

L'heure était passée. Stéphanie se leva, Arno repoussa les tablettes. Les Jébuséens avaient été anéantis, il y avait trois mille ans. Qui se souvenait d'eux ? Pourquoi se souvenir d'eux ? Sinon, parce qu'un Pharaon préoccupé d'instaurer le culte d'un Dieu unique les avait abandonnés au peuple de ce Dieu.

## VI

**B**LAISE rattrapa Stéphanie sous le torii, au moment où elle s'apprêtait à sortir de Val-lorge. Il n'était pas 10 heures et une légère brume flottait sur le parc.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu, reprocha-t-il gentiment, je descends à Gènevillers et puis vous prendre dans la voiture.

— Mais je ne vais pas à Gènevillers, fit-elle.

Il la regarda avec étonnement : « Je crois, dit-il, embarrassé, je croyais... puisque votre père arrive ce matin.

— Mon père, s'exclama-t-elle atterrée.

— Stéphanie, l'aviez-vous oublié ?

Blaise, navré, avait peine à l'admettre. Non seulement à cause du père de Stéphanie, mais à cause de tout ce que cet oubli laissait supposer. Il en savait si peu sur la jeune fille et à cause de cela il se posait tant de questions. Il avait déjà interrogé sa tante. Mme Bulloch avait répondu de façon tellement évasive que Blaise se demandait si elle était beaucoup plus renseignée que lui. Il avait failli parler de Stéphanie au professeur Dallwitz. Mais que pouvait penser le professeur d'une élève insolente qu'il acceptait à contre-cœur. D'ailleurs, Blaise devinait que Dallwitz ne se laisserait pas entraîner sur un sujet aussi délicat. Il y avait Nelly de Salonges qui semblait s'être prise d'affection pour l'étrange fille. Mais Nelly

elle-même avait posé à Blaise les questions que lui brûlait de poser. Ce que pensait Léona, ce que pensaient les domestiques, le jeune homme le savait bien. Que Stéphanie n'avait pas toute sa raison, que son père cherchait à s'en débarrasser. Blaise repoussait ces racontars avec énergie. Lui connaissait Stéphanie, la douce, fière et sensible Stéphanie, farouche et sombre parce que sans doute on ne l'avait pas assez aimée.

— Il est encore tôt pour le train de Genève, dit Blaise, mais nous pourrions faire un tour dans Gênevillers et même aller chez mes parents. Vous ne les connaissez pas, je leur ai parlé de vous.

Blaise avait peu de secrets pour ses parents. Il leur avait parlé de Stéphanie comme il leur avait parlé de Mme de Salonges ou des Dallwitz. Mais les Laprade avaient vite compris que leur fils était amoureux et brûlaient de connaître la jeune fille. Ils savaient qu'elle était la fille d'un banquier de Genève. La chose n'était pas pour leur déplaire.

— Mon pauvre Blaise, soupira Stéphanie. Elle sourit soudain.

— Pourquoi riez-vous, demanda-t-il, heureux.

— Parce que je viens de me rappeler un livre que je lisais, enfant. Un livre de Mme de Ségur.

— « Pauvre Blaise », n'est-ce pas ? Nous avons donc eu les mêmes lectures. Et qu'avez-vous lu ensuite ?

— Je n'ai plus rien lu, répondit-elle sèchement. S'il ne l'eut pas retenue par le bras, elle l'aurait quitté aussitôt, comme elle avait quitté une fois Mme Dallwitz.

Maintenant qu'il la tenait par le bras. Blaise était bien décidé à ne pas la lâcher. Je l'aime, pensait-il avec ivresse. Pour la première fois, il s'en faisait ouvertement l'aveu. Il l'aimait, telle qu'elle était, telle qu'elle serait plus tard.

— Stéphanie, interrogea-t-il, pourquoi me fuyez-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

vous ?

— Je ne vous fais pas, dit-elle, pardonnez-moi mes mauvaises manières.

Il se contenta de cette réponse. Et d'ailleurs il était auprès d'elle, elle ne pensait pas à le quitter, le reste importait peu.

— Donc, nous allons chercher votre père à Gènevillers, fit-il.

Elle accepta. Que pouvait savoir Blaise, que pouvait-il comprendre ? Ce père, Bernard Fontane, n'était-il pas un étranger pour Stéphanie ? Elle avait vécu des années loin de lui, loin de sa famille, de son milieu. Après, ils ne s'étaient pas retrouvés et pourtant elle savait combien son père l'aimait et elle voulait l'aimer. Elle était partie ce matin, non parce qu'elle avait oublié qu'il venait à Vallorge, mais précisément pour cela. Elle avait pensé qu'elle passerait la journée dans la forêt, qu'elle éviterait ce déjeuner auquel Mme Bulloch avait même convié les Dallwitz. Maintenant encore, elle voulait fuir, mais Blaise la tenait d'une main ferme et elle répugnait à le désobliger.

— Je vous attends ici, fit-elle, allez prendre la voiture.

Il se méfia, la connaissant assez que pour lui faire confiance. Cette fois-ci, elle ne lui échapperait pas.

— Allons chercher la Ford ensemble, ordonna-t-il, et peut-être...

— Quoi donc ?

Il hésita. Il voulait lui demander de passer une robe, afin qu'elle fit bonne impression sur ses parents.

— Puisque votre père vient aujourd'hui, ne pourriez-vous vous habiller autrement ?

— Je n'ai rien d'autre à mettre, répliqua-t-elle nerveusement.

Blaise savait pourtant que des cartons de couturier

## LES SENTIERS DE VALLORGE

étaient arrivés de Genève. Pourquoi mentait-elle. Il la regarda, attristé. Elle devina qu'il était au courant.

— Ce n'étaient pas des robes pour moi, dit-elle, en haussant les épaules.

Elle les avait pourtant essayées. Il y en avait trois. De jolies robes aux tons de pastel. Son père les avait choisies ; mais il n'avait pas pensé aux manches. Des manches courtes. Stéphanie les avait soigneusement remises dans leur carton.

— Je pensais que cela ferait plaisir à votre père, s'ex-cusa Blaise, vous me plaisez beaucoup, comme vous êtes. Vous le savez, Stéphanie.

— J'irai avec vous à Gênevillers, fit-elle, si vous promettez de ne pas m'amener chez vos parents.

— Ce sont là manœuvres de chantage, répondit-il. Il était déçu, mais l'essentiel était qu'elle vînt avec lui.

La vieille Ford se trouvait dans la remise qui servait de garage. Blaise la sortit, la regarda avec tendresse et comme il allait parler, Stéphanie le devança : « Elle ne paye pas de mine, mais tient bien la route ». Ils éclatèrent de rire. C'était la première fois que Blaise entendait rire la jeune fille. Il la regarda avec une joie profonde.

— Il faut toujours être ainsi, dit-il.

— Blaise, croyez-vous que ce soit possible ?

— Si vous le désirez...

Il aurait voulu pouvoir ajouter : « et si vous me permettez de vous aimer ». Il n'osa, mais se promit de lui parler et déjà crut qu'il l'avait conquise. Il était jeune, impatient, il n'avait aucune raison d'attendre.

Ils prirent la route de Seigne. En passant devant les remparts, Blaise se rappela qu'il avait un mot à dire à l'aubergiste. Il arrêta la voiture : « Attendez-moi un instant », pria-t-il.

Il était si sûr de lui qu'il n'hésita pas à la laisser seule. Quand il revint, Stéphanie n'était plus là. Il cou-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

rut aux ruines, au donjon. Non, elle n'était pas entrée dans Seigne, elle avait dû s'enfoncer dans le bois. Blaise en aurait pleuré. Que pouvait-il faire maintenant ? Abandonner la voiture devant Seigne et poursuivre la jeune fille dans la forêt ? Il avait mission d'aller attendre M. Fontane à la gare de Gênevillers et de le ramener à Vallorge. Bien sûr, il pouvait laisser la voiture, descendre à pied jusqu'à la ville, revenir en taxi avec le père de Stéphanie. Mais quand irait-il reprendre la Ford à Seigne ? Blaise hésitait devant tant de complications. Stéphanie était loin maintenant. Que dirait-il à M. Fontane si elle n'était pas à la gare ? Blaise décida de garder la voiture, espérant vaguement qu'il retrouverait la jeune fille plus bas, sur la route. Au premier tournant, il interrogea un cantonnier. L'homme n'avait vu personne. Blaise, si prudent d'habitude, roula à fond de train et dix minutes plus tard, il était à Gênevillers, furieux, navré, désespéré. Il descendit place de la Station et eut l'impression de se trouver dans une ville inconnue. Il regarda l'heure à l'horloge de la gare. Le train de Genève ne devait arriver qu'à midi et demi. Comment avait-il pu laisser échapper Stéphanie ? Elle était près de lui, elle riait, ils se seraient promenés ensemble dans la ville, par les rues où chantaient des fontaines, et le long des terrasses du Palais des Princes-Evêques. O farouche, décevante Stéphanie ! Blaise s'en serait rongé les poings. Pourquoi était-elle ainsi, pourquoi fuyait-elle sans cesse ?

— Tiens, Blaise ! Quelles nouvelles, là-haut ?

Il sursauta, tendit la main à son oncle.

— Tu vas à la Fabrique ?

Blaise représentait Mme Bulloch qui était Présidente du Conseil d'Administration de la Fabrique d'Horlogerie de Gênevillers. Quand les gens de la ville le voyaient à midi, ils savaient qu'il se rendait chez ses parents. Mais à 11 heures, Blaise ne pouvait aller qu'à la Fabrique.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Oui, bien sûr, répondit-il.

— Je fais un bout de chemin avec toi.

L'oncle était un frère de Mme Laprade. Il était jovial, insouciant, aimait la bonne chère et le bon vin. Il s'étonna de ne pas avoir vu son neveu à la fête de Boudroz.

— Mon ami, tu l'as manqué. Toutes les fanfares du pays sont venues, en costumes. Je n'ai jamais vu une telle affluence à Boudroz. Il y a eu des gens de l'autre côté du lac. Cette année, je me suis installé à l'Hôtel du Cerf. Pour être bien placé, j'étais bien placé. Et quelles belles filles, mon garçon ! J'en étais tout ragaillardisé en revenant. Il n'y a pas à dire : le moral fait du bien au physique.

Blaise n'écoutait pas.

— On ne te voit plus. Tu as tort, Blaise, tu dois te montrer. Il y a un tas de jolies filles qui ne t'ont pas oublié. Du temps où tu étais étudiant, tu ne les dédaignais pas. Ah ! si tu étais venu à la fête de Boudroz ! Pour être bien placé, j'étais bien placé !

Blaise finit par reprendre ses esprits, esquissa un sourire, regarda le bonhomme tout attendri par ses souvenirs. Ils étaient arrivés devant la Place de l'Hôtel de Ville. L'oncle qui était employé à l'administration prit congé du jeune homme. Il lui avait déjà serré la main qu'il dodelinait encore de la tête en répétant : « Pour être bien placé, j'étais bien placé ». Son neveu pensa avec mélancolie qu'il était heureux. Ce vieil homme aux jambes torses, qui ne s'était pas marié et n'avait jamais rien possédé. Puis Blaise traversa la place, salua des amis de ses parents, des commerçants qui le connaissaient depuis toujours.

— Hé ! Blaise, tu vas à la Fabrique !

Ils lui souriaient avec bienveillance. Ils avaient des femmes, des filles avenantes. Aucun d'eux n'avait jamais rencontré dans sa vie une Stéphanie Fontane, seules des

préoccupations de boutiquiers les harcelaient. Blaise entra dans la Fabrique où on le reçut avec empressement. Machinalement, il parla affaires, cita des chiffres, regarda un nouveau modèle. Le temps passa ainsi. Soudain, il vit qu'il allait manquer le train de Genève.

— Vous déjeunez chez vos parents, demanda le comptable, de même que l'oncle lui avait demandé s'il allait à la Fabrique. Avait-il donc de telles habitudes que toute la ville connût la raison de ses déplacements. Rageur, il partit en hâte, courut, revint Place de la Station. La gare était pimpante, blanche, décorée de fleurs. Il passa sur le quai à peu près désert. Stéphanie était là.

Elle était là, assise sagement sur un banc. Comme il faisait très chaud, elle avait défait le premier bouton de son chemisier de soie et noué son chandail par les manches autour de sa taille. Ses cheveux noirs et lisses étaient rejetés derrière ses oreilles.

— Stéphanie !

Tout son ressentiment tomba aussitôt. Elle s'était levée en le voyant. Il courut à elle, voulut lui parler, la regarda et ne put rien dire.

— Nous sommes à l'heure, fit-elle tranquillement.

Il aurait voulu l'interroger. Pourquoi l'avait-elle quitté, où avait-elle été. Puis il pensa qu'il ne voulait rien savoir, que l'essentiel était qu'elle fût là. Le reste n'avait aucune importance et il savait qu'il ne la perdrait plus. Ils s'assirent tous deux.

Je n'aurais pas dû, pensait-elle. Car elle avait accepté de descendre avec lui à Genèvevillers et durant le court trajet de Vallorge à Seigne, elle s'était sentie merveilleusement enveloppée de calme, un calme qui ressemblait à de l'apaisement et presque à de la joie. Ce calme né un matin, aux côtés d'Arno, ce calme qui lui faisait pressentir que tout n'était pas mort en elle. Un espoir, une vie nouvelle, avait dit Arno. Mais quand la voiture s'arrêta

devant les remparts de Seigne, un torrent emporta sa joie. Ailleurs, elle aurait pu accompagner Blaise. Mais pas dans cette auberge, pas chez cette femme. Pétrifiée, elle s'était trouvée dans un tel abandon que tous ses souvenirs lui étaient revenus à la mémoire. Elle avait fui Blaise pour se fuir elle-même, elle s'était enfoncée dans la forêt, elle avait rejoint son désespoir. Jusqu'au moment où elle avait levé la tête et aperçu la cime vertigineuse des arbres. Alors, elle avait cessé d'être seule, elle avait oublié Seigne et le reste. Elle avait écouté le bruissement des feuilles, l'appel des oiseaux, le grésillement des insectes. Lentement le soleil avait écarté la brume, le ciel était devenu bleu entre les sommets verts.

Ainsi, elle était descendue à Genèveillers, elle avait commencé à penser avec tendresse à son père. Il l'aimait et elle souhaitait ardemment se laisser aimer. Or, jusqu'à présent, elle avait tout accepté de lui et ne lui avait rien donné en retour. Elle n'avait que lui au monde, elle devait essayer de vivre avec lui, de pénétrer son univers. Cet univers qu'elle avait abordé un jour, qu'elle avait quitté avec horreur, car elle ne croyait pas être faite pour lui. Et l'univers de Blaise ? C'était le même que celui de son père, où trouverait-elle sa place ? Et la place d'Arno ? Lui avait trouvé un refuge, ce monde englouti avec lequel il vivait. Car que cherchait-il d'autre sur les traces de ces barbares ? Ailleurs, il n'y avait nul abri pour lui et sa route était parsemée d'embûches. Edith, Nelly, d'autres femmes, un passé que Stéphanie devinait lourd comme le sien. Quel était l'avenir d'Arno ? Un avenir où il n'y avait nulle place pour elle.

Stéphanie aurait pu descendre à Genèveillers les yeux fermés. La forêt finissait un instant, coupée par une vaste prairie, puis se prolongeait en un étroit sentier bordé de primevères, de violettes et de gentianes. Sous la brise, des grappes de pommes de pin tombaient

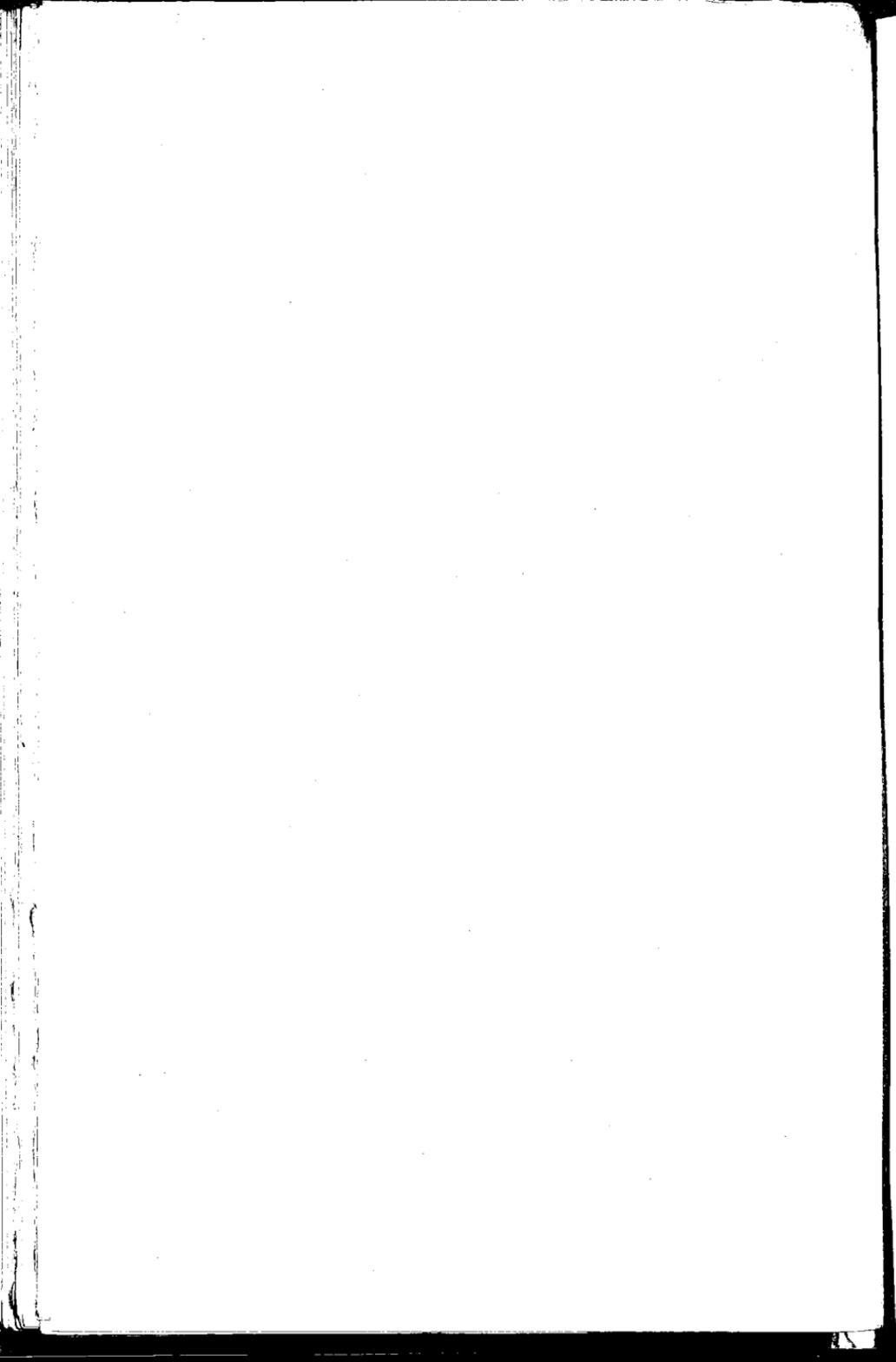
## LES SENTIERS DE VALLORGE

sur le sol semé d'aiguilles. Des fourmis se hâtaient, des escargots s'accrochaient aux anfractuosités des rochers. Tout était vie. Et Stéphanie aussi vivait, elle voulait accepter de vivre.

A sa lisière, la forêt était livrée aux bûcherons. L'odeur pénétrante du bois dénudé atteignit Stéphanie. Les stères s'alignaient en hautes piles. Les hommes saluèrent la jeune fille d'un grand geste. Elle sortit de la forêt, rejoignit la route. Gènevillers était au bas de la côte.

La ville s'étendait dans la vallée. Stéphanie l'avait vue, quelques mois auparavant, sous la neige. Elle était sortie de la gare avec son père. Blaise les attendait pour les conduire à Vallorge. Lui et Bernard Fontane avaient bavardé tout au long du chemin. Elle n'avait pas prononcé une parole.

Stéphanie reconnut la vieille Ford sur la Place de la Station. Blaise était donc là. Peut-être lui avait-elle fait de la peine ? Stéphanie y songea tout à coup sans comprendre encore qu'elle venait pour la première fois de cesser de penser à elle-même.



## VII

**B**LAISE avait été chargé de choisir les vins. Il connaissait les goûts de M. Fontane pour en avoir discuté avec lui en d'autres occasions. Il savait que le père de Stéphanie aimait les vins du pays, le vin blanc pétillant et parfumé, le vin rouge au goût de pierre à feu. Le repas avait été exquis. Stéphanie ne s'en était pas aperçue, Blaise n'y avait pas fait attention, mais les autres avaient apprécié l'excellent déjeuner.

La salle à manger était claire et vaste. Son parquet blond avait l'éclat du satin, des œillets incarnats ornaient la table et les hautes portes-fenêtres étaient largement ouvertes sur la terrasse, laissant entrer toute la lumière d'un ciel intensément bleu.

La conversation générale était gaie et animée. Nelly de Salonges était placée entre M. Fontane et Arno Dallwitz. Elle n'aurait pu souhaiter voisins plus agréables et se sentait extrêmement bien disposée envers Mme Bulloch. La vieille dame présidait la table. Elle avait mis une robe de moire verte, recouverte de dentelle noire. C'était la robe qu'elle avait portée au mariage des parents de Blaise. Elle avait maigri depuis et la robe tombait sur elle en plis défraîchis. Un lourd camée fermait son col. Le sujet en était quelque peu indécent. Il représen-

tait Léda et le cygne. Elle avait ramené ce camée d'Italie où elle effectuait son voyage de noces. John Bulloch n'avait jamais compris le goût de sa femme pour le bijou. Elle avait voulu le camée, il le lui avait offert, mais quelques années plus tard, il l'avait priée de ne plus le mettre. Maintenant son mari était mort et Irène Bulloch pouvait porter la broche. Nelly, secrètement amusée, se demandait ce qui incitait certaines femmes à s'appliquer de tels bijoux sous le menton. Et celle-ci, elle la jugeait grotesque, en contradiction criante avec le merveilleux décor de sa vie. Le visage enfariné, du rouge sous les yeux, Irène Bulloch évoquait quelque vieux clown à perruque grise. Mais Nelly ne s'y trompait pas. Elle savait que rien n'échappait à Mme Bulloch et qu'ayant des intérêts dans une quantité d'affaires, elle en cherchait sans cesse de nouvelles. Comme si, tenue en tutelle jusqu'à la mort de son mari, elle s'épuisait maintenant à tout êtreindre. Maigre compensation que de diriger la Fabrique d'Horlogerie ou la Scierie. Elle était pitoyable, essayant avant tout de cacher sa cécité. Comme si l'on ne savait pas que Blaise était, avant tout, une paire d'yeux pour elle, et Léona une bouche pour lui rapporter les racontars de la maison. Mais elle n'avait confiance en personne. Qui était Léona, se demandait Nelly. Une infirmière, une fille vulgaire et stupide. Nelly savait qu'elle avait soigné John Bulloch, qu'elle l'avait assisté à ses derniers moments. Puis, qu'après avoir quitté Vallorge, Léona était devenue une faiseuse d'anges. Sur le point d'être impliquée dans un procès, elle avait fait appel à Mme Bulloch et celle-ci, grâce à certaines de ses relations, avait réussi à lui éviter la prison. Depuis lors, celle-ci vivait à Vallorge, trop compromise pour reprendre son métier. Mme Bulloch, toujours prête à amoindrir quelqu'un avait raconté l'histoire à Nelly, non sans mettre l'accent sur sa tolérance et sa générosité.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Bizarre maison, pensait Nelly tout en bavardant aimablement avec ses voisins.

Stéphanie, à l'autre bout de la table, rêveuse, mangeait distraitemment et ignorait ses voisins. Tantôt, elle était arrivée de Gênevillers avec son père et Blaise, toujours vêtue de son pantalon de flanelle et d'un chemisier. Elle ne s'était pas changée pour venir à table. Personne n'avait émis une remarque. Mme Bulloch était aveugle, Blaise et les Dallwitz étaient habitués à ces façons de faire. Mais M. Fontane aurait pu formuler une observation. Était-il vraiment son père ? Nelly cherchait en vain une ressemblance entre eux. Bernard Fontane avait de l'allure, des traits accusés, une épaisse chevelure grisonnante, un regard dominateur et un sourire plein de charme qu'il prodiguait volontiers. Il parlait avec animation et esprit, habitué à se faire écouter. De temps à autre, il regardait sa fille avec une étrange douceur. Elle lui souriait timidement. Nelly eut soudain la certitude qu'ils se ménageaient, comme s'ils craignaient de se faire du mal. Étranges rapports que ceux de ce père et de cette fille. Nelly se rendit compte qu'elle ne savait toujours rien sur Stéphanie.

Blaise faisait office de maître de maison, avec courtoisie et gentillesse. Il était parfaitement à son aise et certainement très content de lui. Qu'y avait-il exactement entre Stéphanie et le jeune homme ? Ce matin, ils étaient partis ensemble à Gênevillers et il avait dû profiter du tête-à-tête. Blaise était plaisant et Nelly n'aurait pas dédaigné de pousser un flirt avec lui. Mais elle avait compris, dès le début, qu'elle n'avait aucune chance et elle n'avait pas l'habitude de disputer un homme à une autre femme. Elle acceptait quelque aventure facile, rien qui dût lui coûter un effort. Sa beauté, sa gaieté, un certain abandon, faisaient qu'elle rencontrait souvent cette aventure.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Que pourrait être une idylle avec Arno ? Il lui plaisait, bien plus que Blaise. Aujourd'hui, pour ce déjeuner dans le monde, il portait un vêtement bien coupé et une chemise de soie. Nelly ignorait que c'était le premier costume qu'il s'était acheté depuis des années et qu'Edith et lui avaient longtemps hésité à faire la dépense de la belle chemise. Ils étaient descendus ensemble à Genèvevillers pour commander le costume et faire quelques emplettes. Edith ne possédait plus un bijou et Arno avait choisi pour elle un collier de corail. Elle le portait sur sa robe de shantung blanc. La robe datait d'avant la guerre, portait la griffe d'un grand couturier viennois, la soie en avait jauni, mais allongée, et légèrement transformée, elle était encore élégante. Pour la première fois, Nelly rencontrait la femme d'Arno. Elle n'avait pas été surprise, sachant par Léona que Mme Dallwitz était plus âgée que son mari. Cela se remarquait et Nelly se sentit remplie de pitié pour cette femme laide, au visage pâle et déjà flétri, aux beaux yeux lumineux et tristes. Mme Dallwitz prenait part à la conversation avec finesse et esprit. Elle était intelligente, cultivée, distinguée. Parfaite sans doute. De quoi rendre un homme très malheureux.

Nelly, tout en observant les convives, riait, montrait ses dents éblouissantes. Ses voisins se tournaient vers elle, lui souriaient, charmés. M. Fontane s'arrêta de parler pour mieux la regarder. Les yeux d'Arno étaient attentifs à son moindre geste. Nelly rayonnait entre ces deux hommages et les autres s'en apercevaient. Stéphanie avait levé le visage et Blaise avait suivi un regard qu'il ne parvenait pas à rencontrer. Edith vit aussi. Elle vit ce qu'elle avait vu tant de fois, son mari contemplant une femme, admirant sa beauté et son éclat. Elle ferma un instant les yeux. Elle aurait dû ne plus voir. Mais des années de trahison ne l'avaient pas habituée à cette

blessure de tous les jours, de tous les instants, cette blessure qu'elle avait pressentie en épousant Arno. Elle avait toujours su qu'il ne l'aimait pas, elle avait cru qu'il importait seulement qu'il fût à elle. De quoi avait-elle le droit de se plaindre maintenant ? N'était-elle pas sa femme, celle qui verrait vieillir Arno. Edith ouvrit les yeux, regarda le mince et ardent visage de son mari. Son cœur se mit à battre plus fort et le sang coula plus vite dans ses veines. Un moment, il lui sembla que Bernard Fontane s'en apercevait et elle rougit.

Bernard Fontane ne lui prêtait nulle attention. Il avait oublié ses préoccupations habituelles, celles qui le poursuivaient partout, à propos de la Banque, des fluctuations du change, de Stéphanie. L'étrange était qu'il s'en rendait parfaitement compte. Cette femme, à ses côtés, était superbe, pleine de vie et de joie. Jamais encore, il n'avait rencontré une telle créature, elle le subjuguait entièrement. Il avait étreint bien des femmes cependant, il ne se rappelait plus leur visage. Des femmes qui s'offraient à lui parce qu'il était riche et seul, des femmes qu'il avait oubliées. Jusqu'à la mère de Stéphanie. Sa famille, ses amis, l'avaient maintes fois pressé de se remarier, mais il n'y avait jamais pensé. Il se disait soudain : on peut vivre avec une femme comme celle-là. Ce qui lui plaisait, c'était son naturel et sa simplicité. Elle mangeait de tout, buvait, sans protester, sans parler de sa ligne. Elle avait des formes pleines, mais la taille fine, une allure à la fois solide et souple.

Stéphanie continuait à regarder son père et son cœur se serrait douloureusement. Elle savait bien que Nelly ne riait pas plus que d'habitude, que Nelly n'était pas autre que ce qu'elle était la veille et les autres jours. Il lui suffisait d'être. Tout changeait à son contact. Ce qui était terne brillait, ce qui était triste s'éclairait, qui était las, espérait. Son père aussi succombait au charme. A

peine retrouvé, elle le perdait, il ne serait plus jamais à elle.

Irène Bulloch n'avait rien vu. Edith Dallwitz avait continué à lui donner la réplique, Blaise avait essayé de bavarder avec Stéphanie et à sa droite, le groupe formé par Nelly et les deux hommes, riait gaiement. Cependant la vieille dame avait perçu un temps d'arrêt. Quelque chose s'était produit qui avait altéré la voix d'Edith, fait taire Stéphanie et rire plus haut Nelly de Salonges. Cela avait duré une seconde, mais Irène Bulloch avait perçu le drame.

Le dessert terminé, Mme Bulloch proposa à ses invités de prendre le café sur la terrasse. Elle se leva. Blaise était déjà à ses côtés, reculait sa chaise. Bernard Fontane lui offrit le bras. Arno s'inclina pour laisser passer Nelly, mais elle déclara qu'elle se chargeait de servir le café, qu'elle le préparait divinement et elle quitta la salle à manger pour un moment.

— Quelle charmante personne, dit Bernard Fontane à Mme Bulloch, que sa compagnie doit vous être agréable, à Stéphanie et à vous.

— A d'autres aussi, ricana la vieille dame.

Edith Dallwitz qui les suivait, entre Blaise et Arno, entendit. Elle sourit avec amertume. Arno surprit ce sourire et devina les soupçons de sa femme. Il haussa imperceptiblement les épaules. Ce sourire amer, il le lui avait vu chaque fois qu'une femme jeune et belle avait été entre eux. Cependant avec celle-ci, avec Nelly de Salonges, il n'avait nulle envie d'entamer une aventure, aussi tentante qu'elle fût. On avait déjà assez parlé, il le savait bien, de la Colette de Seignes. Inutile qu'on parlât de Nelly de Salonges. Vallorge était trop petit et il voulait épargner sa femme, comme il croyait, en toute sincérité, qu'il l'avait épargnée maintes fois. Mais il y avait encore une autre raison à son comportement, une raison

toute nouvelle : Stéphanie son élève, qui attendait qu'il lui enseignât, qui devinerait et le mépriserait. A cause d'Edith, à cause de Stéphanie, il avait voulu refuser l'invitation de Mme Bulloch. Mais Edith avait un tel désir d'aller au château, de rencontrer des gens, surtout ce M. Fontane qui était banquier et pouvait leur être utile. Le père de Stéphanie, très aimable, avait félicité Arno à l'occasion de sa nomination à l'Université de Perth, s'était enquis des démarches effectuées par les Dallwitz en vue de l'obtention de leur visa, leur avait proposé d'intervenir en leur faveur auprès de certaines autorités. Arno l'avait remercié et de crainte que M. Fontane ne réussit à hâter leur départ lui avait dit que tout était en règle. Il avait surpris le regard étonné de sa femme. Puis Nelly était venue entre eux, on s'était mis à table et la conversation était devenue générale.

Bernard Fontane s'entretenait avec Irène Bulloch et Edith. Arno s'assit en face d'eux. Blaise souleva Stéphanie par la taille pour la poser sur la balustrade de la terrasse. Le parc était silencieux et désert, le Musée étant fermé ce jour-là. Vallorge respirait le calme et la sérénité, maison blanche entre les pelouses cloutées d'or, les parterres d'iris et de tulipes, les marronniers dont les grappes rouges s'effeuillaient lentement. Sous la terrasse, une glycine grimpa et accrochait ses dernières volutes à la balustrade. Stéphanie pouvait voir, par-dessus les chênes, la muraille rocheuse du Mont Girard, nue et blanche sous le soleil. Elle et Blaise ne parlaient pas. Il épiait la jeune fille, tremblant à l'idée qu'elle pût s'en aller.

Nelly arriva avec la table roulante. Le café embaumait dans la cafetière d'argent, les tasses à moka filettées d'or étaient en précieuse porcelaine de Limoges. Edith se rappela qu'elle avait possédé un service de ce genre, hérité de sa grand-mère. Elle regarda Arno, es-

pérant qu'il se souvenait lui aussi. Il lui sourit courtoisement, mais sans deviner. Bien sûr, ces choses-là n'avaient guère d'importance pour lui. Avait-il seulement eu le temps de s'habituer au luxe des Egersheim ? Au lendemain de leur mariage, il était parti en Orient et après l'exil était venu.

Nelly était gracieuse et précise dans ses mouvements. Sa robe de soie imprimée dessinait sa gorge et ses hanches. Quand elle eut servi chacun, elle s'allongea à demi dans un fauteuil de rotin et ferma les yeux, éblouie par le soleil. Seules, Edith Dallwitz et Irène Bulloch continuèrent à parler. Les hommes regardaient Nelly. Arno s'étonna d'avoir renoncé si facilement à elle. Il détourna la tête, vit sa femme et Irène Bulloch. La vieille dame ne lui inspirait que répulsion. Est-ce que John Bulloch avait vécu avec elle comme lui vivait avec Edith ?

— Vous ne buvez pas votre café, lança la voix claire de Nelly.

Blaise et Stéphanie, ainsi interpellés, tressaillirent. Stéphanie sauta de la balustrade, s'approcha de la table, prit la tasse que lui tendait Nelly et resta debout. Elle est petite, constata Arno. Il ne l'avait pas encore remarqué. Elle avait de la grâce, une grâce sauvage et émouvante et ses yeux étaient noirs et profonds. Depuis peu la paix régnait entre eux et leurs relations jadis hostiles devenaient amicales. Cependant Arno sentait Stéphanie encore sur ses gardes, bien que toute arrogance l'eût quittée, cette arrogance qui cachait peut-être sa timidité. La longue conversation qu'ils avaient eue récemment les avait rapprochés, mais elle restait secrète et toujours sur la défensive. Pourquoi donc se penchait-il sur des tablettes jébuséennes ? C'est son âme que je veux déchiffrer, pensa-t-il en une soudaine révélation.

— Il fait très chaud, murmura Stéphanie, sentant tous les regards fixés sur elle.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Pourquoi n'as-tu pas mis une robe, demanda Bernard Fontane, va te changer, ma chérie, tu te sentiras mieux.

Elle n'en demandait pas plus, elle partit aussitôt, mais Blaise, immédiatement, prétendit aller chercher des cigarettes. Il traversa la terrasse et la salle à manger d'un pas normal, referma la porte sur lui et descendit les escaliers quatre à quatre. Il connaissait les ruses de Stéphanie quand elle voulait s'enfuir. Il la rattrapa dans un couloir qui menait à une porte de service.

— Ne faites pas cela, pria-t-il, revenez, votre père est là.

— Mon père se soucie bien de moi ! Vous avez vu ? Vous avez vu comme il regarde Mme de Salonges ?

Blaise n'avait rien vu.

— La belle affaire, dit-il, votre père a bien le droit de s'intéresser à une femme aussi charmante.

— C'est vrai, reconnut-elle amèrement, elle est charmante, elle est belle et spirituelle, tout le monde l'aime. Moi aussi, je l'aime.

Le jeune homme lui prit doucement la main, la mena par les escaliers. Dans le hall du premier étage, ils rencontrèrent Nelly.

— Je vous croyais habillée, fit-elle.

— Pas envie, répliqua Stéphanie d'un ton rogue.

— J'irai avec vous, dit Nelly.

Elle se sentait merveilleusement bonne et douce. Dès le départ de Blaise, Mme Bulloch avait déclaré : « Stéphanie ne reviendra pas ». Nelly avait surpris une soudaine angoisse dans les yeux de Bernard Fontane. Elle s'était levée, avait souri : « Laissez-moi faire, je vous la ramène ». Bernard Fontane l'avait suivie d'un regard chargé de reconnaissance. Nelly avait senti ce regard sur elle. De même que Lawrence l'avait modelée pour une vie tapageuse, Clément pour la passion, Salonges pour la

société et Antoine pour l'héroïsme, de même Fontane, père d'une grande fille, la rendait soudain dévouée et maternelle. En descendant l'escalier, elle se moquait néanmoins d'elle-même, et de se trouver dans une aussi bizarre société aujourd'hui. Ces gens étaient absurdes. Le père et la fille qui avaient l'air de se craindre, la Viennoise qui avait cessé de vivre depuis 10 ans, Arno Dallwitz trop passionné pour se consacrer à des peuples disparus, Blaise qui jouait les amoureux transis auprès de Stéphanie et la vieille dame réfugiée dans son rôle d'impératrice décadente. Le vrai était qu'ils devaient être malheureux et Nelly n'aimait pas que les gens fussent malheureux, elle était prête à les aider. C'était pour cela qu'elle avait quitté la terrasse où elle se sentait si bien, étendue au soleil et maintenant elle s'attendrissait d'avoir renoncé à son bien-être pour voler au secours de la petite Stéphanie.

— Prévenez Mme Bulloch que nous revenons tout de suite, fit-elle et Blaise les quitta, content et rassuré.

La chambre de Stéphanie était plongée dans la pénombre, car ses fenêtres ouvraient sur la forêt. Il y faisait délicieusement frais et calme.

— Où sont vos robes, demanda Nelly.

— Je ne veux pas les mettre, répondit Stéphanie.

— Mais si, vous mettez une robe. Vous êtes trop jolie pour continuer à vous habiller de la sorte. Cela fera plaisir à votre père.

— Vous voulez faire plaisir à mon père ?

— Vous pas ?

Nelly, en parlant, avait ouvert la garde-robe. Elle n'y vit que deux paires de pantalons, des chemisiers, des chandails. Mais dans le fond de l'armoire, il y avait un carton qui portait la marque d'un couturier de Genève. Nelly défit l'emballage, écarta des papiers de soie, en sortit trois robes.

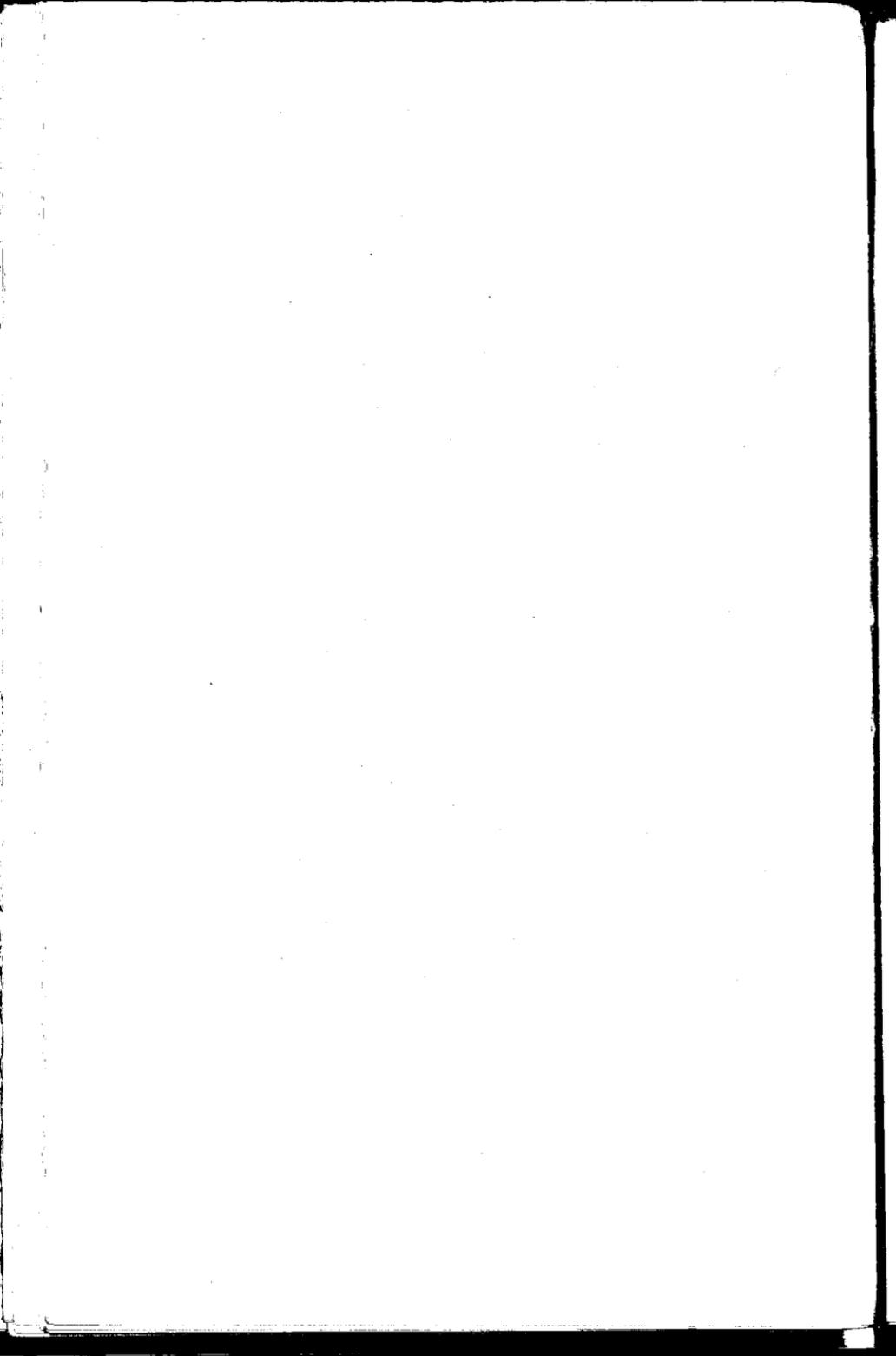
— Hum ! Légèrement chiffonnées, fit-elle, laquelle mettez-vous ? La verte ? Attendez-moi. Non, venez avec moi.

Elle aussi, comme Blaise, avait appris à se méfier. Elle saisit Stéphanie par la main, l'entraîna dans la lingerie, brancha le fer à repasser, et étendit la robe sur la table. Stéphanie la regardait faire. Son visage se crispa, elle croisa les mains sur sa poitrine. Une étrange réminiscence s'empara de Nelly, le souvenir de cette femme qui, à Ravensbruck simulait des attaques cardiaques pour se faire admettre à l'infirmerie et qu'elle relevait de force, elle qui savait que l'infirmerie menait à la chambre à gaz.

— Non, cria-t-elle, vous ne serez pas malade. Vous entendez ? Vous ne serez pas malade !

Stéphanie la regarda avec stupeur, se blottit dans la chaise longue, se fit toute petite. Nelly repassait maintenant en bavardant : « Quelle chaleur ! Heureusement cette soie se repasse bien. Un mouchoir. Jolie teinte, beau travail. Il n'y a qu'en Suisse qu'on fait de cette broderie. Qui a choisi cette robe ? Votre papa ? Il a du goût. Voilà, nous y sommes ».

Elle accompagna Stéphanie jusqu'à sa porte : « Habillez-vous », se ravisa : « Je vous attends » fit-elle. et entra dans la chambre. Stéphanie, subjuguée, enleva son chemisier, son pantalon et apparut en soutien-gorge et mince culotte. Elle avait les seins petits et hauts, les jambes longues et la peau ambrée. Elle enfila la robe verte. Avec maladresse. Nelly s'approcha d'elle pour l'aider. Elle vit alors le chiffre marqué sur l'avant-bras de Stéphanie.



## VIII

**S**UR la terrasse, Blaise remplissait les verres d'eau de cerises de la Béroche. M. Fontane et les Dallwitz échangeaient des souvenirs de Vienne. Le père de Stéphanie venait de découvrir qu'Edith était la fille du Professeur Egersheim qui avait jadis opéré et sauvé sa mère, quand tous les médecins désespéraient de son cas. Il se souvenait très bien de la clinique Egersheim et du grand chirurgien. Edith était radieuse et son pauvre visage s'illuminait. Il lui semblait retrouver un vieil ami, quelqu'un qui avait connu le monde disparu. Ils parlèrent de la ville impériale, de son théâtre, de l'Opéra, de Mozart. Il y avait des années qu'Edith n'avait été aussi heureuse et pour un moment le présent sordide fut aboli. Jadis, dans l'hôtel de Vienne ou la villa d'Ischl, elle recevait des gens cultivés et charmants, l'élite d'une société. Arno était venu à l'une de ses réceptions. Elle portait ce jour-là une robe de Lanvin, et un collier de rubis, précieux cadeau de son père. Elle avait eu une minute de désespoir quand elle s'était longuement regardée dans la glace. La robe et les rubis ne pouvaient effacer sa laideur. Pourtant, ce jour-là, Arno avait accepté de l'épouser. Oh ! elle ne s'y était pas trompée, elle avait compris qu'il ne l'aimait pas, qu'il l'épousait pour sa fortune, pour son brillant entourage

et parce qu'elle menaçait de se tuer. Elle avait usé de cette arme. Mais ce n'était pas un chantage, elle serait morte de ne pas l'avoir. « Tu crois donc que tu seras heureuse avec Dallwitz », avait demandé le Professeur Egersheim. Lui savait qu'Arno la prenait pour son argent, qu'il ne pouvait pas être amoureux d'elle. Pauvre père. Il lui avait donné toutes les chances, mais elle n'avait pas eu une seule minute de bonheur. Depuis, il y avait eu les années d'exil et de misère, faites de sombre désespoir. Pourtant, maintenant, assise entre son mari et M. Fontane, elle pouvait se sentir heureuse, croire un instant que les temps anciens étaient revenus. Elle regardait Arno. Lui aussi était gai, comme il avait su l'être jadis, quand il était un jeune étudiant dont elle était follement éprise.

— Pourquoi ne retournez-vous pas à Vienne, dit M. Fontane, l'occupation ne va pas durer éternellement. Vous y possédez des biens, et vous, Professeur, vous retrouverez certainement votre chaire à l'Université.

— Ce n'est pas possible, répondit Arno.

Toute gaieté l'avait fui brusquement et il se tut. Edith expliqua pour lui : « Trop de choses ont changé. Il y a trop de morts, trop d'absents. Mieux vaut rompre avec le passé. Il y a un an, mon mari est retourné en Autriche. Il n'a pu y rester. La vie y est difficile aussi. Non, notre avenir est à Perth. Nous y serons moins déroutés que dans cette Vienne qui n'est plus celle que nous avons connue ».

Elle expliquait bien les choses. Arno la laissa dire. Elle sait bien que ce n'est pas cela seulement, pensait-il, à Vienne je vivrais éternellement dans la honte. Ce sont les gens comme moi qui ont perdu notre pays, qui ont laissé faire, qui ont vécu entre des murailles, un bandeau sur les yeux. Un bandeau qu'ils se sont appliqué eux-mêmes.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Je suis persuadé que vous trouverez en Australie une vie très intéressante, dit M. Fontane, des possibilités énormes, beaucoup de choses à créer. Notre vieux monde se désagrège, il faut lui faire place ailleurs.

— On ne transporte pas un monde, fit amèrement Arno, on ne fait que l'abandonner ou le fuir.

— Mon mari parlait comme vous, fit soudain Irène Bulloch, il ne pensait qu'à fuir, devant les gens, devant la vie.

Elle avait parlé avec une telle violence qu'Arno comprit la raison de son animosité envers lui. Il lui rappelait son mari. Il regarda un instant la vieille dame avec curiosité.

— Poursuivre un rêve n'est pas fuir, s'écria Edith.

Elle ne supportait pas que l'on attaquât son mari. Arno lui jeta un coup d'œil excédé. Peu lui importait l'opinion d'Irène Bulloch et il n'avait pas besoin d'être défendu. Mais Edith était toujours là pour parer à toute agression.

— Le monde n'a que faire de rêveurs, répondit Mme Bulloch.

Blaise se moquait pas mal de leurs discussions. Tout en remplissant les verres, il fixait la porte. « Nous la faisons à Vallorge, selon une très vieille recette », dit-il, en réponse à une question de M. Fontane. Le père de Stéphanie émit une appréciation élogieuse de l'eau de cerises et Mme Bulloch lui proposa aimablement d'emporter quelques flacons. Arno pensa que M. Fontane n'entrait pas dans la catégorie des rêveurs et que c'était sans doute la raison pour laquelle Mme Bulloch avait tant d'égards pour lui. Blaise rougit, car il savait que sa tante porterait la liqueur sur la note de Stéphanie. Sa rapacité lui soulevait le cœur. Cette femme était si vieille, elle pouvait mourir d'ici peu... Il sursauta, effaré qu'une telle pensée l'eût effleuré.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Je crains que Stéphanie n'ait échappé à Mme de Salonges, dit-il.

Et si elle était malade, terrassée à nouveau par une de ses crises.

— Allons, allons, s'écria Edith en riant, laissez-lui le temps de choisir une robe, de la mettre.

Bernard Fontane commençait à s'inquiéter, mais il sourit et feignit d'accepter l'explication. Tantôt, il avait voulu s'entretenir de sa fille avec Arno Dallwitz, mais il n'avait pu s'y décider. Il craignait de blesser Stéphanie, il avait peur de l'opinion de Dallwitz. Une fois déjà, Arno lui avait dit que la jeune fille était rétive à tout ce qu'il lui enseignait, qu'il y avait en elle un parti pris bien évident de ne rien apprendre, de ne s'intéresser à rien. Bernard Fontane regrettait maintenant de ne pas avoir expliqué à Dallwitz pourquoi Stéphanie montrait une telle attitude envers la vie. Mais les psychologues lui avaient conseillé le secret, afin que nul sût, et pût rappeler à Stéphanie les années qu'elle avait vécues. Elle oublierait, lui disait-on, et un jour elle aborderait le monde. Pour autant qu'elle pût oublier de cette façon-là. N'eût-il pas mieux valu qu'elle affrontât ses souvenirs, qu'elle les acceptât pour mieux s'en défaire ? Finalement Bernard Fontane avait envoyé Stéphanie à Vallorge, loin de sa famille, et de tous ceux qui la connaissaient. Irène Bulloch évidemment était au courant, des amis communs l'ayant renseignée. Heureusement elle était discrète, d'autant plus qu'elle était payée pour l'être. Bernard Fontane lui versait chaque mois une somme importante et la remerciait pour sa bonté et sa générosité. En tous les cas, il était certain que Blaise ne savait rien. Blaise était amoureux de Stéphanie, cela crevait les yeux. Si Stéphanie pouvait guérir... Quand Stéphanie guérirait... Le salut viendrait peut-être de ce Blaise qui serait un jour le maître de Vallorge.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— On n'échappe pas aisément à Mme de Salonges, dit Irène Bulloch.

— Elles ne vont pas tarder, fit Edith.

Oui, pensait-elle avec amertume, Stéphanie n'échappera pas à Mme de Salonges comme elle m'a échappé. Mme de Salonges est vivante, remplie de chaleur humaine...

— Si j'allais à leur rencontre, proposa Blaise, impatient, mais nul ne répondit.

— Figurez-vous dit Irène Bulloch s'adressant à Bernard Fontane, que Mme de Salonges a passé plus d'un an dans un camp de concentration, à Ravensbruck.

— Est-ce possible, s'écria-t-il, bouleversé.

— Oh ! c'est affreux, s'exclama Edith.

Arno réprima un sourire. Il était difficile d'ignorer cet épisode de la vie de Nelly. Ne le racontait-elle pas à tout venant ? Edith, regardant son mari, comprit qu'il était au courant et mille poignards transpercèrent son cœur. Pourquoi ne lui avait-il pas indiqué ce détail, quand ils avaient parlé de Nelly de Salonges, pourquoi le lui avait-il caché ?

— Il faut avoir une énergie et une force d'âme peu communes pour résister à pareille épreuve, dit Bernard Fontane, pour revenir de là, intacte.

— Surtout une soif de vivre inépuisable, ajouta la vieille dame.

Elle pensait à sa propre prison. Quarante années de Vallorge, quarante années de minorité. Maintenant, il était trop tard. Elle était vieille, aveugle. Une année de Ravensbruck ! La belle affaire ! Nelly était jeune et belle. Ces choses-là, à son âge, s'oubliaient aisément.

— Juive ou résistante, demanda Bernard Fontane.

— Résistante, paraît-il.

— Elle a été du groupe Argus, dit Blaise, le groupe du fameux Colonel Blanc.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Je pense, fit Irène Bulloch, que Mme de Salonges est une femme qui peut traverser le feu sans se brûler.

— Croyez-vous vraiment que l'on sorte d'une telle épreuve sans blessure, interrogea Bernard Fontane.

Il voulait deviner ce que cachaient le sourire de Nelly, son clair regard, sa vivacité primesautière. La vie l'avait blessée, comme Stéphanie, mais elle était forte, courageuse, indomptable.

— On n'entre pas dans une pareille aventure sans en soupeser les conséquences, dit Blaise, j'imagine que quiconque décidait de résister acceptait le camp de concentration.

— Croyez-vous que les héros réfléchissent, fit Arno, ils doivent agir, avant tout. L'essentiel est de se décider à agir. Dans cette décision seule gît l'héroïsme.

— Et renoncer est sans doute aussi une forme d'héroïsme, demanda Mme Bulloch, sarcastique.

Edith tressaillit, devinant l'insinuation. Mais Arno ne s'y trompa point. Cette fois encore Mme Bulloch pensait à son mari. A quoi avait renoncé John Bulloch ? A sa femme, à sa famille, à Vallorge ? Comme cet homme avait dû être seul pour avoir toujours couru le monde et n'être revenu chez lui que pour mourir.

— Renoncer, c'est chercher, fit-il lentement, chercher une vérité.

Fontane et Blaise se regardèrent. Que signifiait cette joute entre Mme Bulloch et Dallwitz ? Edith, inquiète, se leva, s'appuya à la balustrade. La conversation avait pris un ton déplaisant qu'Arno seul semblait ne pas remarquer.

— Quelle vérité, questionna Mme Bulloch.

— La vérité qui consiste à retrouver son identité.

Un poème lui revenait à la mémoire : « Si tu ne trouves pas ton âme, le monde pour toi est sans réalité. » et il se rappela que ces vers de Kabir, il les avait lus par-

dessus l'épaule de Stéphanie. Soudain, ils lui apparurent comme l'expression même de la vérité et il comprit à l'instant même ce qui avait été révélé à la jeune fille et pourquoi ils n'étaient plus ennemis.

— Vous croyez qu'il l'a découverte ?

Dans la voix acerbe de la vieille dame se cachait une singulière amertume.

De qui, de quoi parle-t-elle, se demanda Blaise. Sa tante lui faisait l'effet de radoter et il se sentait mal à l'aise. Lui aussi s'était levé et attendait près de la porte-fenêtre. Son visage s'éclaira. Nelly et Stéphanie arrivaient. Au bruit des pas, Irène Bulloch tourna la tête, entrevit, à côté de Mme de Salonges, la forme plus menue de Stéphanie, distingua la tache claire de ses bras contre la soie de sa robe. Blaise ne bougea pas, heureux, indiciblement heureux. Stéphanie rencontra son regard, puis celui de son père qui l'appela auprès de lui. Elle s'assit à ses pieds et sa jupe plissée s'étala autour d'elle, comme une large corolle. Bernard Fontane, caressa ses cheveux noirs et lisses.

— Blaise, proposa Mme Bulloch, si tu conduisais nos invités à Seigne, M. Fontane ne connaît pas les ruines. Vous verrez, Bernard, j'y ai fait construire une passerelle en béton pour remplacer l'ancien pont en bois vermoulu. Seigne est devenu une curiosité touristique de la région. La Commission des Sites et Monuments m'a félicitée à son sujet. Nous y recevons beaucoup de visiteurs.

— Excellente idée, approuva M. Fontane, mais aurai-je le temps d'être à Genèveillers pour le train de 6 heures ?

— Vous venez à peine d'arriver, s'exclama Nelly, sincèrement déçue.

— Vous pouvez passer la nuit ici et prendre le premier train, demain, fit Mme Bulloch.

— Fais-le, père, murmura Stéphanie.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Il la regarda, sans penser à cacher son émotion. C'était la première fois qu'elle manifestait le désir de rester avec lui. Il la vit aussi étonnée que lui-même et ne douta pas un instant que Mme de Salonges ne fût pour beaucoup dans ce changement d'attitude.

Déjà, Blaise se précipitait, courait à son bureau, revenait avec l'indicateur des chemins de fer. Cela pouvait parfaitement s'arranger et Bernard Fontane décida de ne partir que le lendemain. Tout le monde se déclara ravi.

— Si vous le permettez, dit Irène Bulloch, je vais me reposer maintenant. Je vous verrai ce soir, au dîner. Blaise, tu t'occupes de nos invités ?

Elle se retira. Il apparut alors que Blaise ne pouvait prendre dans la voiture que quatre personnes.

— Je puis aller à pied, déclara vivement Stéphanie, je préfère d'ailleurs marcher.

— Il n'en est pas question, fit Arno, je resterai à Vallorge, je connais fort bien Seigne.

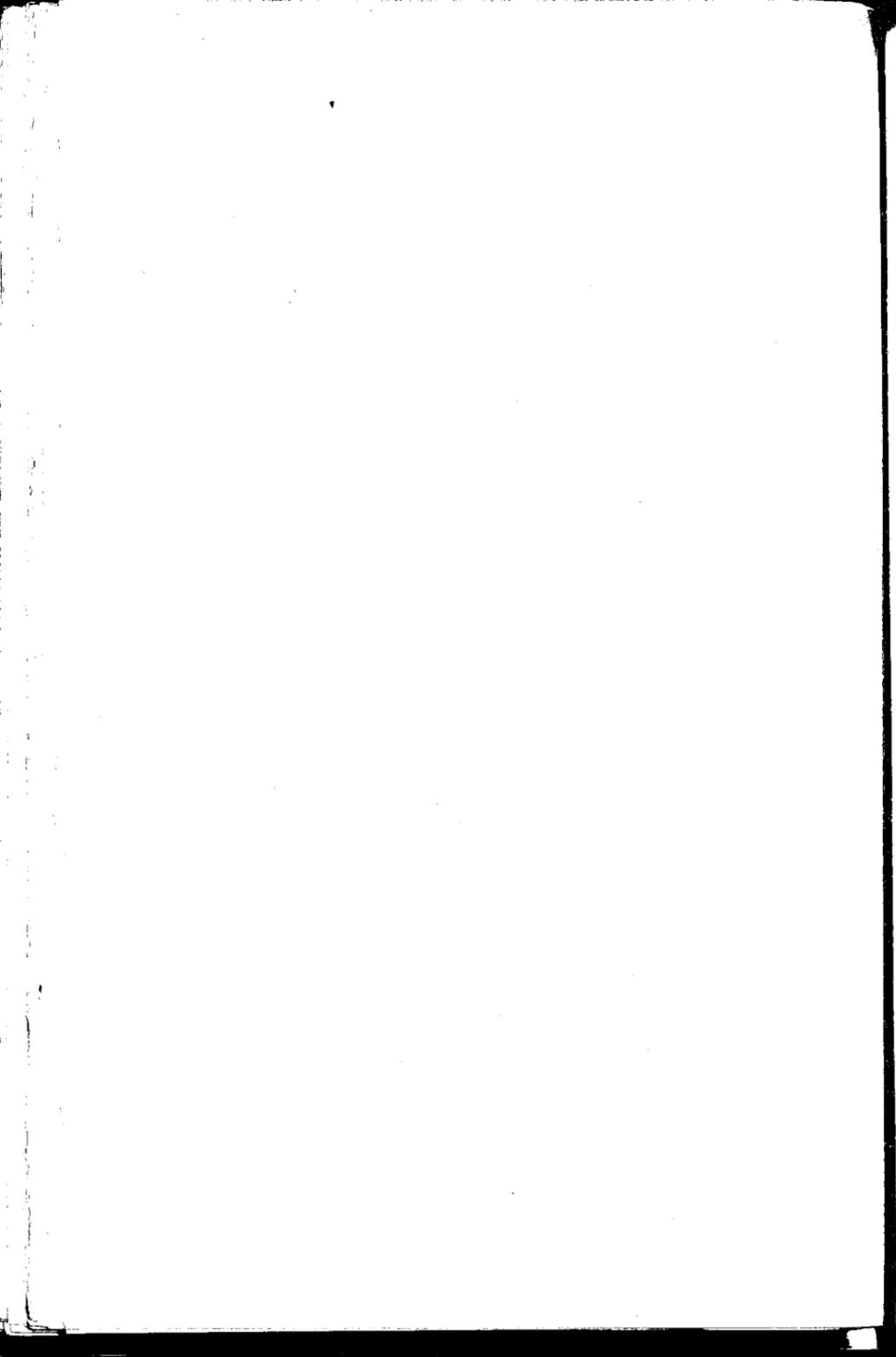
Ils discutèrent, Arno les priant de ne pas s'occuper de lui. Stéphanie, cependant, se taisait, mais elle avait froid soudain. Que lui importait la promenade et Seigne ? Elle devinait bien pourquoi Arno préférerait ne pas y aller. C'était à cause de la Colette, cette femme qu'elle avait surprise avec lui dans le bois. A cette époque, elle ne savait pas qu'il était marié. Un reste de son ancien mépris pour lui l'envahit, puis elle rencontra son regard et faillit lui demander de venir.

Ils sortirent de la maison, et prirent place dans la voiture, Edith à côté de Blaise, M. Fontane entre sa fille et Nelly, sur le siège arrière. Arno leur fit un signe de la main. Une étrange déception envahit Stéphanie.

Seuls M. Fontane et Nelly parlaient maintenant. De temps à autre, Blaise leur désignait quelque site. Edith feignait d'admirer, mais elle pouvait seulement penser à son mari. De même que Stéphanie, elle aussi savait

## *LES SENTIERS DE VALLORGE*

pourquoi Arno n'avait pas voulu les accompagner : afin de lui donner le change en renonçant à cette excursion dont était Nelly de Salonges.



## IX

LES Dallwitz dînèrent également au château avec les Fontane. Blaise avait beau n'être préoccupé que de Stéphanie, il ne pouvait s'empêcher d'être surpris. Sa tante s'était prise d'une curieuse sympathie pour Mme Dallwitz. Quant à l'amabilité dont elle faisait preuve envers Fontane, point n'était besoin d'être sorcier pour en deviner la raison. La vieille dame spéculait, très prudemment, d'ailleurs et ne manquait pas de prendre ses informations auprès du banquier. Celui-ci manifestait un certain intérêt pour le couple autrichien. Dallwitz était le professeur de sa fille et il était apparu que le père de Mme Dallwitz avait été un célèbre chirurgien. Sans doute que Fontane avait émis le vœu de rencontrer les Dallwitz. Fallait-il qu'Irène Bulloch tînt à faire plaisir au père de Stéphanie ! Blaise savait à quel point elle détestait le professeur. Tantôt encore, elle avait été franchement agressive envers lui. Mais pourquoi lui en voulait-elle ? Blaise ne devinait pas la raison de son animosité. Il ignorait que celle-ci datait du jour même où il lui avait décrit Arno, penché sur les tablettes, prenant des notes de son écriture rapide. Irène Bulloch avait pu aisément se représenter la scène. Trop souvent, elle avait vu son mari dans cette attitude, examinant des gardes de sabre ou des estampes japonaises. Trans-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

porté dans un monde à la fois guerrier et familial, comme Arno était transporté dans un monde barbare et raffiné. Trahissant. Arno aussi trahissait sa femme. On l'avait vu avec la Colette de Seigne et maintenant, il y avait sans doute Nelly de Salonges. Et toutes les autres ! John Bulloch avait trahi sa femme en recherchant une vérité. Oui, Arno avait raison : « Renoncer, c'est chercher la vérité. » Qu'avait-il découvert, le vieil homme. Il s'était endormi, las de tout. Mais le mot de regret qu'Irène attendait, il ne l'avait pas prononcé. Mme Bulloch détestait Arno. Il lui rappelait trop son mari. Cependant à cause de Fontane, elle avait insisté pour qu'il vînt avec sa femme. Et puis, elle était fatiguée de sa solitude et elle avait le vague pressentiment du jeu qu'elle pouvait mener avec Edith.

Comment Blaise eût-il pu comprendre ces raisons profondes, à la fois trop simples et trop compliquées. Il ne pouvait que s'étonner. Pour lui, la journée avait été merveilleuse et il ne voulait pas qu'elle finît.

Le dîner s'achevait. Les cristaux et l'argenterie étincelaient sur la table. Les œillets incarnats avaient été remplacés par des pois de senteur violets. La lumière rose des lampes éclairait la nappe brodée, le tapis rouge, le parquet blond. Au-dessus du long dressoir Empire, une tapisserie de Bruxelles déroulait les fastes du mariage de Rebecca et d'Isaac. La haute et large porte de la salle à manger s'ouvrait sur trois salons en enfilade. D'habitude, un seul était ouvert, celui qui attenait directement à la salle à manger. Ce soir, Irène Bulloch avait voulu montrer Vallorge dans toute sa splendeur, son accumulation de meubles anciens et de portraits de famille, de tableaux d'histoire et de tapis d'Orient. C'était le salon central que Stéphanie préférait, celui où se trouvaient le grand piano de palissandre et le portrait de John Bulloch, les fauteuils de soie bleue et le tapis chi-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

nois, émeraude et or. Le portrait de John Bulloch était dressé sur un chevalet. Curieux homme, pensa Arno en fixant le fin visage d'ascète, le crâne rasé, le regard froid et perçant sous des sourcils broussailleux. Quelque chose est mort en lui, se disait Stéphanie. Et pourtant, quelle vie il avait menée ! Son père la lui avait racontée : tumultueuse, passionnante et sage. Elle contemplait le portrait aux côtés d'Arno. Du parc montait l'odeur pénétrante et suave des lilas.

Edith Dallwitz, quand on passa au salon, s'approcha, hypnotisée, du grand piano qui reflétait dans son bois satiné les chérubins et les roses du plafond. L'instrument était fermé.

— Jouez-vous, demanda-t-elle à Irène Bulloch.

— Je ne joue plus, répondit la vieille dame.

Elle n'avait jamais joué en réalité. Le piano était celui de son mari. Elle s'exaspérait de le voir au clavier.

— Permettez-vous, interrogea timidement Edith.

Ermue, elle souleva le couvercle de l'instrument, s'assit. Il y avait des années qu'elle ne s'était trouvée devant un piano pareil. Bien sûr, elle avait joué maintes fois depuis qu'elle se trouvait en Suisse. A Leysin, à Brissago, il y avait des pianos. A Brissago, les réfugiés avaient même organisé un concert et Edith et un violoniste avaient joué des sonates de Mozart. Elle se souvenait des ovations du public et de son mari, venant à elle, lui baisant les mains, l'une après l'autre. Ce soir, au moment où Edith posa ses doigts sur le clavier, elle chercha Arno du regard. Il n'avait même pas remarqué qu'elle s'était assise au piano. Il avait cessé d'examiner le portrait de John Bulloch et tendait son briquet à Nelly de Salonges.

— Vraiment, vous allez jouer, s'écria Bernard Fontane. Il paraissait ravi et rien ne laissait deviner combien en vérité il était inquiet. Il aimait trop la musique pour

## LES SENTIERS DE VALLORGE

ne pas se méfier des amateurs.

Dès les premières notes, Fontane sut qu'il avait eu tort de s'effrayer et que Mme Dallwitz était une artiste. Elle avait un jeu nuancé, perlé, angélique. Elle joua un prélude de Bach, puis une sonate de Mozart, enfin « Gaspard de la Nuit », de Ravel. Elle en avait trouvé la partition dans le casier à musique, non sans émotion. Ce « Gaspard de la Nuit » qu'elle avait travaillé si longuement à Vienne, qu'elle avait encore joué à Brissago, qu'Arno aimait. Elle joua. Il y avait en elle autant de joie que de souffrance, elle oublia et s'abandonna à la musique.

Irène Bulloch faillit crier : « Assez ! » John jouait ainsi, l'ignorant, la supprimant et elle n'avait jamais compris dans quelles délices il se perdait. Les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil, elle sourit pourtant à Bernard Fontane qui lui soufflait à l'oreille : « Elle est merveilleuse ! »

Arno écoutait avec ravissement et tristesse. Nelly, Vallorge, l'Université de Perth, étaient loin, très loin. Il revivait le passé, ce passé dont Edith faisait partie, dont elle était tout ce qui restait, ce passé qu'elle rendait vivant, qu'il ne pourrait jamais rejeter. Lui aussi aurait voulu crier : « Assez ! ». Puis l'enchantement l'emporta, il oublia qui jouait, où il avait déjà entendu « Gaspard de la Nuit » et il n'y eut plus qu'harmonie en lui.

Bernard Fontane était heureux et évoquait les moments de la journée. Grâce à Nelly de Salonges tout avait été très simple. Elle était revenue avec Stéphanie, une Stéphanie transformée, douce, aimable. Fontane se demandait si les Dallwitz et Blaise avaient remarqué le chiffre tatoué sur le bras de la jeune fille. Il n'avait entendu aucune réflexion, remarqué aucun regard surpris ou navré. Ils étaient partis pour Seigne, lui entre Nelly et Stéphanie A Seigne, Nelly avait fait en sorte que

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Blaise prit soin de la jeune fille, tandis qu'il visitait le château entre les deux femmes. Nelly avait pensé à tout, se révélant à la fois pleine de cœur et d'esprit. A un certain moment, il avait pu lui demander : « Comment avez-vous eu raison de Stéphanie ? » et elle lui avait raconté de quelle façon la lumière s'était faite en elle. Fontane espérait que Nelly resterait encore un moment à Vallorge. Il était bien décidé à revenir le week-end prochain.

Blaise fumait dans l'encoignure de la porte-fenêtre. Il n'entendait absolument rien à la musique. Voyant ces gens si absorbés, si rêveurs, si émus, il se demandait ce qu'ils pouvaient bien ressentir. Il les soupçonnait de snobisme. « Gaspard de la Nuit » était pour lui une seule note monotone. Quand il vit Stéphanie s'esquiver sur la pointe des pieds et disparaître sur la terrasse, il sortit à son tour et la chercha dans l'ombre.

Stéphanie avait tenu tant qu'elle pouvait. La musique lui était trop proche, trop cruelle. Sa mère jouait. Peut-être pas aussi bien que Mme Dallwitz, mais la jeune fille la revoyait au piano, égrenant les notes dans la nuit grandissante. A Drancy, dans le camp de rassemblement, ne pouvant plus jouer, elle chantait. Il y avait un air qu'elle fredonnait toujours. Stéphanie ne pouvait l'oublier. Elle ignorait le titre de cette mélodie, mais Mme Dallwitz, en l'entendant chanter, pourrait certainement le lui dire. Stéphanie essayait de ne plus y penser. La soirée était trop douce, trop amère.

Blaise la rejoignit à l'extrémité de la terrasse. Stéphanie s'était assise sur la balustrade, comme elle l'avait fait dans l'après-midi. Le jeune homme ne dit mot d'abord. Il la devinait triste, oppressée. Tous deux plongèrent leur regard dans le parc obscur. La musique leur parvenait, cristalline, pure, pareille au cri d'un oiseau.

— Aimez-vous la musique, demanda enfin stupide-

ment Blaise.

— Je l'ai en horreur, dit-elle.

Elle avait vingt ans. Chère, chère Stéphanie. Maintenant Blaise comprenait. Il connaissait le secret de Stéphanie, ce qui la rendait étrange, farouche, fuyante. Nelly de Salonges avait pu être déportée, mais il ne pouvait admettre que Stéphanie eût connu pareille épreuve. Elle était une enfant quand on lui avait gravé cet ignoble numéro sur le bras. Une enfant innocente et ignorante.

— Quelle belle nuit, Stéphanie, murmura-t-il, une nuit comme on en décrit dans les romans.

— Je ne lis pas de romans, répliqua-t-elle.

— Dans les romans, expliqua Blaise, il y a des soirées comme celle-ci, des soirées de printemps, pleines de parfum, de musique...

— Des airs de valse.

— Un garçon et une fille.

— Oui... C'est bête, n'est-ce pas ?

— Bête ! Oh ! Stéphanie !

Il ne put en dire plus.

— Et une énorme lune, toute ronde, ajouta Stéphanie après un moment de réflexion, dans les romans il y a toujours une énorme lune toute ronde.

— Vous voyez que vous lisez des romans, triompha-t-il. En même temps, il regardait le ciel. Il n'y avait ni lune, ni étoiles.

— Le temps va changer, dit Stéphanie.

Elle sauta de la balustrade, s'y appuya, à côté de Blaise. La pierre était froide sous ses bras.

— Vous frissonnez, dit Blaise, plein de sollicitude.

— Oh ! non, fit-elle avec un petit haussement d'épaules, je n'ai jamais ni froid, ni chaud.

— Vous allez prendre froid, déclara-t-il résolument et il l'entoura de son bras. Elle ne bougea pas, soupira

un peu.

— A quoi songez-vous, questionna Blaise.

Comme si elle eût été dans le salon, elle pouvait les voir tous, réunis autour du piano. Son père, ébloui par Nelly de Salonges, Arno Dallwitz solitaire et désespéré, Edith qui n'était qu'amour et tristesse. Mais que lui importaient Edith, Arno, Nelly, même ce père qu'elle connaissait à peine. Ce matin, dans la forêt, elle avait rêvé qu'elle allait vivre pour lui, qu'il vivrait pour elle. Était-ce ce matin ? Il lui semblait qu'un siècle s'était écoulé depuis. Déjà, elle avait perdu son père. Toute la journée, il avait vu au-delà d'elle. En lui souriant, il souriait à Nelly, quand il lui parlait, c'était encore à Nelly qu'il s'adressait. Rien n'avait changé. Elle était seule comme elle l'était depuis la mort de sa mère.

— Je vous aime, oh ! comme je vous aime, exhala Blaise et il accentua la pression de son bras autour des épaules de la jeune fille.

Stéphanie se dégagea sans brusquerie, mais fermement.

— Il ne faut pas m'aimer, dit-elle gravement, vous savez maintenant que je ne suis pas comme les autres jeunes filles.

— C'est pour cela que je vous aime.

— Votre imagination et votre pitié vous abusent.

— Stéphanie, s'écria-t-il éperdu, qui parle d'imagination et de pitié. Je vous aime depuis le premier jour, je vous ai aimée sans vous connaître, je vous aime maintenant. Laissez-moi vous aimer...

Tant de véhémence effraya la jeune fille. Elle recula, mais il avait saisi sa main, la couvrait de baisers et puis ses lèvres furent sur le cou de Stéphanie. Elle le repoussa avec un cri sourd : « Non, non ! », l'écarta d'elle avec violence, s'enfuit. Blaise, dégrisé, désemparé, honteux, profondément malheureux, n'osa pas la poursuivre.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Le piano s'était tu, il y avait un moment déjà. Le bruit des voix arrivait, légèrement assourdi. Parfois, un rire fusait, celui de Nelly. Il y eut un léger brouhaha, des paroles d'adieu. La voix de Mme Bulloch appela : « Blaise ! » Il ne bougea pas, incapable de revenir au salon, de retrouver la lumière et tous ces gens, témoins de sa méprise. Sa tante voulait sans doute qu'il reconduisît les Dallwitz. Ils pouvaient se débrouiller sans lui. Dallwitz connaissait la maison, le parc. Il entendit Arno qui disait : « Laissez donc ». Il partait avec sa femme. Mme Bulloch échangea encore quelques mots avec Fontane et Mme de Salonges. Celle-ci se montra soudain à la porte-fenêtre, se pencha, scruta la nuit et entrevit Blaise. Elle lui sourit, posa un doigt sur ses lèvres. Le silence se fit, les lumières s'éteignirent. Alors seulement, il rentra dans la maison. Mme Bulloch regagnait sa chambre, Nelly et Fontane lui souhaitèrent la bonne nuit, firent quelques pas ensemble, puis descendirent le grand escalier.

Blaise gagna sa chambre, passa devant celle de Stéphanie. Nul rais de lumière ne filtrait sous la porte. Était-elle là ? Il écouta un moment, le cœur battant, puis s'éloigna, effrayé. Comment avait-il pu croire qu'il la conquerrait ce soir ? Tout était de sa faute. Il avait agi avec une maladresse inouïe. Mais désormais il allait être patient, compréhensif et saurait faire taire le désir qu'il avait d'elle, désir si violent, si neuf, qu'il en était bouleversé.

## X

**N**ELLY de Salonges et Bernard Fontane s'enfoncèrent dans le parc. La nuit était fraîche, tendre, parfumée. Nelly se demanda un instant ce que cette promenade eût pu être avec Arno Dallwitz, soupira légèrement. Arno était parti avec sa triste épouse, leur maison se trouvait au bout du parc, à l'orée de la forêt. Comment vivaient-ils, que se disaient-ils, avaient-ils encore quelque chose à se confier ? On les sentait tellement désunis. L'amour d'Edith était un amour sans pouvoir.

— Vous n'aurez pas froid, demanda Fontane avec sollicitude.

Elle avait jeté un manteau de laine blanche sur ses épaules. Elle secoua la tête, tourna le visage vers son compagnon, oublia Arno. Aux côtés de Fontane, elle ressentait le même sentiment qu'aux côtés de Salonges, un sentiment de calme et de sécurité. Plus encore. Mariée à Salonges, elle attendait Antoine. Maintenant, elle n'attendait plus personne.

— Les Dallwitz sont des gens charmants, fit Bernard Fontane continuant la conversation commencée dans l'escalier, mais absolument désaxés, qui ne peuvent se retrouver nulle part. Dans un sens, je crois qu'elle a plus de courage que lui. Elle est prête à partir au loin pour

## LES SENTIERS DE VALLORGE

refaire sa vie, essayer d'oublier. Que faut-il faire pour oublier ?

— Nous oublions, répondit Nelly, puisque nous vivons.

Bernard s'arrêta un instant, se pencha sur la jeune femme pour mieux voir son visage.

— Vivre, c'est triompher, ajouta-t-elle, celui qui vit n'a rien perdu. Le mort est en même temps un vaincu.

— Si Stéphanie pouvait, soupira-t-il, repris par ses soucis.

Il s'anima soudain : « Croyez-vous qu'elle soit restée avec Blaise Laprade ? »

— Blaise était seul sur la terrasse. Je l'ai vu un moment. L'air assez effondré.

— Vous devez me trouver un père bien bizarre. L'absence de Stéphanie, tantôt, aurait dû me mécontenter. On ne disparaît pas ainsi, sans un mot, et en se faisant suivre par un garçon. Qu'en ont pensé Mme Bulloch et les Dallwitz ? Blaise était donc sur la terrasse et il n'est pas venu quand sa tante l'a appelé. Lui si prévenant, si empressé. Que s'est-il passé entre ma fille et lui ?

— Il a dû avoir une grosse déception, dit Nelly, bah ! cela s'arrangera. Il est beau, jeune, épris. Il fera la conquête de Stéphanie. C'est ce que vous désirez, n'est-ce pas ?

— Si elle pouvait aimer, elle reprendrait goût à la vie. Elle n'est pas comme les jeunes filles de son âge...

Ils s'étaient engagés dans une allée étroite, celle où Arno avait un jour mené Nelly. La nuit était sombre, envahie par le parfum du lilas. Le sentier aboutissait à une clairière qui avait été remplie de muguet, dont Stéphanie avait cueilli les derniers brins pour Nelly. La jeune femme le dit à Fontane. Il sourit : « Je crois qu'elle vous aime beaucoup ».

La clairière dépassée, ils retrouvèrent l'allée, s'as-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

sirent sur un banc. Nelly soupira à nouveau. Si Arno avait été à ses côtés ? Il l'aurait saisie dans ses bras et ils auraient échangé un long baiser. Troublée, elle essaya de ramener à elle sa pensée vagabonde. Si Fontane se rapprochait d'elle, la serrait contre lui... Il était trop préoccupé.

— En vérité, ajouta-t-il, j'ai tant de choses à vous dire, tant de questions à vous poser. Ne m'en veuillez pas de vous parler de ma fille. Vous êtes bonne et compréhensive. Je sens que vous pouvez l'aider.

Il était ému, hésitait. Il ne vit pas le sourire un peu ironique de sa compagne. Voilà bien ma chance, pensait Nelly, une soirée de printemps, tous les parfums de la terre et ce bel homme qui va me parler de son enfant ! Mais Fontane lui était sympathique, elle le devinait bon et généreux, singulièrement désarmé par le malheur de sa fille. Elle se résigna et pour la première fois oublia de raconter l'histoire de sa vie, comme elle le faisait si facilement. Quand lui commença son récit, elle comprit qu'il y avait des années qu'il ne s'était confié à quelqu'un.

— J'ai rencontré Manya il y a 22 ans. Je travaillais à la Banque avec mon père, elle faisait ses études de médecine à Lausanne. Stéphanie lui ressemble trait pour trait, quand elle se donne la peine de sourire. J'étais venu à Lausanne pour régler une affaire et je profitais de cette courte visite pour monter à la Cathédrale. Vous la connaissez ? Elle est placée comme une couronne sur la ville. Manya descendait les Escaliers du Marché. Je la vois encore, vive, alerte, la tête fièrement levée. Elle allait, si rapide, qu'elle me bouscula, s'arrêta interdite et laissa tomber les livres qu'elle portait sous le bras. C'est ainsi que nous fîmes connaissance. Elle était toute spontanéité. Stéphanie aurait pu être comme elle. Manya remonta les Escaliers avec moi, nous nous assîmes sur un

## LES SENTIERS DE VALLORGE

banc devant la Cathédrale avec, à nos pieds, le lac et les Alpes. Déjà, j'étais amoureux, conquis. Quand j'ai vu Blaise Laprade, j'ai cru me retrouver à 22 ans de distance. Je devais regarder Manya comme Blaise regarde Stéphanie. Ce jour-là, il me fallut quitter Lausanne, mais je revins le dimanche, puis dans la semaine, finalement tous les soirs. J'arrachais Manya à sa vie studieuse, à ses compatriotes. Nous parcourions la ville, grimpons de rampe en rampe et toujours nous nous retrouvions devant la Cathédrale. Parfois, nous allions jusqu'au Signal pour mieux voir la ville étalée au bas de ses collines. Ou bien, partant d'Ouchy nous voguions sur le lac, d'une rive à l'autre, et j'apprenais à Manya à tirer une voile. Je l'emmenais dans de petits restaurants paisibles ou dans les jardins des grands hôtels, au concert, au théâtre. Il faut vous dire que sa pension d'étudiante était mince, que ses camarades étaient aussi dépourvus d'argent qu'elle et qu'avant de me rencontrer, elle avait mené une vie presque austère. Son père, bien qu'il fût avocat en renom à Varsovie, se trouvait dans une situation précaire. Il était accablé d'impôts, avait à charge une nombreuse famille, des enfants qui étudiaient tous à l'étranger, l'un à Paris, l'autre à Strasbourg, Manya à Lausanne. Manya, avec moi, prenait goût à une vie facile, insouciant, luxueuse. Je me demande encore si elle s'éprit de moi ou de l'existence que je lui faisais entrevoir. Je l'emmenai enfin à Genève. Mes parents nous attendaient, curieux, un peu méfiants, puis vite conquis et heureux. Un peu bousculés, il est vrai, ils consentirent sans difficultés à mon mariage avec une étrangère. Ma famille a toujours été libérale, moi-même élevé de façon agnostique. Les parents de Manya qui étaient Juifs résistèrent un peu, mais son père vint à Genève à l'occasion d'un Congrès sioniste et quand il repartit, il nous avait donné son consentement. Nous nous mariâmes. Manya abandonna,

## LES SENTIERS DE VALLORGE

bien entendu, ses études et fut toute à la joie d'installer sa maison, de découvrir les couturiers et de voyager. Au début, nous fûmes très heureux. Les miens l'avaient accueillie de grand cœur. Dans ma famille, on est très sensible à la beauté féminine et Manya avait pour nous tous un charme exotique et inattendu. Pour elle, tout était neuf et excitant. Je me rappelle l'avoir menée un jour ici, à Vallorge. Vous savez que je suis vaguement allié aux Bulloch. John Bulloch venait de rentrer de Syrie. Il en ramenait ces fameuses tablettes que déchiffre maintenant M. Dallwitz. Comme il est étrange de penser que Manya se pencha sur ces inscriptions que sa fille contemple aujourd'hui. Quand John Bulloch repartit, cette fois-ci pour le Yemen, nous l'accompagnâmes jusqu'à Marseille. Depuis longtemps il ne faisait plus que tolérer sa femme, toutes les femmes. Eh bien ! Manya avait fait sa conquête et il aimait bavarder avec elle. Elle disait cependant qu'il ne la regardait pas, mais voyait au travers d'elle. De Marseille, nous parcourûmes la Côte d'Azur, nous explorâmes la Provence et ce fut peu après notre retour qu'elle commença à donner des signes de lassitude. Installée dans la vie genevoise, recevant, sortant, elle s'ennuya, regretta ses études, voulut les reprendre. Je m'y opposai absolument. J'étais jeune, amoureux, j'avais besoin de ma femme, je ne voulais pas l'abandonner à la promiscuité des cours, de l'Auditoire, de l'hôpital. Elle s'obstina, je m'entêtai. Au bout de quelques semaines, nous étions des ennemis. Il n'y avait pas un an que nous étions mariés ! Manya ne désirait pas avoir d'enfant, je pensais que la venue d'un enfant nous sauverait. Elle fut enceinte, elle m'en voulut mortellement. Pas une fois cependant, elle ne songea à supprimer cet enfant, mais elle subit sa grossesse en s'éloignant de plus en plus de moi et de mes parents. Enfin Stéphanie naquit et ne ramena pas l'union entre nous.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Nous l'adorions, mais le bébé une fois sevré, Manya sombra à nouveau dans la mélancolie. Il n'était plus question pour elle de poursuivre ses études. Il y avait l'enfant et elle ne voulait pas s'en séparer. Mais moi, j'étais coupable de la naissance de cette fille, coupable d'avoir définitivement aliéné la liberté de Manya. L'égoïsme de ma femme me paraissait odieux, le mien absolument justifié. Cinq années passèrent ainsi. Nous étions devenus des étrangers que tout séparait : éducation, aspirations, familles. Plus rien ne subsistait de notre ancien amour. Entretemps, mon père était mort, j'étais à la tête de la Banque, riche et indépendant. Manya me demanda le divorce. J'étais las de vivre avec elle, elle n'était pas plus heureuse que moi. J'acceptai, notre divorce se fit par consentement mutuel et il fut décidé que Stéphanie passerait 6 mois avec sa mère et 6 mois avec son père. Manya qui avait pris Genève en horreur s'installa à Paris où habitait un de ses frères. Tant que ma mère vécut, Stéphanie vint régulièrement chez nous, de mai à octobre. Quand ma mère mourut, la venue de ma fille posa un grand problème pour moi. Je convins, avec Manya, d'écourter les séjours qu'elle faisait à Genève. Ce que pensait Stéphanie ? Elle ne disait rien, mais je savais qu'elle était passionnément attachée à sa mère, qu'elle venait chez moi à contre-cœur. J'en souffrais, j'essayais de ne pas y penser. Ma vie, heureusement, était fort remplie, je travaillais beaucoup, je n'avais guère le temps de m'occuper de l'enfant. En 1939, je commençai à m'inquiéter, j'écrivis à Manya pour lui conseiller de se réinstaller en Suisse. A la veille de la guerre, elle partit se réfugier dans le Midi, rentra toutefois à Paris en octobre. Déjà, les Français étaient installés dans la drôle de guerre. Je vins à Paris, j'accourus chez Manya. Elle me parla franchement. Elle avait une liaison avec un médecin, Juif comme elle,

## LES SENTIERS DE VALLORGE

marié à une femme folle et internée. Il n'était pas question qu'elle l'abandonnât et quittât la France. Je la priai de me laisser l'enfant pour la durée de la guerre. Elle y consentit, le cœur brisé. Mais dans le taxi qui nous amenait à la gare, Stéphanie eut une telle crise de désespoir, se cramponnant au cou de sa mère, hurlant, sanglotant, que Manya ne se sentit plus le courage de se séparer d'elle. Je ne parvins pas à lui faire entendre raison et revins seul à Genève. Plusieurs fois, jusqu'en mai 1940, je pus me rendre à Paris, j'essayai de vaincre l'obstination de Manya. Elle aurait cédé, si Stéphanie n'avait été aussi affolée à l'idée de quitter sa mère. Que vous dire ! Stéphanie resta en France, à cause de Manya, celle-ci, malgré son passeport suisse, à cause de son ami. Elles s'enfuirent une fois de Paris, revinrent, s'installèrent dans l'occupation. Je leur envoyai des colis, j'obtins l'autorisation de me rendre à Paris. Après tout, disait Manya, il ne leur arriverait rien, puisqu'elles étaient Suissesses toutes deux. Stéphanie avait 13 ans à l'époque, elle se rendait compte du danger. Pour cela même, elle menaçait de se tuer si on l'enlevait à sa mère, refusant de l'abandonner en un moment pareil. Si les choses devaient se gâter, elles quitteraient la France, me promit Manya. Bref, une fois de plus, je repartis seul. Quand il fut trop tard, Manya et son ami tentèrent de passer la frontière. Lui fut refoulé, Manya le suivit, remettant Stéphanie aux mains des gendarmes suisses. La gosse leur échappa, rejoignit sa mère. Les Allemands les arrêtèrent tous les trois. Quand je reçus leurs messages de Drancy, ma femme et ma fille avaient été déportées. Je frappai à toutes les portes, j'alertai les consulats, les légations. En vain. Manya et Stéphanie avaient disparu dans un gouffre dont on ne pouvait plus les retirer. En avril 1945, les premiers déportés revinrent en France. Je fus à Paris, je fus à Marseille pour les attendre. Au début, je ne vis

## LES SENTIERS DE VALLORGE

que des hommes. Puis petit à petit, vous le savez, les femmes rentrèrent à leur tour. La Croix Rouge publia des listes, la Radio communiqua des noms. J'interrogeai des déportées. Elles ne se souvenaient de personne. Imaginez mon émotion quand je reçus un message de la Croix Rouge, m'annonçant que ma fille se trouvait en Suède d'où elle allait être rapatriée. Je ne l'attendis pas, je pris le premier train pour Stockholm, Manya était morte et Stéphanie... Stéphanie était comme elle est.

Bernard Fontane s'arrêta. Que venait-il de raconter à Nelly ? Vingt-deux années de sa vie, résumées en quelques mots, vingt-deux années mêlées de joie, de douleur, de rancœurs, vingt-deux années si courtes, qui avaient passé comme un rêve. Il avait eu une femme, il l'avait aimée, haïe, il avait eu un enfant, il avait construit sa vie sans elles, eu des aventures, gagné de l'argent, construit une villa, acheté des tableaux et des livres précieux. Il avait été seul. Aujourd'hui il avait 49 ans, il se sentait soudain au seuil de la vieillesse.

— Combien de temps Stéphanie est-elle restée en Allemagne, demanda Nelly.

— Deux années, 20 mois à Auschwitz, 4 mois à Belzen. Elle avait 15 ans quand elle fut déportée. Manya vécut quelques semaines dans cet enfer, luttant pour la vie de sa fille, ramassant chaque miette de nourriture pour elle, se laissant mourir de faim. Quand les forces lui manquèrent, elle dut entrer à l'infirmerie, passa par une de ces fameuses sélections pour la chambre à gaz. Stéphanie ne la revit plus. Longtemps elle espéra, croyant que sa mère avait été envoyée dans un autre camp. Elle finit par comprendre. Ce qu'elle devint alors... Je n'ose y penser. Une enfant abandonnée dans cette géhenne, défendant sa vie, malgré tout, ne pensant à rien d'autre qu'à tenir jusqu'au lendemain.

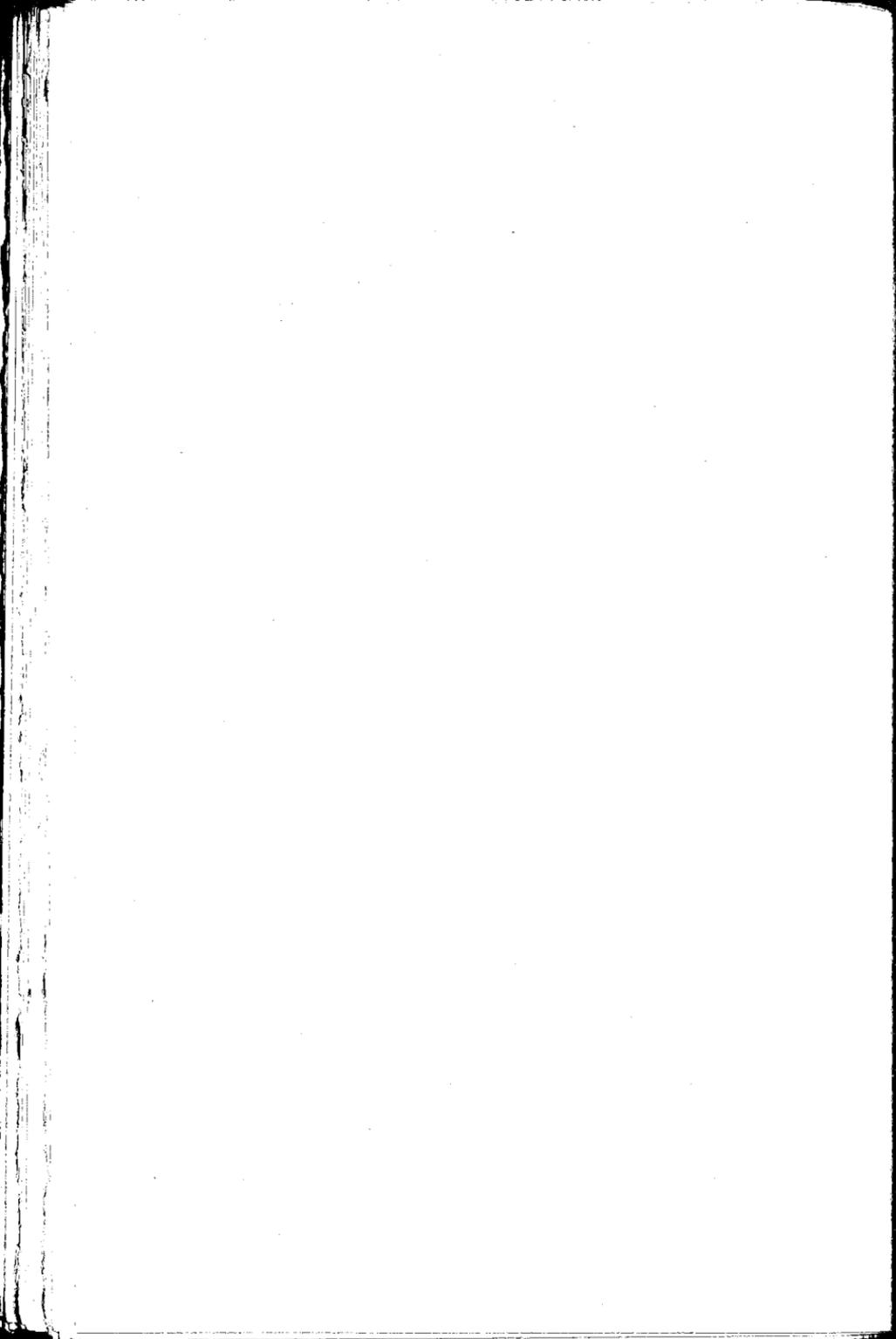
— Oui, murmura Nelly, c'est ce qui importait : vivre

## LES SENTIERS DE VALLORGE

encore un jour. Et quand vous l'avez revue ?

— Quand je la revis, elle avait excellente mine. Elle avait eu le temps de reprendre du poids, avait été merveilleusement soignée et choyée dans un sanatorium suédois. Mais aucun élan ne la poussa vers moi, j'étais un étranger pour elle. Je la ramenai à Genève. Cette fois-ci, elle se laissa faire docilement. Combien amer fut ce voyage de retour. Je pensais sans cesse que si Manya avait été plus raisonnable, rien ne serait arrivé. A Genève, ma famille, mes amis, accoururent pour faire fête à Stéphanie. A la première visite qu'elle reçut, elle fut terrassée par une de ces crises dont vous avez été témoin. J'appelai immédiatement mon médecin qui diagnostiqua une maladie des reins, prescrivit un traitement. Les crises se renouvelèrent. Je menai ma fille chez d'autres médecins, à Genève, à Bâle, à Zurich. On parla tour à tour de sciatique, d'un rein bloqué, de tuberculose osseuse. Enfin, un neurologue zurichois émit l'avis que Stéphanie simulait une maladie, qu'il fallait avant tout ramener le calme dans son cerveau troublé, l'éloigner de la foule, lui faire oublier ses années de souffrances. Voilà pourquoi elle est à Vallorger, à l'abri du monde.

Nelly jeta un regard empreint de pitié sur Fontane. Est-ce que Stéphanie pouvait vraiment trouver le calme, la sérénité, l'oubli à Vallorger ?



## XI

**E**DITH était assise sur un banc, devant sa maison. Le bois vernissé du chalet brillait au soleil, ses larges ardoises scintillaient argentées comme des écailles de poisson. Le sentier qui le contour-  
nait pénétrait dans le parc, menait à Vallorge. Devant Edith, s'étendait une prairie constellée de gentianes et bordée par le mur épais de la forêt. Edith écosait des pois dans son tablier. Un chat roux faisait le gros dos contre sa jambe. Elle se pencha pour le caresser, puis prenant son tablier par les deux bouts, elle rentra dans le chalet. La grande salle du rez-de-chaussée était à la fois cuisine et salle à manger. Edith s'approcha d'une table, fit glisser les pois dans un bol. Elle avait déjà épluché des pommes de terre, préparé une compote de fruits et se proposait de confectionner un de ces gâteaux viennois qu'elle réussissait à merveille et qu'Arno appréciait toujours. Elle avait le temps. Son mari l'avait prévenue qu'il ne rentrerait pas à midi, car il désirait terminer une étude qui devait paraître dans une revue de Zurich. Il était parti tôt, emportant des sandwiches. Edith s'installa pour boire du lait caillé et manger une tartine. Elle dînerait le soir avec son mari.

Ainsi était sa vie. Calme, monotone. Si calme, si

## LES SENTIERS DE VALLORGE

monotone qu'elle lui laissait beaucoup de temps pour penser. A elle, à Arno. Qu'étaient-ils encore l'un pour l'autre ? Seuls des détails domestiques les liaient, ils ne vivaient pas ensemble, ils cohabitaient. Ils dormaient dans le même lit, mais sans se toucher. C'est-à-dire que lui dormait et qu'elle restait éveillée dans la nuit épaisse, dans l'aube blanchissante. Elle souffrait du foie. Il lui arrivait parfois de hurler de douleur. Quand cela survenait, Arno se levait aussitôt. Il savait exactement quelles compresses lui appliquer, la soignait avec douceur et adresse. Le matin, il était debout, le premier, préparait le thé ou le café, lui demandait ce qu'elle désirait, ne partait pas avant de s'être assuré qu'elle allait bien. Que pouvait-elle lui demander de plus que ces quelques attentions d'un homme courtois et bien élevé. Etait-ce cela la vie conjugale ? Edith se souvenait de l'amour profond qui unissait ses parents, de l'admiration qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, du désespoir de son père quand sa mère était morte. Elle avait rêvé d'un bonheur pareil au leur et puis elle avait su qu'elle ne le posséderait jamais en épousant Arno. A quoi bon penser toujours à la même chose ? Il l'avait épousée pour réussir dans la vie et les événements s'étaient chargés de détruire tous ses projets. Elle ne lui avait été d'aucune utilité, il la traînait comme un poids mort. Lucide, c'était ce qu'elle se répétait et pourtant elle se leurrerait encore, voulant croire qu'il avait besoin d'elle, qu'elle seule le connaissait, le comprenait, que ses trahisons n'avaient aucune importance, que jusqu'à présent, il n'avait jamais aimé. Jusqu'à présent...

Edith alla à la fenêtre, arrosa des géraniums. Le chat la suivit en trotinant, le dos rond. Jusqu'à présent... Comment pouvait-elle supposer qu'il en serait toujours ainsi ? Tant qu'il s'agissait d'une compagne d'internement, ou d'une fille rencontrée à la fête cantonale, cela

## LES SENTIERS DE VALLORGE

ne prêtait guère à conséquence. Mais aujourd'hui, à Vallorge, il y avait Nelly de Salonges, si belle, si attirante. Il y avait aussi Stéphanie Fontane qui chaque jour passait une heure en tête à tête avec Arno. Stéphanie, il est vrai, était amoureuse de Blaise Laprade. En Nelly résidait le danger, Nelly, ardente, heureuse de vivre. En ce moment, ne se trouvait-elle pas avec Arno ? Edith vit trembler sa main, déposa l'arrosoir qu'elle tenait si mal. Oh ! partir ! Elle savait bien que son mari appréhendait ce départ, qu'il craignait l'inconnu, qu'il rêvait encore de retourner à Samara et de se pencher sur de nouveaux textes. Dernièrement, le professeur Wehrli de Zurich lui avait offert de participer à une campagne de fouilles en Syrie. Arno avait eu le courage de refuser. Du moins, c'était ce qu'il avait dit à sa femme. Il avait refusé puisqu'il s'était engagé à partir aussitôt que possible en Australie. Il préparait maintenant un ouvrage qui apporterait une sérieuse contribution à l'histoire des peuples mésopotamiens, il voulait le terminer avant son départ. Edith pensa soudain que peut-être cet ouvrage était fini depuis longtemps, qu'Arno le lui cachait pour prolonger son séjour à Vallorge. Il lui avait longuement expliqué quel puissant intérêt le retenait au château, quelle chance extraordinaire il avait eue de découvrir les tablettes jébuséennes. Elle l'avait cru, tant qu'elle-même n'était pas venue à Vallorge, tant qu'elle n'avait pas rencontré Nelly de Salonges.

Edith rinça dans l'évier le bol qui avait contenu le lait caillé et le laissa tomber sur la pierre. Elle était devenue terriblement nerveuse, se sentait à bout de forces, n'avait plus qu'un seul désir : quitter cet admirable Vallorge. Cet admirable Vallorge ! Mais qu'y était-elle, comment y vivait-elle ? A la lisière de la vie, en marge de la vie. Tout changerait quand elle et Arno partiraient. Les visas australiens devaient arriver incessamment, mais elle trem-

blait sans cesse que quelque chose empêchât le départ. Il fallait qu'ils s'en aillent, tous les deux, à tout prix. Fontane leur avait promis de les aider à récupérer une partie des biens laissés par Egersheim en Autriche, ils iraient vers une vie nouvelle, un monde qu'ils pourraient édifier. Arno enseignerait à nouveau, elle referait leur foyer, plus que jamais il aurait besoin d'elle.

Edith pensant à cet avenir de bonheur, finit par se calmer. Elle prit du beurre, du sucre, les déposa dans une terrine, en fit une crème épaisse, y cassa des œufs, un à un.

— Bonjour, Mme Dallwitz !

Le facteur était là, sur le pas de la porte restée ouverte.

— Je suis passé au château, mais M. Dallwitz n'y était pas. J'ai une lettre recommandée pour lui.

Edith, sans se préoccuper de la lettre, comprit seulement que son mari ne se trouvait pas à Vallorge.

— Vous avez été à la bibliothèque ?

— Non, le portier m'a tout de suite dit qu'il ne l'a pas vu aujourd'hui.

— C'est vrai, balbutia-t-elle dans un sursaut de dignité, où avais-je la tête, il a dû s'absenter.

Elle prit la lettre, signa pour Arno dont elle avait la procuration et l'homme parti, resta un long moment avant de pouvoir se ressaisir. Péniblement, des explications lui vinrent à l'esprit. Le portier n'était probablement pas encore à son poste quand Arno était arrivé au château. Arno lui-même avait dû emprunter une porte de service. Ce portier était tellement stupide ! Il n'avait sûrement pas pensé à aller vérifier dans la bibliothèque la présence d'Arno. Edith finit par regarder la lettre, tressaillit : l'enveloppe portait l'entête du Consulat d'Australie. Elle l'ouvrit précipitamment, lut et se mit à pleurer, à la fois d'énervement et de joie. Le Consul informait Arno qu'il tenait les visas à sa disposition. C'était

## LES SENTIERS DE VALLORGE

donc vrai, ils allaient partir, ils ne seraient plus des réfugiés, ils reprendraient enfin une vie normale et libre. Arno aussi serait heureux de la nouvelle. Elle comprenait maintenant ses inquiétudes, ses hésitations, devant l'incertitude. Aujourd'hui, leurs projets se réalisaient, il serait rempli de joie, comme elle.

Edith enleva son tablier, lissa ses cheveux, sortit du chalet. Elle se hâta, elle voulait retrouver son mari pour lui communiquer la bonne nouvelle. Elle traversa le parc qui était rempli de touristes, croisa des groupes de jeunes gens, des enfants avec leurs parents. On parlait anglais, suédois, français. Un autre jour, Edith eut regretté de voir le parc livré au public. Mais quelle importance cela avait-il qu'il y eût ou non des visiteurs à Vallorge, que lui était Vallorge ? Elle allait partir !

Elle gravit rapidement les marches du perron. Le portier la salua aimablement.

— Je viens voir M. Dallwitz, dit-elle en se dirigeant vers les salles.

— Je ne crois pas qu'il soit ici, Madame, je ne l'ai pas vu ce matin, fit l'homme.

Elle pâlit, mais tint le coup : « Il a dû arriver avant vous ».

— Possible. Mais tantôt, je l'ai cherché dans la bibliothèque. Il n'y était pas. Des fois qu'il y serait maintenant...

Edith traversa le Musée sans rien voir, ni les porcelaines précieuses, ni les bronzes dorés, ni les jades translucides. Elle frappa à la porte de la bibliothèque, essaya de l'ouvrir. La bibliothèque était fermée, Arno n'était pas là. Contre toute évidence, elle se dit qu'elle le trouverait peut-être chez Mme Bulloch ou chez Blaise ou même peut-être dans la galerie des marbres. Elle traversa à nouveau les salles, revint chez le portier.

— Où avais-je la tête, fit-elle en essayant de sourire,

## LES SENTIERS DE VALLORGE

en effet, il devait s'absenter aujourd'hui. Voulez-vous téléphoner à l'étage et demander si je puis voir Mlle Fontane.

Elle pensait soudain que Stéphanie pouvait savoir quelque chose. Elle s'assit sur la banquette de velours rouge du hall. Des gouttes de sueur perlaient à ses tempes. Ce n'était pas Stéphanie qu'elle eût dû demander, mais Nelly. Elle n'avait pas osé, pour ne pas s'entendre répondre que la jeune femme était absente.

— Voulez-vous monter, dit le portier après s'être renseigné.

Edith remercia, se leva. Son pas fut lourd et lent dans l'escalier. Au premier étage, Léona l'attendait, l'air profondément affligé : « Oh ! Mme Dallwitz ! Figurez-vous que Mlle Stéphanie a justement une crise. Je viens de lui donner un cachet et elle se repose dans la chambre de couture. Peut-être que ça lui fera du bien de vous voir. Comme c'est triste ! Une si jolie fille. Ça lui a pris tout à coup. C'était l'heure de sa leçon, elle allait descendre. Et Mme de Salonges qui n'est pas là, et M. La-prade non plus ! »

Léona conduisit Edith le long d'un couloir, la fit entrer dans la chambre où Stéphanie était étendue sur un étroit lit de camp. Pourquoi suis-je ici, se demanda Edith avec égarement. Elle savait seulement une chose : Nelly n'était pas à Vallorge. Elle se pencha sur la jeune fille, trouva la force de sourire. Stéphanie la regarda, puis détourna la tête.

— Comment vous sentez-vous, murmura Edith.

— Mieux, répondit faiblement Stéphanie.

Edith demeura un long moment auprès d'elle, assise au bout du lit. Stéphanie se redressa enfin, s'aperçut que Léona les guettait et lui jeta, narquoise : « Vous ferez le rapport à Mme Bulloch ! »

— Dites donc, dites donc, grommela Léona.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Stéphanie se leva, sortit de la chambre sans adresser un mot à Edith qui la suivit pourtant. Elles passèrent devant une porte.

— C'est ma chambre, fit Stéphanie, presque hargneuse.

Edith comprit parfaitement qu'elle désirait être seule.

— Vous n'aviez pas votre leçon ce matin, demanda-t-elle.

— Non, puisque M. Dallwitz est à Genèveillers.

C'était ce qu'il lui avait dit la veille, en la prévenant qu'il serait absent. Stéphanie remarqua soudain le regard égaré d'Edith, son pas chancelant.

— Avec M. Laprade, ajouta-t-elle précipitamment, ce mensonge lui venant naturellement aux lèvres, sans qu'elle sût au moment même qui d'Edith ou d'Arno était à protéger. Pourvu qu'Edith la crût. Car, en vérité, elle en avait la certitude, Arno ne pouvait être parti qu'en compagnie de Nelly.

Stéphanie se taisait maintenant, n'osait plus regarder Edith. Est-ce lui que je défends, se dit-elle avec désespoir, est-ce elle que j'épargne ?

Mais Edith sut que la jeune fille mentait, qu'elle avait tout deviné et qu'elle essayait de la ménager. Elle se sentit perdue de honte et d'amertume.

— Mme Bulloch est chez elle, fit enfin Stéphanie.

Elle s'apprêtait à entrer dans sa chambre.

— Mme Bulloch ? Non, c'est vous que je voulais voir.

Le visage de Stéphanie se figea : « J'ai fort peu de temps », répondit-elle grossièrement.

— Pourquoi me fuyez-vous, cria Edith.

Elles se fixèrent, pâles, tendues, lisant chacune en l'autre comme en un livre ouvert. Edith fut la première à se maîtriser, esquissa même un sourire. « Cela n'a plus d'importance, fit-elle, puisque je vais partir. Nous allons

## LES SENTIERS DE VALLORGE

partir, mon mari et moi, nos visas sont arrivés ».

Stéphanie, muette, la regarda comme si elle n'avait pas compris.

— Pourquoi ne dites-vous rien, jeta Edith, pourquoi ne dites-vous pas que vous en êtes heureuse, mais que vous nous regretterez, que nous allons vous manquer. Ne savez-vous pas que c'est ainsi qu'on réagit à une telle nouvelle ?

Mais la jeune fille continuait à la regarder comme si elle eût vu un gouffre à ses pieds. Edith s'enfuit en sanglotant.

## XII

**L**A nuit était venue, la nuit épaisse et sombre, moins sombre que les ténèbres qui habitaient le cœur d'Edith. Elle était allongée sur son lit, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux ouverts. Elle ne voulait plus penser. A quoi bon ! Que s'était-il passé aujourd'hui qui ne se fût passé d'autres jours. Qu'avait-elle vécu ce matin qu'elle n'eût déjà vécu ! A Vienne, à Paris, à Brissago. Quelle importance cela avait-il. Nelly de Salonges n'était pas plus pour Arno que les autres femmes qui avaient jalonné sa route. Ni plus belle, ni plus gaie, ni plus cultivée. Jeanette Andrieu était ravissante, Grete Buhler intelligente, Nina Tossi pleine de talent. Et celles qu'Edith n'avait pas connues devaient avoir leur charme. Mais elles n'avaient représenté que des aventures sans lendemain et avec Nelly de Salonges il en serait de même. Pourquoi en souffrirait-elle. Elle était la femme d'Arno, il vieillirait avec elle.

Le cœur d'Edith battait à coups tumultueux, à la fois déchiré de chagrin, de jalousie et rempli de résignation. Quelle femme était-elle donc pour vivre aux côtés d'un homme qui ne l'aimait pas, qui la trahissait, qui n'avait pas besoin d'elle. Il eût été si simple de quitter Arno, de retourner en Autriche. Elle y avait des amis, quelques vagues parents. Arno ne voulait plus vivre à

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Vienne. Eh bien ! qu'il allât seul en Australie, il réussirait sans elle là-bas. Elle était lasse de vivre derrière lui, de préparer ses repas, de lessiver et raccommoder son linge. Elle ne voulait plus être sa servante. Elle lui dirait, il saurait...

Edith se mit à rire. Elle savait bien qu'elle n'en ferait rien. Elle ne l'avait pas quitté dix ans auparavant, ni il y avait cinq ans. Comment le quitterait-elle aujourd'hui ? Elle ne pouvait pas vivre sans lui. Elle se tairait une fois de plus, elle accepterait la nouvelle trahison de son mari. Qu'elle pût seulement tenir jusqu'au moment de leur départ, qu'elle fût assez forte pour l'emmener avec elle.

La porte en bas s'ouvrit et Edith reconnut le pas d'Arno. Elle regarda le cadran lumineux de sa montre. Il était 10 heures. Elle avait laissé la table servie dans la salle, en épouse prévenante et dévouée. Parfois, elle s'était demandé pourquoi Arno ne lui proposait pas la séparation. Tout eût été si simple pour lui. Mais un homme se sépare plus facilement d'une femme que d'une servante et n'était-elle pas sa servante ? Maintenant, il était rentré, il mangeait. Il lirait un moment, il viendrait enfin dans la chambre, il ne ferait pas de lumière pour ne pas la déranger, il se déshabillerait en silence, dans l'obscurité, s'allongerait à ses côtés. Il y avait des mois qu'il ne l'avait pas étreinte. Jadis, il la désirait parfois, elle essayait de croire à son amour. Maintenant, elle vivait auprès de lui, mendiante qui n'osait rien mendier, et elle continuerait à vivre ainsi toutes les années qui lui restaient.

Dans la cuisine, Arno finissait de se rincer les mains et c'est en s'éloignant de l'évier qu'il vit, appuyée au pot à lait, sur la table, la lettre du Consulat d'Australie. Il la prit, les mains encore humides, la lut. Un sourire amer se joua sur ses lèvres. Ainsi donc, le sort en était jeté. Cette fois-ci, il fallait partir.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Il avait toujours su que le moment arriverait, qu'il faudrait être prêt. Or, il en était loin. Pendant un an, il avait déchiffré, traduit, catalogué des tablettes et des clous de fondation, sans grand intérêt historique, portant des textes déjà connus pour la plupart. Puis, un jour, il avait découvert, dans un coin du grenier de Vallorge, pêle-mêle avec d'anciennes planches à graver de la Fabrique d'Indiennes, encore enfermées dans une caisse, les tablettes jébuséennes que John Bulloch tenait pour fausses : toute une correspondance diplomatique entre le roi de Jébus et le Pharaon Echnaton. Irène Bulloch avait incidemment mis Arno sur la piste : « Il y a encore une caisse au faux-grenier ». John Bulloch n'était pas assyriologue et n'avait pas eu l'occasion de soumettre les tablettes à des savants. Dès les premières lectures, Arno s'était rendu compte que les tablettes étaient authentiques. Leurs textes complétaient des textes babyloniens et égyptiens, y répondaient. Aujourd'hui, Arno correspondait avec les archéologues du Louvre et du British Museum et rédigeait son livre. Il prévoyait encore 10 à 12 mois de travail pour le terminer, prendre des photographies et s'entendre définitivement avec l'éditeur de Zurich qui s'intéressait à la publication de l'ouvrage. Comment pouvait-il partir maintenant, abandonner une telle somme de travail. Il devait absolument faire prolonger les visas australiens.

Arno s'assit, mangea distraitemment, repoussa son assiette. Il pensait à la préface de son livre, à cette campagne de fouilles à laquelle il avait renoncé, parce qu'il lui fallait avant tout se consacrer aux tablettes jébuséennes. Pourquoi donc avait-il passé cette décevante journée avec Grete Buhler ?

Il l'avait pourtant tenue dans ses bras, cette fille gaie et voluptueuse. Elle l'appelait « Professeur » avec une tendresse un peu moqueuse et à Brissago ils avaient été

## LES SENTIERS DE VALLORGE

des camarades avant d'être des amants. Ils ne s'étaient rien demandé d'autre que le plaisir. Après tout, ils l'avaient eu. Aujourd'hui Grete avait quitté le camp et travaillait à Berne. Elle avait profité d'un jour de congé pour proposer à Arno de la rencontrer à Neuchâtel. Elle lui écrivait, de temps à autre, adressant ses lettres au château. Il les lisait distraitemment, mais toujours amusé par la bonne humeur de Grete. Une fois déjà, au nouvel an, ils s'étaient revus. Cette fois-ci, il avait hésité au moment de lui répondre. Non seulement parce que son travail pressait, mais aussi parce qu'il n'avait nulle envie de retrouver la jeune femme. Elle lui avait cependant écrit : « Ce sera sans doute la dernière fois ». Il savait qu'elle avait entrepris des démarches pour partir aux États-Unis. Il avait fini par lui écrire qu'il passerait la journée avec elle.

La revoyant sur les quais de la gare de Neuchâtel, il se rendit compte qu'il avait oublié à quel point elle était vulgaire. Elle poussa des cris en sautant du train et en courant vers lui et se fit plus bruyante encore dans le restaurant de la gare où il l'emmena prendre un café et des croissants. Une dame distinguée, assise non loin d'eux, un pékinois dans son giron, les regarda avec désapprobation. Le chien lui-même levait le museau avec dédain. Grete pouffa de rire, se pencha à l'oreille d'Arno : « Allons plus loin, près de ces ouvriers pour nous réchauffer au contact du bon peuple ! » Il la suivit, car déjà elle se levait non sans faire une grimace à la dame, suffoquée. Arno se demanda ce qui un jour avait bien pu lui plaire en Grete et comment il parviendrait, avec elle, à remplir la journée. Il s'aperçut que ses jambes étaient épaisses et qu'elle se maquillait à outrance ! Ils sortirent de la gare. La ville descendait à leurs pieds, jusqu'au lac qui étalait sa surface légèrement bombée. Sur l'autre rive, la ligne dentelée des Alpes commençait

à émerger de la brume. Arno écoutait Grete qui n'arrêtait pas de parler, de son travail, de ses collègues, d'une fille qui lui avait joué un mauvais tour, de ses cousins d'Amérique, de son prochain départ pour les Etats-Unis. Il lui proposa d'aller à Chaumont. Elle s'attendait à autre chose, lui lança un regard étonné, mais ne dit rien. Dans le funiculaire. Grete recommença à discourir, sans rien regarder. Le funiculaire s'engouffra dans un taillis sombre, s'éleva et rejoignit la lumière, tandis que le lac réapparaissait, calme et opalin. Grete se mit enfin à contempler le paysage et courut d'un bout de la banquette à l'autre. Trois enfants, devant eux, faisaient de même. A Chaumont, Arno conduisit la jeune femme au point de vue. Les trois lacs se dessinaient comme sur une carte géographique : Neuchâtel, à sa gauche Bienne et l'île St-Pierre et derrière, Morat, tous trois d'un bleu d'azur, entourés de ceintures d'émeraude. Un avion survola celui de Neuchâtel, semblable à un gros hanneton prétentieux. Grete s'était enfin tue et Arno regarda en souriant sa joue ronde, son petit nez et sa bouche sensuelle. Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi il avait accepté de la revoir. Ils déjeunèrent dans un jardin, face au lac.

— Tu n'es pas causeur aujourd'hui, remarqua Grete, c'est ton travail qui te préoccupe ?

Il ne répondit pas. Il était bien loin de son travail et seul le tracassait le sentiment, nouveau pour lui, de perdre son temps avec cette femme vulgaire. Le vin de Cortaillod aidant, elle s'était mise à extravaguer légèrement, interpellant leurs voisins de table et Arno fut content de quitter Chaumont. Ils s'enfoncèrent dans la forêt et puis dès qu'ils furent seuls, Grete s'accrocha au cou d'Arno, offrit ses lèvres. Le soleil brillait au-dessus d'eux, perçant les cimes serrées des épicéas.

— Qui as-tu aimé depuis moi, demanda Grete.

Son regard malicieux filtrait sous ses paupières mi-

closes.

— T'ai-je aimée, interrogea Arno.

Elle ne sut pas s'il parlait sérieusement ou s'il lançait seulement une boutade, car il posait la bouche sur sa gorge. Elle poussa un soupir, il releva la tête et la contempla, comme il avait contemplé d'autres femmes, différentes, semblables. Il la lâcha. Un jour déjà, il s'était posé la question, quand il avait failli prendre Nelly de Salonges dans ses bras : « Et ensuite ? » Ensuite, ce serait comme d'habitude. Un étrange écœurement le saisit. Déçue, Grete fit une réflexion grossière. Il ne répondit pas, l'entraîna dans la descente. Elle se remit à parler. Elle avait une quantité de projets et peut-être bien qu'elle se marierait aux Etats-Unis. Il y avait un type qu'elle avait connu au camp de Burgdorf et il lui écrivait. Il était aujourd'hui à Chicago.

— Est-ce que tu as seulement entendu ce que je t'ai raconté, demanda-t-elle, mécontente.

Ils étaient arrivés en ville et déambulaient dans des rues étroites, le long de maisons aux frontons sculptés, prolongées de profonds jardins. Cette ville ne convient pas à Grete, pensa Arno, cette ville exquise et aristocratique. Un visage se substitua à celui de sa compagne, tellement inattendu qu'il voulut aussitôt l'effacer. Grete le menait à une maison jaune aux volets gris. Une de ses compatriotes, serveuse dans un restaurant du quai, lui avait remis la clef de son logement. En janvier déjà, Arno y avait été avec la jeune femme. « Tu te souviens ? » demanda-t-elle. Ils montèrent un escalier étroit, pénétrèrent dans la chambre.

Une aventure comme tant d'autres. Plus décevante encore. Sans lendemain, sans histoire. Que voulait-il de plus ? « Je ne te reverrai pas » dit Grete, sur le quai de la gare. L'adieu était définitif. Elle prenait le train pour Berne, lui s'en retournait vers Gênevillers.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Déjà, les toits de Neuchâtel s'estompaient dans le crépuscule et le lac se confondait avec le ciel. Les barques seules étaient encore visibles. L'autre rive devenait une mince bande de terre bleutée. Une grosse tour carrée émergea de la houle des toits, Neuchâtel disparut.

Il faisait nuit quand, à Gènevillers, Arno monta dans l'autobus. Il y trouva Nelly, déjà installée. Ils se regardèrent avec surprise, échangèrent quelques mots.

— Je reviens de Genève, dit soudainement Nelly. Elle ajouta avec un petit rire : « Il faut parfois sortir de Vallorge ». Elle a dû revoir Fontane, se dit Arno en une intuition secrète. Elle attendait peut-être qu'il l'interrogeât. En quoi était-elle différente de Grete ? Quelle femme n'était pas semblable à celle-ci ? Oui, il y avait Edith. Et aussi Stéphanie. Il se refusa à penser plus loin.

— Avez-vous visité le Musée d'Archéologie, demanda-t-il, tout en se rendant compte de la sottise de cette question.

— Le Musée de peinture, admit-elle et elle se mit à lui parler de Liotard.

Ils descendirent sur la place déserte de Vallorge, marchèrent côte à côte jusqu'au torii. Là, Arno prit congé de la jeune femme et rebroussa chemin pour rentrer chez lui.

Telle avait été la journée, une journée décevante, une journée perdue. Nelly, elle, il n'en doutait pas, avait revu Fontane. Arno en était un rien amusé. Elle lui avait sans doute raconté l'histoire de sa vie, à moins qu'il ne la connût déjà. Que penserait Stéphanie si elle venait à savoir ?

Arno se décida enfin à rejoindre sa femme. Il devinait qu'elle ne dormait pas, qu'elle l'attendait, et ne voulait pas penser qu'elle avait pu s'inquiéter. Il entra dans leur chambre, ne fit pas la lumière.

— Te voilà donc, Arno, dit Edith.

Il tressaillit. Elle n'avait pas l'habitude de lui parler

## LES SENTIERS DE VALLORGE

les soirs où il montait plus tard qu'elle.

— J'ai été retenu, expliqua-t-il brièvement. Il appréhendait ce qui allait suivre, non pas les reproches qu'elle lui ferait, mais le lacs de mensonges dont il devrait s'entourer.

— Je t'ai cherché au château, fit-elle.

Il ne voulait pas se disculper. Elle avait deviné. A quoi bon lui donner des explications honteuses pour lui et auxquelles elle ne croirait pas.

— Je pensais pourtant...

Edith s'arrêta, oppressée. Il comprit qu'elle retenait ses larmes, attendit qu'elle fut un peu plus calme. Mais elle ne parvint pas à se maîtriser : « Je ne puis plus le supporter ! » cria-t-elle.

— Edith, je t'en prie, murmura-t-il.

— Pourquoi reviens-tu, reprocha-t-elle, qui te demande de revenir, qu'avons-nous encore de commun ?

Il ne répondit pas. Pouvait-il lui rappeler qu'il restait, non seulement parce qu'il devait payer le passé, mais parce qu'elle avait menacé de se tuer s'il la quittait, parce qu'un soir, à Brissago, elle avait pris une trop forte dose de véronal et qu'elle avait failli mourir. Jamais ils ne s'étaient expliqués sur cet acte désespéré.

— Je ne veux plus de cette vie, je n'en puis plus, sanglota-t-elle.

— Edith, pria Arno, sois raisonnable. Je suis ton mari...

— En quoi es-tu mon mari ? Parce que nous occupons le même lit ? Parce que je prépare tes repas ? Parce que je porte ton nom ? Oui, tu me reviens... Et je devrais m'en féliciter et être heureuse. Et te remercier de coucher avec d'autres et d'habiter avec moi. Oui, tu es mon mari, si cela est la vie conjugale. Mais je sais que ce n'est pas ainsi qu'elle doit être...

Jamais encore, elle ne lui avait parlé avec une telle

violence. Même quand elle l'avait menacé de se tuer. Elle lui avait fait peur alors, il avait encore peur. C'était vrai qu'il ne lui avait donné aucun bonheur, qu'il la bafouait. Où était la vérité ? N'eût-il pas mieux valu qu'il l'abandonnât ? Il n'avait jamais pu s'y résoudre, à cause de ses menaces, à cause de tout ce qu'il lui devait. Depuis des mois, elle ne lui avait fait une scène pareille. La dernière remontait à son départ de Brissago. Elle était persuadée alors que Mme Bulloch était jeune et belle. Sa jalousie avait éclaté, elle lui avait jeté toutes ses trahisons à la face. Grete, Jeannette Andrieu, Nina Tossi... Elle avait fini par accepter la séparation et depuis qu'elle l'avait rejoint à Vallorge avait su ne lui adresser aucun reproche. Mais sa maladie la faisait de plus en plus cruellement souffrir et il la voyait vieillir chaque jour. Il se haïssait pour ne pas la haïr, pour ne jamais avoir eu le courage de rompre leurs liens.

— Ce n'est pas ainsi que cela doit être, dit-il, je le sais comme toi, Edith. Je n'aurais pas dû t'épouser.

— Mais tu m'as épousée, s'écria-t-elle, je pouvais au moins espérer que tu me respecterais, que tu m'épargnerais, que tu saurais mentir et me faire de vains serments. Même pas ça ! Oh ! comme tu me dédaignes. Tu ne sais pas ce que j'ai vécu aujourd'hui ! Quand je suis allée au château. Ces regards sur moi. Le portier, la lingère. Et Stéphanie qui, elle, voulait mentir et le faisait si mal.

Il sut soudain ce que signifiaient la honte et le dégoût qu'il avait traînés toute la journée. Mais Stéphanie n'était rien dans sa vie, ne serait jamais rien.

— Oh ! Arno, qu'as-tu fait de moi !

La plainte continuait, inlassable.

— Si seulement tu mentais, si tu me disais que je me suis trompée, que tu étais au château... Tu n'as pas pitié de moi, Arno.

S'il s'était donné la peine de mentir, elle aurait feint

## LES SENTIERS DE VALLORGE

de le croire pour essayer de rendre, tant bien que mal, quelque dignité à leur vie. Mais il se taisait, il se taisait toujours quand elle lui faisait des reproches. Soudain, elle prit peur, dans ce silence et cette obscurité. Qu'avait-elle fait ? Elle finirait par le chasser, il n'attendait peut-être qu'un prétexte.

— Tu sais bien que je ne te quitterai jamais, dit enfin Arno.

— Toutes ces années... sanglota-t-elle.

— Oui, toutes ces années, répéta-t-il.

— De nouvelles années...

— Rien ne peut nous séparer, Edith.

— La lumière, cria-t-elle, je veux te voir.

Il tourna le commutateur. Il se tenait au pied du lit, le visage douloureux et assombri. Il y eut un long silence entre eux.

— Tu as vu la lettre, demanda-t-elle, au bout d'un moment.

### XIII

C'ÉTAIT Nelly de Salonges qui avait proposé d'aller chercher Mme Dallwitz au chalet et ils venaient d'y arriver, tous les quatre, elle, Fontane, Blaise et Stéphanie. Fontane passait le week-end à Vallorge. Après le déjeuner, on avait convenu d'une promenade. Ayant appris incidemment qu'Arno travaillait dans la bibliothèque, Nelly avait eu pitié de l'isolement de sa femme.

Blaise frappa à la porte. Edith ouvrit. Fontane qui ne l'avait pas vue depuis un moment fut frappé de sa pâleur.

— Nous vous emmenons, dit-il rondement.

— Mais... protesta-t-elle.

— Vous ne passerez pas ce dimanche toute seule, chère Madame.

— Si mon mari rentre...

— Votre mari est prévenu, il sait que nous vous enlevons.

Comme si Arno se souciait de moi, pensa-t-elle. Elle hésita pourtant à les accompagner. La vue de Nelly, de Stéphanie lui était odieuse. Elle finit par accepter, uniquement pour ne pas désobliger M. Fontane. Lui et Nelly attendirent qu'Edith se munît d'un lainage. Blaise et Stéphanie avançaient déjà.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Stéphanie mâchonnait une herbe. Elle portait une jupe de toile noire imprimée de pastilles jaunes et rouges, un corsage de linon blanc. Deux jours auparavant, elle les avait achetés à Genèveillers, sur les conseils de Nelly. Blaise regarda furtivement derrière lui. Depuis le fameux dîner, il n'avait plus eu l'occasion de rencontrer la jeune fille en tête à tête et il espérait s'éloigner de Fontane et des deux femmes.

Le père de Stéphanie marchait entre Nelly et Edith.

— Votre mari nous a appris que votre départ est proche, fit-il.

— Nous avons obtenu nos visas, mais Arno désire terminer son livre, ce qui peut lui demander encore trois à quatre mois.

Elle avait supplié son mari de ne pas remettre le voyage, mais il était resté si ferme dans ses intentions qu'elle avait fini par croire à ses raisons et qu'elle avait cédé. Mais une peur atroce la tenaillait. Elle voyait Arno reprendre contact avec le monde savant, entretenir une correspondance avec ses collègues, publier des articles dans des revues archéologiques. Bientôt, il refuserait de partir. L'Australie devenait de plus en plus lointaine, s'apparentait à un mythe. Jadis, Edith se fût réjouie que son mari reprît une vie normale, qu'il retrouvât la place qui était sienne. Maintenant elle était remplie d'appréhensions. La jalousie et l'amertume submergeaient tous autres sentiments. Il y avait des années qu'Arno lui échappait, qu'elle souffrait, mais l'espérance pourtant ne l'avait jamais fuie. Aujourd'hui, elle était certaine que s'ils ne partaient pas, elle le perdrait définitivement et le départ était devenu pour elle une véritable obsession.

— Votre mari est très absorbé par son travail, dit Nelly, nous ne le voyons guère.

Elle en avait même été un peu vexée. Dernièrement, elle était retournée dans la bibliothèque, mais Arno, dis-

trait, lointain, ne s'était guère soucié d'elle. Par contre, elle avait revu Fontane à Genève, à Vallorge. Ses confidences l'avaient émue et elle était trop généreuse, trop sûre d'elle aussi pour ne pas souhaiter guérir Stéphanie. Soudain patiente et douce, elle était devenue l'amie de la jeune fille. Stéphanie se livrait par moments, il lui arrivait même d'évoquer la déportation, mais elle s'arrêtait à la limite du souvenir. Nelly n'insistait pas. Elle sentait que Stéphanie devait retrouver son équilibre lentement, insensiblement, pour anéantir ce passé qui la poursuivait.

Au grand dépit de Blaise, avant qu'il pût amorcer une conversation, Stéphanie s'arrêta pour attendre son père, Nelly et Edith. Ils grimpèrent alors dans la forêt, la vallée leur apparaissant par de brusques échappées, pays d'une suavité exquise, bleu et vert, poudroyant de soleil. Ils firent halte dans une clairière et Blaise ouvrit le panier qui contenait le goûter. Ils étaient gais, riant et bavardant en toute amitié. Edith elle-même avait fini par se mettre à l'unisson. Quand Arno ne se dressait pas entre elle et d'autres femmes, elle redevenait vive et spirituelle. Elle avait enfin remarqué les fréquents regards que Fontane et Nelly se jetaient. Tout à coup, elle était apaisée, confiante et elle voulut croire que rien n'avait existé, ni exil, ni guerre, ni camp d'internement. Elle était tout simplement une jeune Viennoise, la fille du Professeur Egersheim, passant un heureux moment en compagnie d'amis insoucians et joyeux.

Nelly, assise auprès de Stéphanie, lui entourait la taille de son bras. Stéphanie ne se dérobaît plus et Fontane était content de les voir côte à côte, de surprendre le sourire de sa fille. Les garder toujours ainsi, se surprit-il à penser. Elles, sa fille et l'autre.

Il se rendit compte qu'il venait de prendre sa décision. S'il avait hésité jusque-là, c'était à cause de Stéphanie, mais il avait eu tort, car c'était précisément à

## LES SENTIERS DE VALLORGE

cause d'elle qu'il devait demander Nelly en mariage et très rapidement puisque son séjour à Vallorge touchait à sa fin. Il ne doutait pas qu'elle accepterait de devenir sa femme.

Nelly faisait les honneurs du panier. Elle se sentait merveilleusement bien, à la fois en sécurité et protectrice. Elle devinait que Fontane était prêt à parler. L'épouser... Elle y pensait depuis quelque temps. Pourquoi pas ? Elle se sentait à l'abri auprès de lui et Stéphanie ne présentait pas un problème. Au contraire, Stéphanie était un lien entre son père et elle. Il fallait que Fontane parlât maintenant, car dans une semaine, elle serait partie et tout serait perdu. A cette idée, Nelly était saisie de crainte, consciente que sa vie se jouait maintenant. Dans une semaine, il serait trop tard. Elle connaissait ces éphémères engouements de vacances. Elle rencontra le regard de Fontane et la confiance l'envahit. A cause de Stéphanie, ce n'était pas une liaison qu'il lui proposerait, mais bien le mariage.

Blaise, allongé au pied d'un mélèze, les bras croisés sous la nuque, guettait Stéphanie entre ses paupières mi-closes. Elle se tourna enfin vers lui : « Fatigué ? » Comme si Blaise pouvait être fatigué ! Dans cette taquinerie, il vit le désir qu'elle avait de prendre la route, de se retrouver à côté de lui. Il se leva d'un bond : « Continuons ! » Comme Fontane et Nelly s'y prêtaient, il marcha à nouveau en tête du groupe, avec la jeune fille.

— Stéphanie, vous n'êtes plus fâchée, demanda-t-il.

— Je n'ai jamais été fâchée, répondit-elle.

— Je me suis conduit comme une brute !

Elle rougit, haussa tristement les épaules. Elle était si peu femme à être ménagée. Que s'imaginait-il ? Qu'elle pût lui en vouloir d'avoir essayé de l'embrasser ? Mais elle n'était pas comme d'autres filles qui ont eu une enfance et une jeunesse paisibles, au sein de leur famille.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Blaise ne savait pas de quel gouffre plein de sang et de boue, elle était remontée. Personne ne le savait, même pas son père. Pauvre Blaise qui se croyait une brute !

— Cela n'a pas d'importance, fit-elle, rien ne s'est passé.

— Stéphanie, sommes-nous des amis ?

Elle hésita, car elle-même ne se l'était pas encore demandé. Elle s'était habituée à lui, il faisait partie de Vallorge, il serait toujours présent dans Vallorge. Mais Nelly, Edith, Arno ? Elle se sentit glacée.

— Vallorge et vous...

Elle chercha des mots pour lui expliquer ce qu'elle ressentait.

— Vallorge et vous ne formez qu'un. Vous étiez là pour m'accueillir, vous y serez toujours...

L'autre s'en irait. La voix de Stéphanie était chargée d'angoisse quand elle conclut : « Je partirai avant vous ».

Qu'elle était bizarre parfois. Il crut tout à coup comprendre qu'elle faisait allusion à son rappel militaire.

— Pourquoi ? Vous serez encore là quand je partirai pour mes trois semaines de service. D'ici la fin de septembre. Oh ! Stéphanie, j'en suis désolé. Ces trois semaines vont me paraître mortellement longues.

— Et comme vous allez manquer à Mme Bulloch.

Elle rit. Qu'il était borné et attendrissant par moments ! Elle était si loin de penser à son rappel militaire, elle l'avait totalement oublié. Blaise, à être taquiné ainsi, fit mine de lui tirer les oreilles. Elle se mit à courir, il la poursuivit, enchanté et la rejoignit comme la route sortait de la forêt. En face d'eux, par-delà les gouffres de verdure, se dressait le château de Seigne et ils dominaient Genèvevillers. Tout au bout de l'horizon, la lame d'argent qui s'étirait, c'était le lac de Neuchâtel. Blaise entoura la jeune fille de son bras, la serra bien fort contre lui : « Essayez de m'aimer, je ne vous de-

mande rien de plus ».

Le regard de Stéphanie était au loin, le vent jouait dans ses cheveux, soulevait le bas de sa jupe.

— Ne me répondez pas, souffla Blaise.

— Si, je veux vous répondre, dit-elle, laissez-moi le temps. Je ne suis pas fille à me gausser de vous. Il faut me croire, Blaise. Vous êtes bon et honnête. Je ne vous fuis pas, je ne fuis que moi-même. Laissez-moi le temps d'oublier, de redevenir ce que j'ai été.

— J'attendrai, fit Blaise, rempli de joie.

Les paroles de Stéphanie étaient déjà une promesse et il la gagnerait, il était sûr de la gagner. Il la lâcha, car Nelly, Edith et Fontane apparaissaient au tournant du chemin. Fontane ne connaissait pas le point de vue et Blaise s'empressa de lui désigner les différents sommets, les villages épars dans la vallée, les châteaux dont les tourelles émergeaient de la verdure. Edith contempla ce paysage qu'elle avait vu maintes fois. Au début de son séjour à Vallorge, elle y était venue avec Arno. Ils étaient restés là un long moment, elle avait passé le bras sous celui de son mari, elle avait pensé qu'ils allaient commencer une vie nouvelle. Aujourd'hui, elle fixait un regard avide sur ce pays qu'elle ne verrait plus, dont elle voulait conserver le souvenir, car elle y avait été heureuse un court instant. Combien y en avait-il de ces endroits, à travers l'Europe, où elle avait connu quelque répit ? Elle essaya en vain de se les rappeler et son désarroi se refléta sur son visage devenu hagard.

— Où êtes-vous donc, demanda Bernard Fontane. Il lui touchait le coude. Elle tressaillit, revint à elle.

— A quoi pensiez-vous, questionna Nelly.

Il y avait de la pitié dans le ton de la jeune femme. Edith la regarda avec mépris. Cette femme qui s'accrochait aujourd'hui au bras de Fontane, n'était-elle pas hier dans les bras d'Arno ?

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Gageons que vous étiez déjà en Australie, dit Blaise.

Elle sourit sans répondre. D'ailleurs attendaient-ils une réponse ? Leurs paroles n'étaient que de pure politesse. Ils étaient bien trop préoccupés d'eux-mêmes et elle regretta amèrement de les avoir suivis.

Tout au long du chemin de retour, elle ne dit plus mot, elle ne vit rien des bois et des pâturages tout résonnant de sonnailles qu'ils traversèrent. Quand ils eurent rejoint la route cantonale plantée de cerisiers, Vallorge leur apparut, avec sa place, le toboggan sur lequel glissaient les enfants, les beaux marronniers qui l'ombrageaient. Nelly se rappela qu'elle avait rencontré Arno sur cette place, le soir où elle était revenue de Genève. Et lui d'où revenait-il ? Elle chassa ce souvenir. Désormais, il n'y avait plus de passé pour elle, chaque nuit devait la laver de la journée vécue, elle voulait seulement vivre la minute présente et ce qu'il y avait eu la veille glisserait sur elle comme une eau limpide qui ne laisse aucune trace. Deux mariages, la guerre, Clément, Antoine, n'avaient rien changé à son être profond. En ce moment, elle se donnait au plaisir de cette promenade, aux côtés de Bernard Fontane.

Lui, Nelly, Blaise et Stéphanie reconduisirent Edith. Arno déjà rentré, les accueillit gaiement. Stéphanie devina qu'il était satisfait de son travail et une joie paisible l'envahit. Edith se sentit à nouveau mordue par la jalousie.

— Les Jésuséens se sont bien comportés aujourd'hui ? demanda Stéphanie.

— Ma parole ! s'écria Nelly, je vois que vous êtes fort avant dans les secrets de M. Dallwitz.

— Qu'exige donc M. Dallwitz des Jésuséens, questionna Fontane.

— Son humeur dépend du texte qu'il a pu déchiffrer,

## LES SENTIERS DE VALLORGE

expliqua sa fille, et ces temps-ci, il nage en plein ciel, parce que le roi de Jébus écrit des choses extraordinaires.

— Parce que Mme de Salonges est ici, se dit Edith avec amertume.

Arno souriait en les écoutant et leur versait un vin pétillant. Nelly proposa de boire à la santé de ce roi de Jébus auquel M. Dallwitz rendait la vie. Ils trinquèrent en riant, ne voulurent pas remarquer la mine morose d'Edith qui n'aspirait plus qu'au départ du groupe. Mais Arno les retenant pour retarder son inévitable tête-à-tête avec sa femme remplissait à nouveau les verres. Il déposa soudain le sien quand il remarqua que Blaise tenait Stéphanie par la main. Le garçon est en progrès, se dit-il. Une amère déception s'empara de lui. Que s'était-il imaginé ? Stéphanie était une fille comme les autres. Que lui fallait-il ? Deux bons bras qui la guériraient de toutes ses folies. Il la regarda comme il ne l'avait jamais regardée. Elle était jolie, inquiète, troublée et troublante et il comprit qu'elle l'avait toujours attiré, même au plus fort de son insolence et de son agressivité. Aujourd'hui, il n'y avait plus de désespoir en elle, elle était une jeune fille de vingt ans à qui l'amour sourit, un homme la saisirait, s'emparerait d'elle, la façonnerait à son image. Je ne le veux pas, pensa-t-il tandis que son cœur s'emplissait d'un mal encore jamais ressenti, si aigu, si intolérable qu'il fut heureux quand les gens de Vallorge se levèrent pour prendre congé de lui. Il y eut alors sur le seuil du chalet un échange de paroles animées. Enfin, ils partirent. Arno les suivit des yeux. Stéphanie marchait aux côtés de Blaise.

— Gentille, la roucoulade entre ces enfants, dit Edith.

Il n'avait même pas remarqué qu'elle se tenait près de lui, devant la porte.

— Un joli couple, acheva-t-elle.

Sait-elle donc qu'elle peut désormais me faire souf-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

frir, pensa-t-il. Elle lui souriait, presque avec niaiserie : « Rentrons, fit-elle, tu dois avoir faim ».

Cependant, les Fontane, Nelly et Blaise traversaient le parc. Blaise et Stéphanie se mirent soudain à se poursuivre d'un sentier à l'autre, se cachant, se rattrapant avec de grands rires. Bernard Fontane et Nelly furent seuls. Il était pensif et grave, elle attendait, sachant ce qu'il allait lui dire.

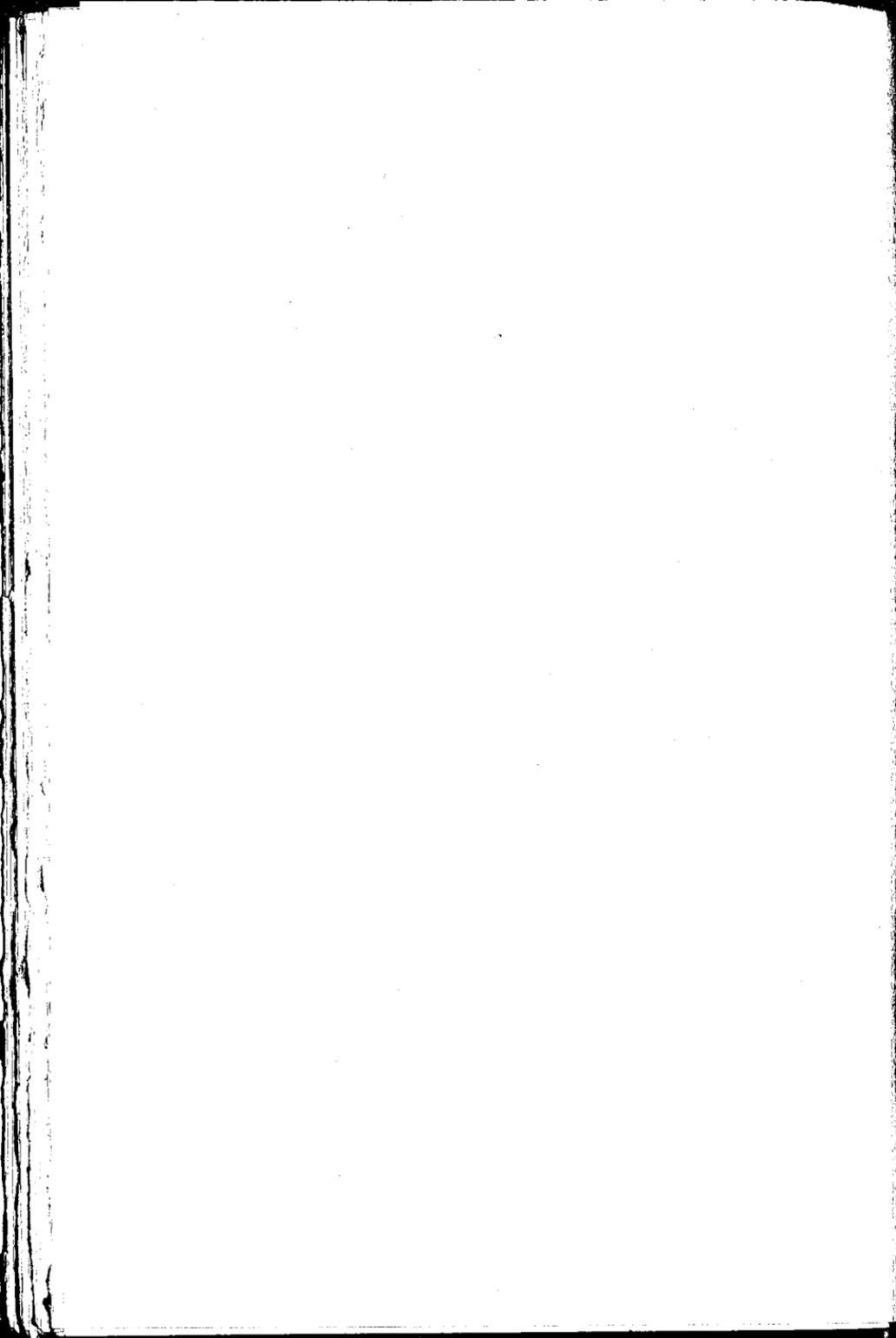
— Est-ce vraiment votre dernière semaine à Vallorge ? demanda Fontane.

— Il m'est difficile de prendre de plus longues vacances, répondit la jeune femme, de plus j'ai des cousins qui m'attendent à Poitiers. Ils veulent passer une quinzaine en Italie et je leur ai promis de rester avec leurs enfants. Si d'ici l'hiver, je n'ai pas fait trop de dépenses, je reviendrai peut-être. M. Laprade m'a dit qu'on pratique les sports d'hiver non loin de Vallorge.

D'ici l'hiver ! Devrait-il attendre d'aussi longs mois pour la revoir ? Fontane saisit la main de Nelly, la porta à ses lèvres.

— Nelly, Nelly très chère, voulez-vous être ma femme ?

Il sut aussitôt qu'elle acceptait et l'attira à lui. Il y avait de la protection dans ce geste, il y avait aussi de la domination. Ce n'était pas tout à fait ainsi que Salonges avait traité Nelly, mais ce n'était pas pour lui déplaire.



#### XIV

**J**UIN finissait et Stéphanie était à nouveau seule entre Mme Bulloch et Blaise. Nelly s'en était allée, avec sa gaieté, sa joie de vivre, son entrain, son énergie. Pourtant, quelque chose de son esprit était resté dans la maison. Quand Mme Bulloch parlait du domaine à son neveu, il lui tenait tête désormais, donnait son avis avec décision. Stéphanie intervenait parfois, alors que jadis elle les laissait poursuivre un dialogue dont elle n'écoutait pas un traître mot. Elle n'aimait pas la vieille dame, mais elle avait appris à être plus prévenante envers elle et quand elle la regardait, il y avait plus de pitié que de colère dans son cœur. Elle se demandait comment Irène Bulloch était devenue ce qu'elle était, aveugle, hantée de soupçons, grotesque et tragique sous son mauvais maquillage. Bien que l'atmosphère fût morose, entre Mme Bulloch et les jeunes gens, il se formait presque une entente familiale.

Stéphanie commençait à organiser sa vie, à occuper ses journées. Nelly lui avait appris à nager. Au matin, elle se baignait dans l'étang de la prairie, se séchait à l'abri du feuillage touffu d'un saule, s'étendait dans l'herbe drue. Quand Nelly était encore là, elle l'écoutait parler et riait avec elle. Maintenant, elle pensait à la jeune femme. Elle savait qu'elle la retrouverait dans sa

## LES SENTIERS DE VALLORGE

vie. Nelly lui avait confié qu'entre elle et Fontane, un grand amour était né, que dans un avenir prochain, à eux trois, ils formeraient une famille. Stéphanie n'avait manifesté aucune joie, mais n'avait pas repoussé la jeune femme. Qu'importait ! Avait-elle jamais eu un père, avait-elle vécu avec lui ? Nelly avait formé des projets. Elle disait « nous ». Qui était ce « nous » : elle et Fontane ? Eux deux et Stéphanie ? Stéphanie n'avait posé aucune question, bien qu'elle se demandât comment serait sa vie à Genève, entre son père et Nelly. Déjà, elle n'imaginait pas une autre existence pour elle qu'à Vallorge. Pourquoi n'y resterait-elle pas ? Elle finirait par aimer Blaise. Elle ne le fuyait plus, elle l'accompagnait même à Genèvevillers ou à Seigne. Il était heureux. Parfois, enhardi, il se penchait sur elle, elle le repoussait alors, sans violence, mais fermement. Il boudait un peu, persuadé qu'elle se jouait de lui. Elle aurait voulu lui expliquer, mais n'y parvenait pas.

Stéphanie rêvait, allongée dans l'herbe. Elle se disait qu'un jour, elle oublierait. Penser ainsi était déjà une forme d'oubli, même si elle était plongée dans ce passé qui la déchirait. Pourtant, il arrivait un moment où elle le rejetait, où elle était toute à la minute présente. Quand il était temps pour elle de se lever et d'aller rejoindre Arno. Son cœur se mettait à battre plus fort, elle craignait d'arriver en retard, courait, puis entraînait sans frapper et sur la pointe des pieds dans la bibliothèque. Elle apparaissait fraîche, dorée de soleil, avec parfois un brin d'herbe dans les cheveux ou sur la robe. Arno était souvent si absorbé qu'il ne la remarquait pas tout de suite. Elle attendait. Il levait la tête et l'apercevait soudain, assise en face de lui qui souriait de sa surprise. Il était heureux de la voir, bien qu'il se mêlât à sa joie un amer sentiment de regret. Il chassait ce regret, prenait un livre, le faisait lire à Stéphanie, elle tradui-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

sait, il expliquait. Ils avaient choisi de lire « Marie-Antoinette » de Zweig. Stéphanie et Arno discutaient avec passion et seul le gong du déjeuner venait leur rappeler que l'heure de la leçon était dépassée depuis longtemps. Ils se séparaient alors dans le hall du Musée. Stéphanie rejoignait Mme Bulloch et Blaise, Arno descendait vers le chalet où l'attendait Edith.

L'après-midi, Stéphanie accompagnait parfois Blaise s'il allait à Seigne ou à Genèveillers, mais le plus souvent, elle courait les bois ou s'en allait rendre visite à Edith. Ceci lui coûtait un effort, mais son père et Nelly lui avaient longuement parlé de l'isolement de Mme Dallwitz et Stéphanie avait la vague intuition qu'elle facilitait ainsi la vie d'Arno. Edith guettait la jeune fille avec impatience et Stéphanie sentait qu'elle avait besoin de sa présence comme elle avait eu besoin de celle de Nelly. Elle-même, n'avait-elle pas cru pouvoir vivre seule, sans parents, sans amis, jusqu'à ce que l'amitié et l'affection eussent eu raison de son jeune cœur ? Puisqu'elle pouvait recevoir, elle pouvait désormais donner.

Stéphanie et Edith ne parlaient pas beaucoup cependant. Edith se perdait dans de longues rêveries. Quand elle racontait, c'était son enfance, sa jeunesse, ses parents. Elle s'animait alors, ses yeux reprenaient leur lumineux éclat. Hors de ce sujet, elle n'avait plus rien à dire. Elle tenait un fin ouvrage de lingerie, brodait machinalement. Stéphanie regardait ses belles mains agiles et gracieuses, ces mains qu'elle avait vu courir sur le clavier du Pleyel. Elle cachait alors les siennes derrière son dos, ses vilaines mains déformées par les coups de fouet, les morsures du gel et les travaux grossiers.

A l'heure du thé, la jeune fille rentrait au château avec Edith. Mme Bulloch les attendait. Stéphanie qui l'avait vu faire par Nelly, qui se souvenait de la grâce de sa mère, servait le thé avec des gestes encore gauches. Mme

Bulloch et Edith commençaient la conversation par des banalités : le temps, les touristes, le coût de la vie, la récolte. Stéphanie leur prêtait une oreille distraite, sagement assise entre elles. Plus soudain, Irène Bulloch se laissait aller aux confidences. De même qu'Edith évoquait sa jeunesse, Irène Bulloch évoquait son mari, faisait des rapprochements entre Arno et lui. Edith s'agitait, mal à l'aise.

— Moi aussi, j'ai été seule, j'ai été seule ma vie durant ! soupirait Mme Bulloch.

Edith refusait de comprendre, Stéphanie soudain tendait l'oreille.

— Il ne faut pas aimer, l'amour est odieux, continuait Mme Bulloch.

Tout protestait en Stéphanie, elle se levait, s'éloignait des deux femmes.

— Pourquoi avoir peur, criait la vieille dame, vous êtes jeune et forte, Stéphanie, rien de ce qui nous est arrivé ne vous arrivera.

Stéphanie refusait de répondre. Que pouvait-il encore lui arriver ? Elle se sentait peinée pour Edith, bien que rien ne pût la rapprocher de l'épouse d'Arno.

— Pourtant, il m'a aimée, je sais qu'il m'a aimée, ajoutait Mme Bulloch.

Les yeux d'Edith se voilaient, son visage devenait crayeux. Elle n'avait jamais été aimée. Stéphanie la regardait intensément, remplie de pitié en la voyant pâlir, se troubler, comprenant qu'il fallait détourner la conversation, mais ne sachant comment s'y prendre. Enfin Mme Bulloch terminait : « Tout cela, c'est le passé ».

Stéphanie revenait vers les deux femmes, présentait l'assiette de gâteaux qu'elles refusaient ; elle, avec l'appétit de sa jeunesse, en mangeait volontiers. On se mettait à échanger des recettes de pâtisserie. Edith, peu à peu, se ressaisissait. Au moment où elle s'en allait, Mme

Bulloch la pressait de revenir. Stéphanie bouleversée par le visage ravagé d'Edith, voulait crier : « Ne revenez jamais ici ! » Edith remerciait pour l'agréable après-midi. Elle ne viendra plus, pensait Stéphanie. Mais le lendemain, tout recommençait. Mme Bulloch torturait Edith et elle se prêtait au jeu.

— Pourquoi la laissez-vous parler ainsi, lui demanda un jour Stéphanie, surmontant sa timidité.

Edith lui lança un regard étrange, ne répondit pas. Pouvait-elle expliquer à la jeune fille que tout lui était une source de tourments et qu'elle pouvait supporter beaucoup pour ne pas être seule.

Quand Edith quittait le château, Stéphanie respirait. C'était l'heure où Blaise rentrait, les rejoignant dans la salle à manger. Mme Bulloch accaparait son neveu, le harcelait de questions durant tout le dîner. Enfin, ils se levaient de table et la vieille dame consentait à abandonner le jeune homme. Elle se retirait dans sa chambre où Léona l'aidait à se déshabiller et lui faisait ensuite un peu de lecture. Blaise et Stéphanie demeuraient seuls. Il l'entraînait sur la terrasse, ils s'appuyaient à la balustrade de pierre et il venait toujours un moment où Blaise entourait la jeune fille de son bras. Elle s'éloignait alors avec un geste d'effroi, rentrait dans la maison. Il restait désesparé, furieux et follement amoureux, se répétant que cela ne pouvait durer de la sorte, que Stéphanie serait à lui.

Les journées passaient. Le mois de juin avait été immuablement beau, mais juillet se couvrit de nuages, le temps devint maussade, il plut. La forêt était humide, la prairie marécageuse et la bibliothèque sombre et froide. Blaise était de méchante humeur, Mme Bulloch pleine de sarcasmes. Seules les lettres de Nelly étaient gaies et rappelaient les jours passés.

Bernard Fontane arriva à l'improviste un matin. Il

## LES SENTIERS DE VALLORGE

avait peu de temps. Après le déjeuner, il s'en alla avec sa fille. Il était venu en voiture cette fois-ci et lui proposa de l'accompagner jusqu'à Genèvevillers. Ils entrèrent dans un salon de thé. Fontane assis en face d'elle, prit entre les siennes les mains de sa fille. Elle devina ce qu'il avait à lui dire. Durant le déjeuner, entre Mme Bulloch et Blaise, ils n'avaient pu échanger une parole. Maintenant ils étaient seuls, au fond de la pâtisserie. La pluie crépitait contre les vitres. On leur avait servi une tasse de café. Stéphanie le prenait noir et très fort et ne cachait pas son plaisir de le trouver bon. Manya aussi adorait le café noir, se rappela Fontane. Mais il ne parvenait pas à être mélancolique. La vue de Stéphanie lui était agréable. Elle portait un chandail blanc à col roulé et ses cheveux noirs et lisses encadraient un visage aux lignes pures. Comme elle avait changé ! Ses yeux ne fuyaient plus, elle relevait la tête, elle souriait. Fontane savait que depuis le départ de Nelly, Stéphanie n'avait plus été malade, qu'elle errait moins par la forêt, qu'elle lisait, qu'elle s'exerçait même à tricoter. Qui avait opéré cette métamorphose, sinon Nelly ? Bien sûr, il n'y avait pas eu qu'elle. Blaise, naturellement, peut-être le professeur Dallwitz. Mais c'était Nelly qui avait mis le doigt sur la plaie. Il lui en serait éternellement reconnaissant.

— Ma chérie, dit Bernard Fontane, ne désires-tu pas revenir à Genève ?

Elle tressaillit, jeta sur lui un regard plein d'appréhensions.

— C'est à Genève qu'est ta maison, notre maison.

— Quitter Vallorge, s'écria-t-elle enfin.

— Je ferai comme tu le voudras, Stéphanie.

— Est-ce que mon séjour à Vallorge coûte très cher, vraiment très cher, demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

Fontane ne put s'empêcher de rire. Il ne pensait pas

## LES SENTIERS DE VALLORGE

qu'elle pût avoir quelque idée de la valeur de l'argent.

— Il ne s'agit pas de cela, répondit-il, je croyais que tu te lassais de Vallorge. D'ailleurs, si Genève te déplaît, tu pourrais aller ailleurs. Peut-être en haute montagne ou dans le Tessin.

Partir, rencontrer de nouveaux visages ? Ne s'attachait-elle pas trop à Vallorge ? A peine l'eut-elle pensé qu'à l'idée de quitter le domaine, elle fut saisie de détresse.

— Je veux rester à Vallorge, murmura-t-elle.

C'est donc le jeune Laprade, se dit Fontane et il demanda : « à cause de Blaise ? »

Stéphanie ne répondit pas tout de suite. Son père prit son silence pour un acquiescement.

— Il t'a parlé ?

— Oui, mais je ne lui ai rien promis. Père, si Blaise savait...

— Il sait, ma chérie.

Qu'elle avait été déportée. Bien sûr. Mais Stéphanie pensait à l'autre chose. Elle ouvrit la bouche pour le dire, se tut. L'aveu était impossible.

— Le jour où tu décideras, fit Bernard Fontane, tu ne devras pas me demander mon avis.

Elle lui sourit, mais ses doigts se crispèrent sur la nappe, son cœur se mit à battre à grands coups. Est-ce que son destin était auprès de Blaise, Blaise qui l'aimait, qui serait le maître de Vallorge ?

— Stéphanie, j'ai autre chose à te dire.

Les choses devenaient tout à fait simples pour Fontane. Maintenant qu'il était rassuré quant à l'avenir de sa fille, il pouvait lui annoncer qu'il allait se remarier avec Nelly de Salonges. Il remarqua qu'elle n'était pas étonnée.

— Tu t'y attendais ?

— Un peu. C'est bien, père, je suis contente.

Elle l'était réellement. Pauvre père, il n'avait guère été

## LES SENTIERS DE VALLORGE

heureux et il avait le droit de songer à son propre bonheur. Stéphanie ne s'était jamais demandé ce qu'il était devenu une fois divorcé, quelle vie il avait menée, s'il avait souffert quand elle refusait de l'accompagner en Suisse. Elle se rappela l'ami de sa mère. Est-ce que Bernard Fontane avait connu l'existence de Georges Maison-pierre ?

Fontane était rempli de joie. Tantôt il allait écrire à Nelly et lui demander de fixer la date de leur mariage. Puisque Stéphanie voulait rester à Vallorge, les choses seraient très faciles. Ils pourraient se marier encore cet été, voyager un peu. Stéphanie, chez Mme Bulloch ne se sentirait pas abandonnée.

Il regarda l'heure : « Il est temps pour moi, fit-il. Ils sortirent de la pâtisserie, il monta dans la voiture, prit le volant, démarra. Stéphanie le regarda partir, debout au bord du trottoir. Elle agita le bras. Quand l'auto eut disparu à l'autre bout de la place, elle s'en alla prendre l'autobus. Elle n'eut pas à attendre, il arrivait. Le chauffeur lui fit un signe amical tandis qu'elle s'installait. Il pleuvait toujours, l'eau dégoulinait sur les vitres, cachait la route, mais la jeune fille ne songeait pas à regarder le pays ou les gens. Son père appartenait désormais à Nelly, sa maison aussi. La maison de Genève avait-elle d'ailleurs jamais été son foyer ? Quand avait-elle eu un foyer ? Le trouverait-elle auprès de Blaise ? Comme tantôt, dans le salon de thé, elle fut submergée de tristesse. Quitter le domaine, ce n'était pas perdre Blaise, c'était ne plus voir Arno. Elle enfouit son visage entre ses mains.

— Vallorge ! cria le chauffeur, s'apercevant qu'elle ne bougeait pas.

Elle descendit, remercia l'homme qui l'aidait à sauter du marchepied, se hâta vers le château, traversa le hall, monta à l'étage, se débarrassa de ses vêtements mouillés

et pensa avec délices au feu de bois qui brûlait dans l'âtre du salon. Elle avança dans la pénombre, s'agenouilla devant les flammes et sursauta en entendant parler. Mme Bulloch et Edith étaient assises à l'autre bout de la chambre, Edith encore installée au piano, mais il y avait longtemps sans doute qu'elle ne jouait plus.

— Venez nous servir le thé, pria Irène Bulloch.

Stéphanie alluma un lampadaire, s'approcha d'Edith et fut frappée de sa pâleur. Un coffret était ouvert sur un guéridon de laque, entouré de photographies et de lettres éparées.

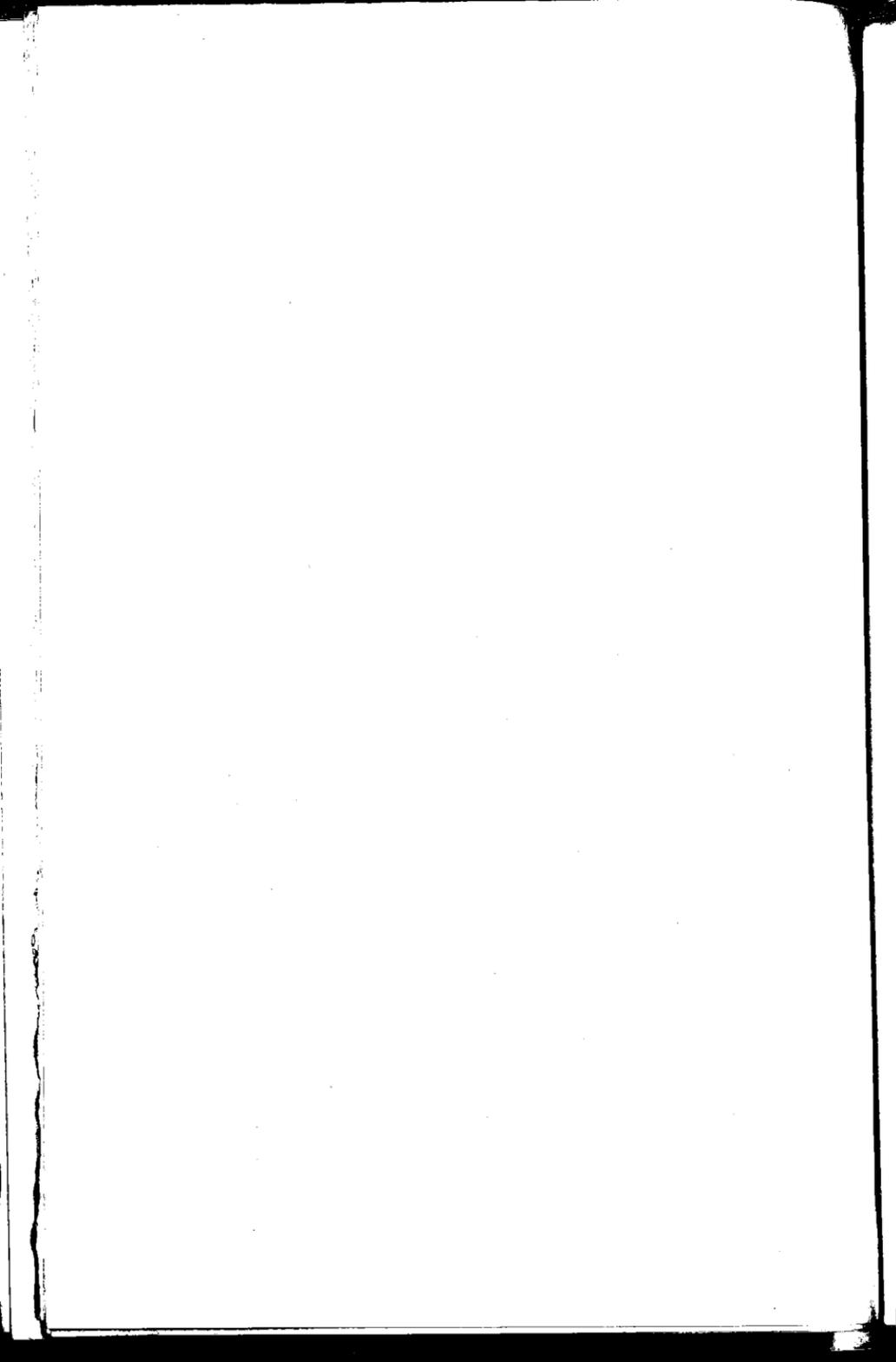
— Vous ne les avez jamais vues, Stéphanie, dit Mme Bulloch, regardez.

La jeune fille prit les photos, une à une. De vieilles photographies jaunies, des groupes de famille. Stéphanie reconnut sur l'une d'elles le père de Blaise, puis John Bulloch au regard pénétrant sous des sourcils épais. Enfin, elle tint en main le portrait d'une jolie femme aux cheveux blonds serrés en une lourde torsade, une jeune femme souriante et pensive, aux yeux rayonnants.

— Qui est-ce, demanda Stéphanie, frappée par la beauté de ce visage.

Mme Bulloch prit la photographie, la reconnut au format et à l'épaisseur : « C'est moi », dit-elle. Elle éclata d'un rire amer : « Mme Dallwitz m'a posé la même question ». Puis elle poussa vers la jeune fille un tas de lettres, les éparpilla devant elle : « Si, regardez, lisez. Voilà ce qu'il m'écrivait ». Stéphanie, glacée, repoussa les lettres, mais des mots dansèrent devant ses yeux : « Ma bien-aimée... Cette journée sans toi m'a paru mortelle... Je n'ai cessé de penser à toi... »

Stéphanie s'arracha à ces mots, regarda la vieille dame, saisie d'effroi et de pitié. Edith aussi la regardait et pensait avec terreur : « voici donc ce que je deviendrai ».



**A**RNO, ce matin, avait lu des poèmes hindous à Stéphanie. L'heure de la leçon était passée, mais elle ne pensait pas à partir, assise dans la profonde encoignure d'une fenêtre. Arno s'était remis au travail. Il savait qu'elle était là. Derrière Stéphanie se profilait Çiva dansant. Par moments, il relevait la tête, la voyait rêveuse, rencontrait son sourire. Il se remettait à écrire, sans avoir été interrompu dans le fil de sa pensée. Son livre serait bientôt terminé, ce livre grâce auquel il avait retrouvé son assurance et son équilibre de jadis. Plus rien n'était vain, chaque chose était réelle et peu lui importait maintenant de rester à Val-lorge ou de partir en Australie. Partout, il saurait construire son univers, puisqu'il avait su faire le sacrifice de son amour. En déchiffrant les tablettes jébuséennes, en renonçant à Stéphanie, il avait découvert l'essence même de sa vie.

Stéphanie se répétait le poème qu'ils avaient lu :

*Je ris quand j'entends dire que le poisson dans l'eau  
a soif.*

*Tu ne vois pas que le Réel est dans ta maison et tu  
erres inconscient de forêt en forêt.*

*Chez toi est la Vérité ! Va où tu veux, à Bénarès ou à  
Mathura : si tu ne trouves pas ton âme, le monde  
pour toi est sans réalité.*

## LES SENTIERS DE VALLORGE

De l'autre côté de la vitre, dans la galerie, le Dieu Çiva s'élançait, une jambe fléchie, l'autre levée. Il avait quatre bras et dansait, animé d'un mouvement violent, dans une auréole de flammes. Combien de fois, Stéphanie l'avait regardé, sans le voir. Aujourd'hui, elle s'émerveillait de la souplesse précise des gestes rituels, elle se demandait quel artiste avait sculpté cette statue. Elle voulut interroger Arno, mais se ravisa, n'osant interrompre son travail. Où se dressait jadis cette figure, dans quel temple, au bord de quelle rivière sacrée ? Il y avait tant de choses que Stéphanie désirait connaître, qu'elle devait connaître. Etrange destin que celui de ce Dieu, né sous d'autres cieus, échoué à Vallorge, pour combien d'années, combien de siècles, jusqu'au jour où des hommes, la montagne ou la forêt auraient raison du Domaine.

La jeune fille bougea et très doucement se dirigea vers la porte. Arno leva la tête.

— Je suis restée bien tard, fit-elle, confuse.

— J'en suis heureux, répondit-il, si vous aimez la bibliothèque, il faut venir quand vous en avez envie. M. Laprade possède une seconde clef, demandez-la lui. Ce sera plus facile. J'y pense : je dois être à Zurich après-demain.

— A Zurich, murmura-t-elle.

Une fois déjà, il avait été absent. A Neuchâtel, avait-il prétendu. Elle ne voyait Arno qu'une heure par jour, mais elle s'effraya de cet après-demain qui la laisserait seule.

— Vous connaissez Zurich, demanda-t-il.

— Un peu.

Elle y avait été avec son père, ils avaient logé dans un hôtel, au bord de la Limatt, ils avaient vu divers médecins, elle avait subi toutes sortes d'examens auxquels elle s'était prêtée avec indifférence. Une brusque

## LES SENTIERS DE VALLORGE

rougeur lui vint aux joues en se rappelant la question précise d'un des médecins.

— Je dois y rencontrer mon éditeur et quelques confrères de l'Institut d'Assyriologie, expliqua Arno, de toutes façons, je vous verrai encore demain. Que ferons-nous demain ?

— Peut-être regarderons-nous les collections hindoues ?

Elle s'en alla très vite, sans même lui dire au revoir. Arno fut à nouveau seul dans la bibliothèque. Il aimait sa solitude, mais ce matin, après le départ de Stéphanie, chaleur et lumière s'évanouirent et il fut rendu à sa peine. Bientôt, sans doute, elle épouserait Blaise et lui serait parti, loin de cette enfant qui lui avait fait retrouver son identité et les fondements sur lesquels pouvait s'appuyer sa vie d'homme, loin de cette enfant à laquelle il avait rattrapé à vivre et qui suivrait son chemin sans lui. Ainsi en avait décidé le sort, ce sort étrange qui lui avait fait découvrir son amour, et en même temps l'humilité.

Ce ne fut qu'au milieu de l'après-midi qu'Arno rentra chez lui. Absorbé par son travail, il avait laissé passer l'heure du déjeuner et il se dit, avec ennui, qu'Edith allait lui faire d'amers reproches. Justifiés, bien sûr. Elle avait dû l'attendre, elle était peut-être allée au Musée pour s'assurer qu'il y était bien venu. Quelle vie insensée, ils menaient, rivés l'un à l'autre, séparés par tant d'années d'incompréhension et par sa propre et coupable indifférence. S'ils pouvaient se quitter... Parfois, Edith en parlait. Il la laissait dire, ne répondait pas, jusqu'au moment où prise d'effroi, elle le suppliait de ne pas l'abandonner, exigeait de lui des promesses solennelles. S'il l'avait aimée... Lui seul avait fait d'elle la femme qu'elle était à présent, il était juste qu'il passât toute sa vie à ses côtés.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Quand Arno arriva au chalet, il y trouva, à sa grande surprise, Stéphanie en compagnie d'Edith. Celle-ci l'accueillit par un flot de paroles : « Te voilà donc, tu dois mourir de faim, mon pauvre ami. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? Je t'aurais préparé des sandwiches. Tu étais, paraît-il, si absorbé par ton travail. Est-ce que tu sauras te débrouiller seul ? Je t'ai laissé ton déjeuner, mais il faut le réchauffer. Je n'en ai plus le temps. Mademoiselle Fontane et moi prenons l'autobus de 4 heures. Nous allons à Gênevillers, au cinéma ».

— Que donne-t-on ? demanda Arno distraitement.

Il se rinçait les mains dans l'évier et essayait de cacher sa surprise. Tout cela était tellement peu dans les habitudes d'Edith et il n'avait pas l'impression que Stéphanie eût proposé cette séance de cinéma.

— Un film mexicain que l'on dit magnifique. Nous reviendrons vers 8 heures. Mlle Fontane dînera avec nous. Si, Stéphanie, vous dînez avec nous. Nous passerons ensemble une agréable soirée. Tu seras là, Arno ?

— Je n'en sais rien, répondit-il sèchement.

Il n'aimait pas du tout le ton de sa femme, si désinvolte soudain qu'il ressemblait à une provocation et cette curieuse intimité entre elle et Stéphanie lui déplaisait souverainement. La jeune fille semblait nerveuse, pressée de partir. Il croisa son regard, si différent de celui du matin. Elle était troublée et préoccupée de ne pas contrarier Edith. Quand cette expédition avait-elle été décidée ? Arno savait fort bien que sa femme rencontrait souvent Stéphanie, mais jusqu'à présent, elles s'étaient contentées de se promener dans le parc ou de prendre le thé chez Mme Bulloch. Evidemment, le temps était maussade aujourd'hui. Après tout, il était tout naturel qu'elles voulussent aller au cinéma. Il les regarda partir, se donnant le bras. Plus exactement : Edith avait pris le bras de Stéphanie. Arno referma la porte,

## LES SENTIERS DE VALLORGE

perplexe et anxieux, revit le regard de Stéphanie, troublé, inquiet. Que pressentait-elle, que craignait-elle ? Il comprit qu'elle ressentait le même malaise que lui parce qu'ils se trouvaient réunis tous les trois. Ce fut une révélation qui ne lui causa aucune joie. Pour ne plus y penser, il retourna au château, essaya de travailler. Il en fut incapable.

Il revint assez tard chez lui, espérant qu'Edith avait changé ses projets, pantelant à l'idée qu'il ne retrouverait pas Stéphanie. Mais elle était là, elle dressait la table, tandis qu'Edith coupait le pain. La jeune fille pourtant se renfermait dans un silence morose et Arno fut certain qu'elle était venue contre son gré. Edith avait dû tellement insister qu'elle n'avait pu refuser. Pourquoi Edith agissait-elle ainsi, elle qui souffrait de toute intrusion féminine dans son ménage. Qu'avait-elle deviné ?

— Mme Bulloch et M. Laprade savent-ils que vous êtes ici, demanda Arno, sont-ils prévenus ?

— Mme Bulloch et son neveu dînent en grande cérémonie avec le Docteur Péronnet et j'ai persuadé Mlle Fontane de leur fausser compagnie, répondit Edith.

— Le Docteur Péronnet commence sa campagne électorale ? interrogea Arno.

— Je pense qu'il désire entretenir Mme Bulloch de la création d'un théâtre populaire à Vallorge.

— Il se fait quelques illusions sur la générosité de notre châtelaine, ricana Edith.

— Et M. Laprade, que dit-il de ce projet ?

Ce fut Edith qui répondit : « M. Laprade a tout juste le droit de se taire et de souffrir de l'absence de Stéphanie ».

Comme elle était acerbe, agressive. Arno la regarda, perplexe, mal à l'aise. Stéphanie ne disait mot.

— Tu n'es pas aimable, Arno, reprocha Edith, tu

## LES SENTIERS DE VALLORGE

ne parais ne pas apprécier la compagnie de Mlle Fontane.

— Je crois que je ferais mieux de rentrer, dit enfin la jeune fille.

— Je vous en prie, restez, pria-t-il.

Combien chère lui était sa présence et pourtant, il ne pouvait que souffrir de se trouver entre les deux femmes. Stéphanie inclina la tête. Edith se mit soudain à rire : « Eh bien ! c'est parfait, s'écria-t-elle, nous allons passer une excellente soirée ».

En vérité, elle n'avait rien prévu pour le repas, bien qu'elle fût fine cuisinière et aimât faire mijoter des plats. Elle avait ramené de la ville de la charcuterie, du fromage, des fruits et préparait maintenant du café fort. Ils se mirent à table et Arno interrogea les deux femmes sur le film qu'elles avaient vu.

— Oh ! des photographies admirables, dit Edith, mais que l'action est lente et que l'intrigue est ridicule.

Mais Arno devina que Stéphanie était encore émue.

— Racontez, demanda-t-il.

Elle essaya de lui expliquer, en quelques mots, l'histoire de cette fille de grande famille qui quittait sa maison, son père qu'elle adorait, un fiancé riche et généreux, pour suivre le soldat de fortune dont l'amour triomphait enfin de son orgueil et de son esprit de caste. Pendant qu'elle parlait, Edith se mit à pianoter vivement des doigts sur la table. Stéphanie s'arrêta, les larmes aux yeux.

— Au fait, jeta Edith sans aucun à-propos, Mlle Fontane m'a appris une grande nouvelle : son père se remarie avec Mme de Salonges. Et dire que nous ne nous doutions pas de cette idylle !

— Mais, cela me paraît excellent, fit Arno.

Il était un peu surpris, bien qu'il eût évidemment remarqué l'engouement de Fontane. Comment Stéphanie

avait-elle accepté ce mariage ? Il connaissait sa susceptibilité et la regarda avec une muette interrogation.

— Je pense que Père et Nelly seront heureux, dit Stéphanie, au fond Nelly a besoin de se sentir en sécurité. Mon père la protégera.

— Elle me paraît, en effet, une faible femme, narqua Edith.

— Je crois, fit Stéphanie sans vouloir remarquer l'intention méchante, je crois que même une femme qui a toujours dirigé sa vie aspire, à un moment donné, à trouver refuge auprès de quelqu'un.

— Mme de Salonges a dirigé sa vie ? Je croyais que les hommes l'avaient dirigée.

— Edith ! s'écria Arno, mécontent.

— J'aime Nelly, dit fermement Stéphanie.

— Me suis-je mal exprimée, demanda Edith avec une feinte innocence, au point que vous vous mépreniez ainsi ? J'ai simplement voulu dire que Monsieur Fontane sera son... quantième mari ? Le troisième. Et quand se marient-ils ?

— Nelly doit venir ces jours-ci à Genève, répondit Stéphanie, mon père veut lui montrer la maison, s'assurer qu'elle s'y plaira. Ils se marieront au début de septembre.

— C'est un mariage d'amour, murmura Edith.

Elle se tut, joua avec un morceau de pain qui traînait sur la table, l'émietta nerveusement et ne prit plus part à la conversation. Stéphanie et Arno parlèrent encore un instant de Fontane et de Nelly. Arno aurait voulu demander : « Vivrez-vous avec eux ? » Il était heureux qu'elle eût accepté ce mariage avec calme. C'était vrai qu'elle s'était prise d'affection pour Nelly. Comme il était vrai qu'elle épouserait Blaise, qu'elle resterait auprès de lui, à Vallorge.

— La vie est bizarre, dit soudain Stéphanie, Nelly va

quitter Paris pour vivre à Genève et ma pauvre maman a fui Genève pour aller habiter Paris. Maman adorait Paris...

C'était la première fois qu'elle évoquait sa mère devant Arno et qu'elle soulevait un coin de son passé.

— Vous avez également vécu à Paris ? demanda-t-il.

Elle se souvenait surtout des années de l'occupation. C'étaient celles qu'avait connues Arno, ces années dures, angoissantes. Cependant, leurs souvenirs, évoqués ensemble, perdaient toute amertume et tandis qu'ils parlaient, ils oublièrent tout à fait Edith. Dix heures sonnèrent au coucou. Stéphanie sursauta, se leva : « Il faut que je rentre », dit-elle précipitamment.

— Non, non, cria Edith, passez la nuit chez nous. Vous dormirez avec moi. Mon mari a un lit de camp ici, dans la salle.

— Edith ! protesta Arno.

Mais elle ne l'écoutait pas, saisissait la main de la jeune fille : « Restez ! Ne me laissez pas seule. C'est affreux d'être seule, d'attendre la nuit entière que le jour vienne ».

— Cela suffit, dit Arno durement, Mme Bulloch attend Stéphanie. Nous allons la reconduire.

— Je suis si lasse, gémit Edith.

— Je rentrerai seule, fit Stéphanie en jetant un regard suppliant vers Arno.

— Je vous en prie, dit encore Edith, allez prévenir Mme Bulloch, revenez. J'ai une belle chambre. Venez voir ma chambre. Si, si, venez voir.

— Une prochaine fois, balbutia Stéphanie.

Elle sentait perler à ses tempes une sueur d'angoisse. Une peur irraisonnée la saisit. Elle devait partir, elle ne voulait pas rester une minute de plus en face d'Edith.

On frappa à la porte. Edith regarda autour d'elle avec égarement, Stéphanie sursauta, Arno ouvrit et se trouva

## LES SENTIERS DE VALLORGE

devant Blaise. Derrière lui, il y avait toute l'étendue noire de la nuit, le mur frissonnant de la forêt. Le garçon souriait, sans remarquer l'émotion d'Edith, la nervosité de Stéphanie, l'accueil contraint d'Arno.

— Ouf ! le Docteur Péronnet est enfin parti, dit-il, et je suis venu chercher Stéphanie. Vous avez dû passer une agréable soirée.

— Il faudra venir avec Stéphanie une prochaine fois, fit Edith, retrouvant brusquement son aisance de maîtresse de maison.

La jeune fille, silencieuse, enfila son manteau, sortit devant Blaise. Arno, refermant la porte sur eux, vit le jeune homme passer son bras sous celui de Stéphanie. Ils s'éloignaient, ne formant qu'une seule silhouette qui disparut sous les arbres.

Arno revint vers sa femme. Elle l'attendait, debout, appuyée des deux mains à la table où traînaient encore les assiettes de grosse faïence et les couverts d'argent, au chiffre des Egersheim. Ces couverts, Edith les avait emportés avec elle, à travers toutes ses vicissitudes et avait réussi à ne pas les vendre. Arno, sans prononcer un mot, rassembla les assiettes.

— Je suppose que Stéphanie ira à Zurich après-demain, s'écria Edith.

— Que veux-tu dire, fit-il en essayant de maîtriser sa voix.

— Ne feins pas l'étonnement. Tu sais ce que je veux dire. A Zurich ou ailleurs.

— Edith, pour l'amour du ciel, fit-il, qu'est-ce qui te prend ? Tu sais bien que je dois être à Zurich, tu as vu toi-même la lettre de Meyer et celle de l'Institut.

— Tu n'iras pas seul, il n'y a aucune raison pour que tu ailles seul, continua-t-elle sans l'écouter.

— Calme-toi, reviens à toi. Edith, tu m'entends ?

— J'ai voulu qu'elle vienne. Je savais que tout se

## LES SENTIERS DE VALLORGE

passerait comme cela s'est passé, que vous agiriez comme si je n'existais pas...

— Tu as été insupportable, Edith. Alors que Stéphanie se remet à peine d'un drame, qu'elle doit être ménagée... Je ne veux plus que tu l'invites ici.

— Bien sûr. Personne ne doit être témoin de la vie que nous menons. Surtout elle...

— A quoi bon, Edith. Les gens en savent déjà suffisamment.

— Tu crois qu'elle sait ? Cette enfant qui doit être ménagée... Mais elle n'est pas une enfant Arno, elle est une femme, une femme de plus dans ta vie.

— Elle n'est rien dans ma vie, Edith.

— Elle aurait pu être tout.

Il ne répondit pas. Elle éclata en sanglots. Il la prit aux épaules : « Tu n'es pas dans ton état normal, Edith, va te coucher ». Il la maintenait fermement, monta l'escalier avec elle. Elle se laissa faire et il attendit qu'elle se fut déshabillée et mise au lit. Il redescendit dans la salle. Depuis quelques jours il avait cessé de dormir dans la chambre. C'était elle qui l'avait chassé de son lit. Elle avait raison. Lui-même n'avait jamais voulu prendre l'initiative de quitter la chambre conjugale. Depuis qu'ils s'étaient séparés, elle était devenue de plus en plus nerveuse et agressive.

Au matin, Arno quitta le chalet avant que sa femme ne fût descendue et quand il la retrouva, à midi, il constata, à son grand soulagement, qu'elle paraissait plus calme. Mais il avait attendu Stéphanie en vain. Pour la première fois, elle avait manqué la leçon et ne l'avait pas fait prévenir. L'après-midi, il retourna à la bibliothèque, espérant à chaque instant que la porte s'ouvrirait et que la jeune fille allait paraître. La journée s'écoula sans elle, lamentablement, péniblement. Arno finit par abandonner son travail, partit à travers le parc, à la recherche

## LES SENTIERS DE VALLORGE

de Stéphanie, rentra enfin chez lui, désorienté et inquiet. Une colère sourde le saisit à la vue de sa femme. Il parvint à se maîtriser, ne dit rien, mais elle devina : « Tu ne l'as pas vue ». Il ne répondit pas. Après le repas, elle le vit qui glissait dans son portefeuille la partie déjà écrite de son manuscrit et deux tablettes sumériennes qui intéressaient spécialement le directeur de l'Institut d'Assyriologie. Elle éclata de rire : « Mise en scène ! » Comme il ne disait mot, elle ajouta : « tu n'iras pas ! »

— Cesse, je t'en prie, fit-il enfin, je vais à Zurich, on m'y attend, tu le sais bien.

Edith secoua la tête avec égarement. Il allait prendre l'autobus, descendre à Genèvevillers, prendre un train, deux trains. Stéphanie serait au bout du voyage et après elle, il n'y aurait plus d'autre femme. Jusqu'à présent, elle avait pu le supporter, mais maintenant, ce n'était plus possible. Elle monta dans sa chambre et passa la nuit, habillée, étendue sur son lit, épiant le moindre bruit.

Au petit jour, elle entendit Arno qui se levait, le bruit de l'eau qui coulait dans l'évier, le sifflement de la bouilloire. Bruits familiers, bruits d'une maison qui s'éveille. Quelle maison ? Y avait-il une maison pour Edith ? Elle attendit, le cœur battant, espérant que son mari allait monter, lui annoncer qu'il restait à Vallorge ou lui proposer de l'accompagner. Les minutes passèrent. En bas, Arno finissait sans doute de déjeuner. Si vraiment, il allait à Zurich et seul ? Ne devait-il pas mettre son nouveau costume, il était si important qu'il fit bonne impression. Elle aurait dû, au moins, brosser son veston de tweed. Elle descendit et trouva son mari, buvant une tasse de café, debout devant la fenêtre ouverte. Un jacassement joyeux s'échappait de la forêt. Arno salua brièvement sa femme, lui dit qu'elle ne devrait pas l'attendre pour le dîner.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Ne pars pas, pria-t-elle douloureusement.

Il prit sa gabardine et son portefeuille, s'approcha d'Edith : « Calme-toi, demanda-t-il, tu sais que nous n'en avons plus pour longtemps à rester ici ».

— Ne m'abandonne pas !

— Laisse donc ces enfantillages, fit-il, excédé.

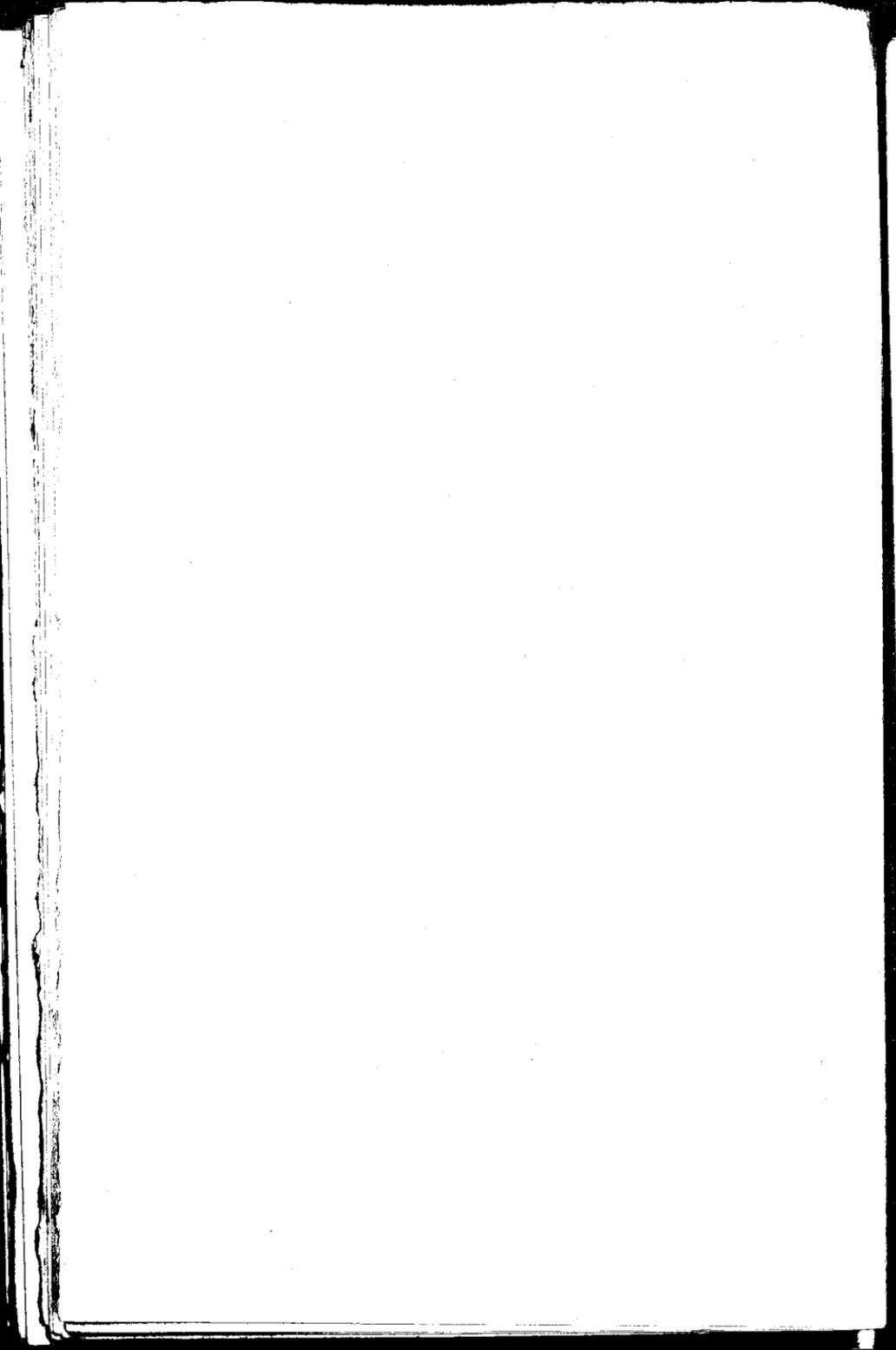
Il partit, rempli d'amertume, non sans se dire qu'il avait été trop dur. Pourquoi ne lui avait-il pas proposé de l'accompagner ? Il se rendit compte qu'il en était arrivé à ne plus pouvoir la souffrir. Seule subsistait encore la pitié et surtout le sentiment que c'était à cause de lui qu'elle était devenue cette femme hagarde et désespérée. Mais il ne parvenait plus à s'inquiéter à son sujet. C'était à Stéphanie qu'il pensait, Stéphanie qui, pour ne pas être venue la veille, devait le fuir et peut-être le haïr. Blaise a le droit de courir à sa recherche, se dit-il avec détresse, je ne suis rien pour elle, elle ne sera jamais rien pour moi.

La journée à Zurich fut heureusement fort remplie. Il prit le funiculaire au bord de la Limatt, grimpa jusqu'à l'Université, rencontra ses collègues, parla de ses travaux. A la fin de la matinée, le Professeur Wehrli l'emmena déjeuner chez lui, au Zurcherberg. Ils prirent le café sur une terrasse ombragée qui dominait la ville et le lac. Arno, détendu, presque heureux, oublia un instant Vallorge, Edith, Stéphanie. Il passa l'après-midi chez son éditeur. En mettant les choses au mieux, le livre pourrait sortir de presse dans deux mois.

Il faisait nuit quand Arno descendit de l'autobus, à Vallorge. Il parvint au chalet obscur, ouvrit la porte tourna le commutateur. Tout était en ordre dans la salle, la table était mise avec une nappe propre, son couvert et des fruits dans une coupe. Arno, soulagé, comprit que sa femme s'était calmée. Il monta dans la chambre. Il voulait lui dire que son livre paraîtrait en octobre, qu'ils

## *LES SENTIERS DE VALLORGE*

pourraient enfin retenir leur cabine sur un des paquebots de la Compagnie Maritime italienne. Il appela Edith. Elle ne répondit pas. Arno fit la lumière. Le corps de sa femme se balançait au milieu de la chambre, pendu à une poutre du plafond.



## XVI

C'ÉTAIT l'heure où Irène Bulloch se mettait au lit et écoutait Léona lui lire les journaux. Mais ce soir, elle ne bougeait pas et restait dans son fauteuil, emmitouflée d'une épaisse houppelande que son mari avait ramenée jadis de Chine et dont elle aimait s'envelopper. Irène la portait depuis que John était mort, car, de même qu'elle avait mis à profit toutes les ressources de Vallorge, de même elle se servait de ce qui avait appartenu à son mari. Elle s'enveloppait de cette houppelande par les soirées fraîches. Sa tête émergeait de l'ample vêtement ouaté comme d'un sac aux plis raides et ses mains, étalées sur ses genoux, disparaissaient sous les larges manches aux bords effilochés. Un feu de bois crépitait dans l'âtre. Ses flammes éclairaient les meubles d'acajou : le lit massif, la large armoire aux panneaux sculptés, la commode ventrue et les fauteuils recouverts de peluche verte. L'armoire contenait de vieilles robes trop larges ; dans le lit, Irène dormait seule depuis des années ; elle ne se voyait plus dans la glace ternie qui surmontait la commode et les tiroirs de celle-ci renfermaient de vieilles lettres, des chiffons décolorés, des plumes et des rubans défraîchis : des choses mortes.

Léona allait et venait dans la chambre, ramassait des vêtements, rangeait des flacons et des tubes. Elle se sou-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

venait d'avoir vu John Bulloch, enfoui dans cette même houppebande, dans cette chambre qui était alors la sienne. Sa femme occupait celle où avait logé Mme de Salonges, la plus belle du château. Après la mort de son mari, Irène s'était emparée de cette chambre où il avait vécu loin d'elle. Elle en avait fait enlever le divan de cuir sur lequel il dormait, la bibliothèque, le secrétaire. Auparavant, elle avait fouillé les livres, les papiers qui s'y trouvaient, pour les déchirer ensuite rageusement. Elle aurait détruit tout ce que John avait possédé, aimé, si elle, n'avait connu si exactement la valeur de l'argent. Sa haine n'avait pas été jusqu'à la ruiner. Au contraire, criant partout que son mari avait dilapidé sa fortune, elle avait tiré parti de tout ce qui restait. La chambre du défunt vidée, elle y avait fait transporter ses propres meubles. Elle avait cependant gardé le tapis persan qui datait du XVI<sup>e</sup> siècle. Des fleurs, des feuilles et des animaux fantastiques le parsemaient. Chaud et chatoyant, il était la seule chose vivante de la chambre. Mais ni Irène, ni Léona ne s'en apercevaient. Sur le tout, flottait une odeur indéfinissable qui était celle de la vieille dame : odeur de poudre de riz à la violette, de médicaments, de transpiration.

Irène n'était pas encore au lit, parce qu'elle bavardait avec Léona. Depuis la mort d'Edith, elles ne cessaient de s'entretenir de son suicide.

— Quel scandale, répétait Irène, est-ce possible. Pourquoi a-t-elle fait cela ?

— Les gens prétendent que c'est à cause de son mari, fit Léona.

Tous les soirs, elles remettaient la question sur le tapis. Léona savait bien ce que la vieille dame pensait du drame. Elle pensait comme elle, comme tout le monde, mais elle voulait l'entendre dire par une autre.

— Avait-elle des raisons ? Bien sûr, une femme a

toujours des raisons. Mais est-ce qu'on se pend pour cela ? Quel mauvais goût. Elle pouvait se noyer dans l'étang, faire une chute dans un ravin. On aurait eu la bonté de croire à un accident. Mais se pendre ! Et chez moi. Vous avez dû avoir un choc en la voyant ainsi.

Léona haussa les épaules. Elle en avait bien vu d'autres au cours de sa carrière d'infirmière. D'ailleurs, quand elle était arrivée au chalet, le corps d'Edith était étendu sur le lit.

— S'il l'avait aimée, il n'aurait pas eu le courage de la dépendre, remarqua Mme Bulloch.

Elle se complaisait dans ces détails macabres, y revenait sans cesse. Léona répliqua qu'après tout, Arno avait fait ce qu'il convenait de faire : essayer de ramener la vie dans un corps encore chaud.

— D'accord. Mais ce sang-froid dénote un tel manque de cœur. Comment était-il ?

Cent fois déjà, la vieille dame avait posé la question, cent fois Léona lui avait répondu.

— M. Blaise était bien plus bouleversé que lui. Il en avait les larmes aux yeux. Lui ? Il était blanc comme un linge, mais il ne disait rien. Une fois qu'il est venu au château afin de téléphoner au Docteur Péronnet, une fois qu'il nous a prévenus et que nous l'avons accompagné au chalet, il s'est tu et nous a laissés faire. Il n'y avait plus rien à faire. Elle s'était pendue dans la soirée, peu avant le retour de son mari. La maison était parfaitement en ordre. S'est-elle décidée brusquement, avait-elle, au contraire mûri son projet et voulu laisser d'elle cette impression de calme, de tranquillité ? C'était une dame.

— Elle est venue souvent ici. Qui pouvait se douter, soupira Mme Bulloch, tous leurs ennuis allaient prendre fin. Ils avaient leurs visas, ils s'apprêtaient à partir... Ils auraient dû partir depuis longtemps. Était-ce vraiment

## LES SENTIERS DE VALLORGE

son travail qui retenait M. Dallwitz ? Sa femme devait en savoir plus. Quand même pas la Colette de Seigne ? C'est fini, cette histoire-là et puis on ne se suicide pas pour une cabaretière.

— Une Colette, une autre... A la longue. Seulement, il paraît...

— Quoi donc ?

— Mme de Salonges s'entendait fort bien avec M. Dallwitz. Mme de Salonges est une jolie femme.

— Oui, et elle va épouser Bernard Fontane. Elle n'a pas perdu son temps ici.

— Le boucher les a vus, un soir, revenir de Genève-lers. Ils descendaient de l'autobus ensemble.

Mme Bulloch émit un rire sec : « La pauvre folle, elle est bien avancée. Elle est morte et lui, il est libre ».

Est-ce qu'elle-même n'avait pas eu dix fois, vingt fois, le désir de mourir, d'échapper à sa destinée, à sa solitude, à sa haine. Merci bien ! Pour que John fût libre. Comme elle avait bien fait d'attendre. Elle l'avait vu mourir, elle lui avait survécu. Qui ne pouvait nourrir sa haine n'était pas digne de vivre.

— Est-ce qu'il va revenir ? demanda Léona.

Il est mort, il est bien mort, pensait Irène et puis elle sortit de sa songerie : « M. Dallwitz ? Sans doute. Il n'est que pour quelques jours à Vienne. Des affaires à régler. Parions que la pauvre créature lui laisse des biens ».

Elle revint à ses propres préoccupations. Elle vivait, elle était la maîtresse de Vallorge, elle donnait des ordres aux domestiques, aux employés de la Scierie, de la Fabrique d'Horlogerie, aux gens de Seigne, à Blaise. Elle vivait, si vivre signifiait ne plus voir la lumière du jour, se méfier de tout le monde, n'avoir d'autre compagnie que celle d'une avorteuse qu'elle avait sauvée de la prison. Elle vivait et bientôt, elle ne pourrait plus quit-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

ter sa chambre. Blaise triompherait, Blaise qui attendait sa mort, qui épouserait Stéphanie. Eux seraient les maîtres du Domaine.

— Allez-vous-en, cria soudain Irène Bulloch.

Léona, interdite, la regarda, puis s'approcha d'elle pour l'aider à se déshabiller. Mais la vieille dame la repoussa, se leva seule et à tâtons gagna son lit. Léona haussa les épaules et déjà sur le seuil de la chambre lui souhaita la bonne nuit et éteignit la lumière du plafonnier. Une lampe de chevet éclairait encore faiblement le lit, les dernières bûches se consumaient dans l'âtre et leurs flammes mourantes jetaient un vague reflet sur les roses et les dragons du tapis.

Irène Bulloch fut seule. Elle frissonna dans sa chemise de nuit de flanelle. Jadis, elle avait été jeune, blonde, et elle se vêtait de soies légères dont elle aimait la douceur sur sa peau. Elle se souvenait d'une robe de nuit de mousseline, si mince qu'elle la laissait nue. Sa lingère la lui avait confectionnée en grand secret, mais tout Gènevillers avait dû en parler. Elle l'avait commandée quand John déjà se détachait d'elle et dormait dans l'autre chambre. Elle était entrée chez lui, vêtue de cette chemise de voile noir, impudique et sûre d'elle. Il l'avait regardée un long moment avant de la prendre et elle avait triomphé. Mais le lendemain, il était parti, sans un mot d'adieu, et sa vie de femme avait été brisée.

Il y avait des années qu'elle était seule. Elle avait eu un mari qui avait cessé de l'aimer, deux enfants qui étaient morts en naissant. Cela faisait trois tombes au cimetière de Vallorge, trois tombes qu'elle ne fleurissait jamais. Son mari s'était éloigné d'elle avec horreur, elle n'avait pas su donner la vie. Il ne lui était rien resté, même pas la foi en Dieu. John qui cherchait sa vérité l'avait jetée dans le néant, l'avait détruite à jamais. Ni Stéphanie, ni Edith Dallwitz ne l'avaient reconnue sur

## LES SENTIERS DE VALLORGE

sa photographie. Qui pouvait supposer qu'elle avait été jeune, que John avait été jeune ? Irène se mit à rire d'un rire sans joie, essayant de se rappeler, de rassembler des souvenirs. Elle s'aperçut avec terreur qu'elle avait oublié. Où l'avait-elle rencontré, la première fois ? Il y avait combien d'années ? Cinquante ans, un demi-siècle ! Elle avait vu John à la fête cantonale de Boudroz. Non, cela c'était la deuxième fois. En réalité, elle avait fait sa connaissance chez les Cormier, à Neuchâtel. Il rentrait d'Ecosse où il avait passé une année dans la famille de son père. Elle sortait du pensionnat, en même temps qu'Adèle Cormier. Adèle était morte, il y avait deux ans, à Buenos-Ayres, Irène avait reçu le faire-part. Elle avait été amoureuse tout de suite de John et puis c'était tellement merveilleux d'épouser le fils Bulloch, de venir vivre à Vallorge. Tout le monde avait parlé de son mariage, ses amies l'avaient enviée et elle avait fait étalage de ses richesses et de ses biens. Puis, elle avait découvert l'amour, un amour effréné, fait de désir et de possession. Un amour tel que John avait pris peur, qu'il l'avait fuie, qu'il avait quitté Vallorge, le pays. Il était parti seul à la recherche de quelle pureté, de quelle vérité ? S'il l'avait quittée pour suivre une femme, pour courir des aventures... Irène n'aurait pas pardonné, mais elle aurait pu l'admettre. Il l'avait abandonnée pour rechercher un amour qui ne fût ni possession, ni conquête, mais la connaissance de Dieu et la destruction de tout égoïsme. Il était parti pour se délier de la chair, de biens auxquels il tenait trop, il était parti pour trouver le savoir et la sagesse. C'est de Gênes qu'il lui avait écrit pour essayer de lui faire comprendre, pour solliciter son pardon. Elle avait cru devenir folle, elle avait voulu le rejoindre, mais elle était arrivée trop tard. Son bateau était parti la veille pour les Indes et renonçant à une vaine poursuite, elle était rentrée à Vallorge.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Déjà, on parlait d'elle, de lui, dans le pays. Elle avait fait alors répandre des bruits affreux sur son mari, son orgueil de femme étant en jeu. A mots couverts, on avait rapproché le départ de John du départ de son jeune secrétaire, on avait raconté que sa femme l'avait chassé. Il l'avait su en revenant, n'avait éprouvé pour elle que tranquille mépris. Voilà comment les années avaient passé, voilà pourquoi elle était seule.

Quelques tisons noircissaient dans l'âtre, mais Irène n'apercevait aucune lueur, sinon celle de la veilleuse, quand elle tournait la tête vers la table de chevet. Elle entendit le vieux cartel doré, sur la cheminée, sonner douze coups, douze coups qui se répercutèrent solennellement dans la maison. Combien de nuits s'étaient passées pour Irène à écouter sonner l'heure. Elle aimait le tic-tac régulier du cartel, son carillon cristallin qui meublait le silence. Cette nuit encore, elle ne trouverait pas le sommeil. Elle était si lasse, lasse de toute sa vie inutile et vide. Elle voulait dormir cependant et elle faillit appeler Léona pour lui demander un somnifère. Elle eut peur soudain. C'était si facile de faire fondre quelques cachets de plus qu'il ne fallait dans un verre d'eau. Depuis quelque temps, Irène avait la hantise de mourir empoisonnée. C'était pour cela qu'elle tendait toute son énergie à cacher qu'elle ne voyait plus. Qu'arriverait-il le jour où on s'apercevrait qu'elle était complètement aveugle. Il y avait trois ans qu'elle vivait dans la nuit. Est-ce que cela s'appelait vivre ? Pourquoi ne s'était-elle pas suicidée quand John l'avait quittée ? Edith s'était pendue, cette Edith qui bavardait avec elle, qui s'installait au piano et qui jouait à lui faire si mal. Il y a des gens qui ont le suicide facile, pensa Irène avec mépris. Elle se retourna dans son lit, elle voulait dormir, elle allait appeler Léona. Ce n'était pas Léona qui l'empoisonnerait. Que deviendrait la grossière fille le jour où elle ne serait plus ?

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Mais Léona pouvait commettre une erreur. Non, si quelqu'un devait l'empoisonner, ce serait Blaise. Lui attendait sa mort. Irène ricana. Elle ne voulait pas mourir, elle ne voulait pas rendre ce service à Blaise. D'ailleurs, elle pouvait encore modifier son testament. Les collections, de toutes façons, appartenaient à l'Etat. Mais il y avait le château, le parc, les vignobles, Seigne, les affaires d'horlogerie, les mines d'asphalte, les carrières, la scierie. Pourquoi Blaise hériterait-il de toutes ces richesses ? Demain, elle allait convoquer le notaire. Demain... Ah ! que Blaise héritât, après tout. Quelle importance cela avait-il. Le Domaine n'était-il déjà pas à lui puis-que lui le voyait, le parcourait de ses jeunes yeux.

Un nouveau coup sonna au cartel. Etait-ce la demie, était-ce l'heure ? Comme la nuit était longue. Soudain, la vieille dame tendit l'oreille. Quelqu'un marchait dans le couloir. Elle se mit à trembler, mais se ressaisit quand elle se rendit compte que les pas s'arrêtaient devant la porte de Stéphanie. Irène attendit, le cœur battant, puis comprit. D'autres pas, jadis, avaient retenti dans le silence de la nuit, ceux du jeune régisseur qu'elle recevait dans son lit. Irène rejeta ses couvertures, se leva, fit le tour de son lit et en tâtonnant arriva à la porte. Elle l'entrouvrit très doucement, écouta. Blaise chuchotait : « Ouvre-moi, Stéphanie, je te jure que je serai raisonnable. Je sais que tu ne dors pas. Je veux seulement te dire un mot ». Mais la jeune fille ne répondit pas et Blaise, après un moment, regagna sa chambre.

## XVII

**A**RNO était revenu, mais il n'habitait plus au chalet, fermé désormais. Il s'était installé à Gênevillers, à l'Hôtel de la Licorne où il avait déjà logé quand il était arrivé de Brissago. Il avait retrouvé avec une joie amère ce qui l'avait enchanté jadis : la belle place ensoleillée et calme, sa fontaine surmontée de la licorne qui figurait dans les armoiries de la ville, la vieille église paroissiale au clocher pointu. Les maisons qui l'entouraient étaient roses et vertes, avec des volets gris et des géraniums aux fenêtres. Durant le mois d'août, la ville était animée, parcourue de touristes bruyants et enthousiastes. Les pâtisseries exposaient des gâteaux dorés et croustillants, les restaurants annonçaient leurs spécialités. Gênevillers devait sa réputation, tant au Palais des Princes-Evêques qu'à sa cuisine. Sa saucisse au foie était célèbre dans toute la Suisse romande, de même que son eau de cerises dont l'arôme embaumait les ruelles.

Quel n'avait pas été le ravissement d'Arno, quand il avait découvert Gênevillers. Aujourd'hui, il rentrait d'un pays où les gens avaient faim, où les enfants couraient nu-pieds. Il ne parvenait pas à se réhabituer au bien-être, à la quiétude de la petite ville. Il n'essayait pas, d'ailleurs, il lui restait si peu de temps à y passer. Un

## LES SENTIERS DE VALLORGE

mois, deux mois ? D'ici là, Gènevillers aurait encore changé, les touristes seraient partis, l'auraient laissée à son calme hivernal. Lui aussi serait loin.

Arno montait chaque jour à Vallorge. Parfois le matin, parfois l'après-midi. Il travaillait facilement à l'Hôtel de la Licorne, tant qu'il s'agissait de rédiger son livre, mais il devait aussi terminer le catalogue et la description des tablettes, aménager la salle qui les recevrait. N'était-ce pas pour cela qu'il était venu à Vallorge ? Bientôt, tout serait prêt, il prendrait congé de Mme Bulloch, il s'en irait. En Australie, puisqu'il en avait été décidé ainsi. Il enseignerait les arts mésopotamiens à l'Université de Perth. Là ou ailleurs, ceci ou autre chose. Ces jours-ci, à Vienne, on lui avait offert une chaire à l'Université. Il avait refusé une fois de plus. Pourtant, cette chaire avait fait l'objet de ses ambitions jadis. Non, il ne pouvait plus vivre à Vienne, de même qu'il ne désirait plus vivre à Vallorge. A Vienne, il avait revu des parents, des amis. Ils avaient appris la mort d'Edith, on lui avait posé des questions apitoyées auxquelles il avait dû répondre. Des cousins Egersheim s'étaient rappelé qu'un oncle d'Edith, frère cadet de son père, s'était suicidé à 18 ans : « Pour quelle raison ? On l'a toujours ignoré. Ce garçon avait tout pour réussir : beauté, santé, intelligence, fortune ». Arno les avait écoutés. La raison d'Edith, il la connaissait. Edith était morte parce qu'il ne l'avait pas aimée. S'il avait éprouvé quelque amour pour elle, elle aurait vécu. Elle avait toujours su qu'il ne l'aimait pas, elle avait accepté qu'il restât auprès d'elle bien qu'il ne supportât plus sa présence. Lui pourtant avait fait de son mieux, croyant qu'il suffisait qu'il fût à ses côtés. Pourquoi ne l'avait-il pas aimée ? Elle était une femme pleine de cœur et d'esprit, fine et cultivée. Les gens de Vallorge ne pouvaient savoir combien elle pouvait être gaie, comme elle aimait rire. Que lui avait-il

## LES SENTIERS DE VALLORGE

manqué ? Était-ce vraiment la beauté ? Arno était très sensible à la beauté féminine, mais avait-il aimé ces autres femmes, désirées et conquises dans la plus complète indifférence ? S'il n'y avait pas eu l'Anschluss, la guerre, si lui et Edith avaient pu continuer à mener une vie normale en Autriche... Mais ils avaient dû fuir, quitter tout ce qui avait du prix à leurs yeux et le sentiment de sa honte n'avait jamais abandonné Arno. En 1940, ils avaient été séparés, il avait voulu la retrouver, il avait vécu grâce à elle, à son travail, à ses bijoux. Elle avait montré tant de courage et de dévouement, en vain. Rien n'avait pu le rapprocher d'Edith. Plus elle luttait pour lui, plus il se fatiguait d'elle, plus il se cachait d'elle. Si elle avait fait partie de lui, il aurait pu accepter ses dons avec joie. Dès le début, tout avait été faux entre eux. Elle ne lui avait cependant jamais rien reproché, mais lui savait, avec quelle trahison, il s'était introduit dans sa vie. Ainsi, ils avaient été mariés près de quinze ans, liés l'un à l'autre, sans avoir rien eu de commun. Elle l'avait supporté jusqu'au jour où elle avait vu clair en lui, où elle avait compris qu'aucun départ, aucun éloignement, ne l'arracherait à Stéphanie.

Désormais, Arno était le mari de cette femme qui s'était pendue. Quand, cet après-midi-là, il descendit de l'autobus, à Vallorge, tous les regards convergèrent sur lui. Les gamins qui glissaient sur le toboggan de la place se poussèrent du coude. L'épicier, en tablier blanc, appuyé au mur de sa boutique, le salua, mais la boulangère feignit de ne pas le voir. Qu'importait à Arno ce qu'ils pensaient, ce que tout le monde pensait, Mme Bulloch, Blaise Laprade : que c'était à cause de lui qu'Edith était morte. Ils avaient raison. Mais qu'est-ce que cela pouvait leur faire ? Qu'était-il pour eux, qu'étaient-ils pour lui ? Ils n'avaient pas connu Edith. L'ennui pour

eux, c'était le scandale. Vallorge était si tranquille, si loin du monde. Mme Bulloch n'avait pas manqué de le faire comprendre à Arno, entre deux phrases de condoléances. Blaise, atterré, n'avait pas cessé de se demander pourquoi, entre tant de modes de suicides, Edith avait choisi, la pendaïson. Ils attendaient maintenant avec impatience qu'il s'en allât, qu'ils fussent débarrassés de son inquiétude et de ses souvenirs, le tolérant encore, parce que son départ était proche. Lui savait que bientôt Blaise épouserait Stéphanie.

Stéphanie ! Arno se refusait de penser à elle. Il ne l'avait plus revue depuis cette soirée qu'elle avait passée au chalet, entre Edith et lui. Il se rappelait l'avoir attendue en vain le lendemain, puis il y avait eu le voyage à Zurich, la mort d'Edith. Il ne pouvait plus se souvenir de ce qui s'était passé les jours suivants. Toute cette agitation, quelques visites apitoyées, les funérailles... Stéphanie n'était pas venue, il avait appris par Blaise qu'elle était souffrante. Arno avait compris. Elle ne voulait plus le voir, elle pensait, comme les autres, qu'il avait tué Edith. Qu'importait à Arno ce que pouvaient croire les gens. Mais vis-à-vis de Stéphanie, il éprouvait le besoin passionné de se justifier bien qu'il sût qu'il n'en avait pas le droit. L'âge de Stéphanie était celui de la pureté, de l'intransigeance. Il ne pouvait demander la compréhension à une fille de vingt ans, à une enfant qui attendait tout de l'amour et du mariage, qui ne pouvait que le fuir avec horreur. Mme Bulloch s'était chargée d'expliquer à Arno, plus tard, à son retour de Vienne : « Vous comprenez, Stéphanie est très sensible. Elle était l'amie de Mme Dallwitz. Elle a éprouvé un choc terrible, votre vue ne peut que lui être pénible ». Arno ne s'attendait pas à autre chose. Dès le début, il avait perdu Stéphanie.

En montant cet après-midi à Vallorge, il essayait de

chasser le souvenir de la jeune fille. En vain, car il ne pouvait l'oublier. Devrait-il vraiment partir sans la revoir, sans lui dire qu'il n'avait jamais aimé Edith, ni personne, qu'il n'avait pas voulu abandonner sa femme, qu'il était prêt à vivre avec elle toutes les années qui leur restaient, à lui sacrifier l'unique amour de sa vie. Qu'il réussît seulement à retrouver un peu de son ancienne confiance, cette confiance si difficilement acquise... Les autres pouvaient penser comme ils voulaient, mais non pas Stéphanie. Elle avait été si longue à conquérir, il avait tant appris en se penchant sur elle, en n'espérant rien d'elle. Que s'étaient-ils dit ? Si peu de choses et pourtant ils s'étaient compris. Arno se rappelait la silencieuse présence de la jeune fille à ses côtés, la joie qui l'emplissait de la savoir auprès de lui, attendant toute révélation de lui. En ce temps-là, il avait été sûr de lui, de son avenir, il avait accepté de partir avec Edith, de renoncer à son amour. En ce temps-là, tout était paix entre Stéphanie et lui. C'était un temps très lointain.

Arno entra au Musée, salua le portier qui détenait maintenant la clef de la bibliothèque.

— Je n'ai pas la clé, dit l'homme, je l'ai donnée à Mlle Stéphanie.

Elle était donc là ! Arno n'en écouta pas plus, traversa les salles où se promenaient quelques visiteurs, pénétra dans la bibliothèque. D'abord, il ne vit rien, car il venait du salon des jades, étincelant et translucide de lumière. Lentement, ses yeux percèrent la pénombre et il aperçut Stéphanie qui, du fond de la salle, avançait vers lui. Arno la laissa venir, lui prit la main, la mena vers la fenêtre pour mieux la reconnaître. Elle avait un visage pâle et tendu, des yeux remplis de larmes qui ne se dérobèrent pas au regard d'Arno.

— Il y a si longtemps que je ne vous ai vue, dit-il enfin.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— C'est moi qui l'ai repoussée, murmura-t-elle.

Il sut tout ce qui se passait dans le cœur de Stéphanie, que pas un moment, elle ne l'avait jugé coupable et qu'elle avait pris toute sa peine sur elle. La confiance de Stéphanie, c'était ce qu'il avait si passionnément désiré. Et cette confiance, aujourd'hui, portait un autre nom. Était-ce à cause de moi, aurait-il voulu demander. Il lui dit doucement : « Vous ne pouviez plus rien. Le mal l'habitait depuis des années. Depuis notre mariage ». De la main, Stéphanie fit signe que non, la gorge trop serrée pour pouvoir parler.

— Je l'ai menée vers cette fin.

Elle fit encore le même signe et il comprit qu'elle abolissait le passé. Des mots se pressèrent sur ses lèvres, mais il sut les retenir. Il était un déraciné et il allait partir. Cependant une joie parfaite l'habitait, semblable à celle du Çiva qu'il voyait à travers la vitre, dansant, les bras étendus, une jambe fléchie, dans un équilibre indestructible. Je n'ai plus rien à désirer, pensa-t-il, c'est pour cet instant que j'ai vécu et que tout prend un sens.

Les larmes brillaient encore dans les yeux de la jeune fille. Elle était venue dans la bibliothèque pour mieux se rappeler la dernière matinée qu'elle avait passée avec Arno, son secret bonheur, le poème qu'elle avait lu. Tout revivait en elle avec une acuité déchirante.

Il vit qu'elle tenait un livre en main. Il le lui enleva pour en regarder le titre, reconnut les poèmes hindous.

— Vous lisiez ?

— Non, dit-elle, je vous attendais.

Il ne posa aucune question, lui remit le livre, alla s'asseoir à la longue table de travail. Elle s'installa dans l'encoignure de la fenêtre, comme elle en avait coutume. Il ne sait pas combien de fois j'ai essayé de le voir, pensait-elle, combien de fois je suis venue jusqu'à la porte, combien de fois je suis repartie. Je n'osais pas, je ne

pouvais encore rejeter mes souvenirs.

Ceux de cette nuit affreuse où elle s'était réveillée au remue-ménage insolite de la maison, en entendant les exclamations de Blaise, de Léona, de Mme Bulloch. Quand elle était sortie de sa chambre, Blaise et Léona étaient déjà partis. Elle avait interrogé Mme Bulloch qui avait répondu évasivement : « Je crois que Mme Dallwitz est malade », l'avait renvoyée chez elle. Stéphanie avait guetté le retour de Blaise et de Léona, le cœur rempli d'angoisse. Ils étaient rentrés au petit jour et Léona, presque exultante, lui avait jeté à la face : « Pensez donc ! Elle s'est pendue, la pauvre folle ! » Stéphanie s'était évanouie, était revenue à elle, sur son lit, entourée de Blaise et de Léona. Mme Bulloch, à l'autre bout de la chambre soupirait : « c'est vrai qu'elle aimait beaucoup Mme Dallwitz ». « Qu'en savait la vieille dame ? La vérité était que Stéphanie n'aimait pas Edith, elle ne pouvait pas l'aimer, elle n'avait pas voulu répondre à son appel éperdu : « Restez ! Ne me laissez pas seule ! »

— Je suis partie, cria-t-elle, j'ai eu peur...

— Elle délire, dit Léona.

Personne ne pouvait savoir. Qu'elle avait été prise de panique, qu'elle avait fui cette femme affolée, cette femme qui était l'épouse d'Arno. Si elle était restée, si elle avait accepté de passer la nuit au chalet, chez Edith, peut-être eût-elle réussi à la calmer, à la sauver. Mais Edith lui avait rappelé trop de fantômes, trop de hantises. Si elle était restée... Elle se le répétait, elle le criait.

— Je l'aurais aidée...

Edith l'avait appelée à son secours et elle n'avait pas voulu comprendre, de crainte de blesser Arno. Elle n'avait jamais pensé qu'à lui et c'était pour cela que le lendemain elle n'avait pas voulu le revoir. A pré-

sent, Edith était morte et Blaise, Léona et Mme Bulloch qui l'entendaient sangloter, la tête enfouie dans son oreiller, ne devinaient pas qu'elle voyait Edith distinctement devant elle, comme cette femme qui s'était pendue à Drancy, qui s'était balancée devant elle, devant le mari épouvanté, devant les autres détenus. Le Commandant allemand avait ri en frappant sur l'épaule du mari : « Allons, ça suffit, cesse de pleurer. Elle a fini de souffrir ».

Stéphanie sombra dans la maladie. Son père et Nelly accoururent à son chevet. Arno avait déjà quitté Vallorge. Monsieur Fontane, toujours si maître de lui, fit d'amers reproches à Mme Bulloch. Ne pouvait-on laisser son enfant en dehors de ce drame ? S'il avait su que Stéphanie était l'amie de cette névrosée, il ne l'aurait, certes, pas laissée une minute de plus au château. Bernard Fontane oubliait combien il avait apprécié la compagnie d'Edith, sa distinction, sa culture, son talent de pianiste. Il était hors de lui, d'autant plus que la nouvelle l'avait surpris alors qu'il ne se préoccupait que de Nelly, de leur mariage, de leur installation. Nelly, heureusement, était calme, bien que la nouvelle l'eût fort impressionnée. Elle ne comprenait pas le suicide d'Edith. N'y avait-il pas des années que son mari la dédaignait, qu'elle aurait dû en prendre son parti ? Mais comme Mme Bulloch, Nelly pensait surtout que la mort d'Edith avait libéré Arno. Était-ce cela que la pauvre femme avait souhaité ? Elle interrogea doucement, affectueusement Stéphanie. La jeune fille finit par lui raconter la dernière soirée qu'elle avait passée chez les Dallwitz. L'attitude bizarre d'Edith.

— J'aurais dû rester, acheva-t-elle.

— Tu as très bien fait de ne pas rester, déclara Nelly, cette femme n'était pas dans un état normal.

Au bout de quelques jours, la fièvre de Stéphanie

## LES SENTIERS DE VALLORGE

tomba, elle put se lever. Son père était parti, mais Nelly attendait, prête à emmener la jeune fille à Genève. Stéphanie lui dit alors qu'elle ne désirait pas s'en aller. Nelly insista, se heurta à un tel refus qu'elle voulut croire que Blaise était en jeu. Elle eut un entretien téléphonique avec Fontane et ils convinrent, puisque Stéphanie semblait tenir à Blaise, de laisser la jeune fille chez Mme Bulloch. Tôt ou tard, elle retrouverait son équilibre, les fiançailles auraient lieu et Vallorge n'évoquerait plus pour elle que des moments heureux. Nelly ne devina pas que Stéphanie restait pour revoir Arno.

La jeune fille savait qu'il devait revenir au Domaine. Tous l'accusaient, peut-être s'accusait-il lui-même. Elle se devait de lui avouer qu'elle avait repoussé Edith, qu'elle l'avait toujours repoussée, depuis ce premier jour où elle l'avait rencontrée dans le parc, et cette matinée où Edith était venue lui annoncer que les visas australiens lui étaient parvenus, jusqu'à cette ultime soirée au chalet. Stéphanie se répétait : si j'étais restée... Elle souhaitait mourir, comme elle l'avait souhaité après la mort de sa mère, après le supplice de Mala, sa seule amie à Auschwitz, après cette horreur sans nom qu'elle ne pouvait oublier. Elle avait repoussé Edith, elle était coupable et elle ne pouvait souffrir que Blaise, Léona ou Mme Bulloch rejetassent la faute sur Arno. De quel droit se permettaient-ils de le juger ? Elle se refusait à le faire, elle n'avait rien à soupçonner, à admettre, à pardonner. Elle l'aimait. Elle prenait tout sur elle.

Arno avait allumé la lampe au pied d'onyx, écrivait. Le livre de Stéphanie s'ouvrit à une page souvent lue :

*Qu'il est miraculeux ton amour, ô amour, et miraculeux son pouvoir.*

*La nuit du monde me semble le jour, ô amour et le plein jour du monde est ma nuit !*

## LES SENTIERS DE VALLORGE

*J'ai fait de ma chaumière le pays de l'étranger, le  
pays de l'étranger est mon foyer ;  
Lors, je suis devenu étranger à moi-même et l'étran-  
ger est devenu moi.*

Tel est mon amour, pensa Stéphanie avec une joie aveuglante.

Elle l'avait retrouvé et la brillante lumière dont il l'entourait abolissait à jamais le passé.

## XVIII

**L**A pleine lune éclairait la chambre de Stéphanie. Elle n'avait pas tiré les tentures, elle ne le faisait jamais. Quand elle se réveillait, son premier regard plongeait dans la forêt frissonnante, contemplait les grands sapins serrés entre lesquels émergeaient, par endroits, de hauts peupliers. Cette muraille vivante l'effrayait jadis, mais maintenant elle savait qu'on pouvait la traverser, la dépasser et arriver bien haut au-dessus d'elle.

Stéphanie ne dormait pas, elle avait lu des poèmes, elle attendait. Elle ne se demandait pas ce qu'elle attendait. La pluie ou le soleil, un chant d'oiseau ou le grésillement d'un insecte, une parole, un geste. Plus simplement : le lendemain, une autre journée. Jadis, elle avait ainsi attendu les lendemains, collée contre des corps harassés, n'osant pas bouger, de crainte de perdre sa place pour la misérable nuit qui lui était octroyée. Le jour qui se levait pour elle était un jour de torture, de faim, de froid, de misère. Au soir, il devenait un jour de gagné. Aujourd'hui, l'aube qui pointerait serait celle d'une journée de ferveur et de joie infinies, l'aube aussi d'une journée perdue. Car inexorablement, le temps approchait où sa vie présente serait terminée, où tout serait révolu. Elle n'était pourtant pas triste. Elle avait appris à accep-

ter son destin, à recevoir et à perdre. De même que le rayon de lune glissait sur elle, de même qu'il pâlerait et s'évanouirait, de même la joie lui était donnée et retirée, révélée et cachée.

La porte de la chambre s'ouvrit doucement, laissant passer Blaise qui la referma derrière lui et s'appuya un instant au mur. Stéphanie le regarda, muette un long moment, et dit enfin : « Va-t-en ». C'était la première fois qu'il entrait dans sa chambre. Deux ou trois fois, la nuit, il était venu devant la porte, il l'avait appelée, mais elle n'avait pas répondu et il s'en était allé. Elle n'avait jamais pensé à s'enfermer. Blaise s'approcha d'elle, s'assit sur le bord du lit, lui prit les mains et les baisa passionnément.

— Non, non, chuchota-t-elle, laisse-moi, va-t-en.

— Mais Stéphanie, s'écria-t-il, je pars demain et nous ne nous sommes rien dit.

Elle l'avait tout à fait oublié. En effet, il devait effectuer une période de service militaire et il allait être absent de Vallorge pendant trois semaines. Ce dernier jour, il avait eu beaucoup à faire, et aussitôt après le dîner s'était retiré dans son bureau avec le comptable qui le remplacerait. Stéphanie ne l'avait pas attendu, était montée dans sa chambre.

— Je t'aime, dit Blaise, je ne puis partir sans savoir. Réponds-moi, Stéphanie, je te demande d'être ma femme. Je te rendrai heureuse, ma chérie, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu oublies... Réponds-moi.

Le ton était anxieux, mais aussi plein d'espérance. Est-ce que Bernard Fontane et Nelly ne lui avaient pas fait comprendre qu'il n'était pas indifférent à Stéphanie, que c'était pour cela qu'elle restait à Vallorge. Il avait pris la décision de lui parler ce soir, il s'était promis d'être doux, patient, convaincant. Mais Stéphanie était

## LES SENTIERS DE VALLORGE

là, près de lui, nue sous la mince batiste de sa chemise. Une fois déjà, il l'avait tenue dans ses bras. Quand elle avait appris la mort d'Edith Dallwitz et qu'elle s'était évanouie. Il l'avait prise, emportée, déposée sur son lit. Il ne parvenait pas à oublier le contact de son corps abandonné.

— Nous vivrons à Vallorge, ajouta-t-il, tu aimes Vallorge. Je t'en supplie, dis que tu veux être ma femme.

Il me suffit d'accepter, pensa Stéphanie. Ne le voulaient-ils pas tous ? Blaise, son père, Nelly. Arno aussi qui avait empêché toute parole décisive entre eux, qui allait partir seul. Le foyer de son père ne serait jamais le sien et Vallorge pouvait être à elle.

— Réponds-moi, insista Blaise.

Puis soudain, il la saisit dans ses bras, allongea contre le sien son grand corps souple. Elle vit son visage, ses yeux fermés, ses lèvres serrées, ce visage semblable à un autre visage qui s'était un jour penché sur elle. Elle repoussa Blaise de toutes ses forces, le frappa, le griffa et se coula hors du lit, haletante. Il fut aussitôt debout, blême, épouvanté : « Qu'est-ce que tu as, Stéphanie ? Pourquoi est-ce que je te fais horreur ? »

— Va-t-en, supplia-t-elle, tu vois bien que je ne peux pas. Ce n'est pas toi, Blaise, je te jure que ce n'est pas toi.

Elle s'était collée au mur et quand il fut parti, elle y resta encore, avec ses fantômes, avec tout ce qu'elle avait cru oublié, enfoui au plus profond d'elle-même. Elle se refusait à penser, à se rappeler, mais les images la poursuivaient, ne lui laissaient pas de répit. Pire que les souvenirs, elle eut la certitude que jamais elle ne pourrait se débarrasser du passé, que jamais elle ne pourrait être comme une autre femme et accueillir joyeusement l'amour. Elle fit quelques pas, s'étendit sur son lit. Elle avait toujours les yeux ouverts, mais elle n'attendait plus

## LES SENTIERS DE VALLORGE

rien, sinon la maladie qui la défendait contre tout. Mais pour être malade, il lui fallait une force qu'elle ne possédait plus, depuis que Nelly, la devinant, lui avait interdit cette évasion. Elle ne pouvait plus oublier, s'entourer de barricades, elle devait lutter avec son vrai mal, le subir, les dents serrées pour s'empêcher de crier. Elle ferma les yeux, y appuya ses poings, mais les images étaient en elle, avec elle, la poursuivraient toute sa vie.

Les images d'une fille, en haillons, grelottante, les pieds nus dans la neige. Ses mains énormes étaient toutes crevassées, ses jambes enflées et elle savait, depuis la veille, que jamais elle ne reverrait sa mère, que Manya avait été jetée vivante dans la chambre à gaz. Elle ne pouvait encore y croire, que sa mère eût cessé de vivre, la belle, la brillante, la fière Manya, non pas cette femme hâve et épuisée qu'on avait emportée à l'infirmerie. Sa mère qui s'était battue pour elle, qui avait volé pour elle, qui s'était laissée mourir de faim pour lui abandonner sa maigre part jusqu'au jour où elle était tombée à bout de forces, à bout de souffle.

Stéphanie attendait, parmi des centaines de femmes. Une heure, deux heures, trois heures, sous le ciel gris, dans le vent glacial et la neige qui couvrait le camp. Elle était prête à se laisser glisser, à en finir, mais ses deux voisines la retenaient, l'empêchaient de s'effondrer. Le SS passa, regardant chaque femme de son œil de fer et lentement les désigna : une femme, deux femmes, trois femmes. Il lui en fallait vingt. Il les choisit, il arriva au rang de Stéphanie, il la vit, s'arrêta devant elle. Elle était la dernière. C'était fini, le tri était terminé. Les autres partirent au travail. Les vingt femmes attendaient, se fixant, épouvantées. Stéphanie à les voir comprit. Le SS avait choisi les détenues les plus maigres, les plus misérables. Il avait opéré sa sélection. Elles n'étaient plus bonnes à rien, même pas à faire souffrir. A la chambre

## LES SENTIERS DE VALLORGE

à gaz, au four ! Stéphanie était sans doute la plus jeune. A quoi pouvait-on le voir ? Elles avaient toutes le même visage crayeux et décharné, les mêmes yeux exorbités, la même bouche tremblante. Leur troupeau s'ébranla, elles avancèrent, l'une après l'autre. Le fouet s'abattit sur les épaules, sur le dos, sur les jambes des chancelantes. Stéphanie hébétée n'avait même plus peur, pensant seulement que tout allait enfin finir. Le SS les poussait vers le bloc. Ce n'était pas celui de la jeune fille, elle n'avait jamais été dans ce bâtiment et elle devina qu'il abritait la chambre à gaz. Elle se trouvait maintenant dans une salle, entre quatre murs, avec les autres femmes. On les laissa seules. Alors, elles se mirent à pleurer, à se lamenter, à hurler. L'une appelait sa fille, l'autre son mari. Il y en avait qui se laissaient tomber et attendaient, farouches ; certaines qui sanglotaient, le front contre terre. Stéphanie, soudain, sut une chose : elle ne voulait pas mourir, elle ne voulait pas être brûlée. Elle se précipita sur la porte fermée, la secoua. Les femmes se jetèrent comme elle, frappèrent à leur tour, se meurtrissant les poings. Mais rien ne put ébranler la lourde porte. La rage, la frénésie firent place à la prostration. Elles ne bougèrent plus, collées l'une à l'autre, attendant. La porte s'ouvrit enfin devant la gardienne SS, cigarette aux lèvres, le fouet à la main. Elle le brandit sur les femmes effondrées, les fit se lever, avancer dans un long couloir sombre. Stéphanie regardait de tous côtés, cherchant une issue. Il n'y avait que deux murs démesurément hauts. La gardienne les fit entrer dans une nouvelle salle. Comme elles y pénétraient, quelques femmes en sortirent par une autre porte. Stéphanie se précipita à nouveau, mais un coup de fouet la renversa à terre, un coup de pied lui meurtrit les côtes. De nouveau, les détenues étaient seules, enfermées. Elles n'avaient plus la force de gémir, n'espérant qu'une chose à présent : qu'on en terminât au

plus vite, que cette attente abominable prît fin. La porte s'ouvrit encore une fois. Le médecin SS entra, l'homme à la tête de veau, dont les femmes parlaient entre elles en frissonnant. Le voyant, elles prirent soudain espoir. La sélection n'était donc pas faite. Lui allait choisir, définitivement. Elles se redressèrent, pour paraître fortes, encore capables de travail, de rendement. Il fit l'inspection, sans plus, partit. Après lui, la gardienne revint et les détenues allèrent ailleurs, dans une salle, dans une deuxième salle où elles trouvèrent, à leur grande surprise, un autre groupe. Des femmes qui paraissaient en meilleur état, qui avaient encore un peu de chair sur les os. Vive comme une souris, Stéphanie se glissa parmi ces femmes. Elle n'était pas la seule. D'autres de ses compagnes d'infortune tentaient cette même fuite. La gardienne s'en aperçut, intervint, poussa le second groupe, dehors, avec Stéphanie. Haletante, éperdue, la jeune fille regarda autour d'elle. Ses compagnes ne paraissaient pas inquiètes, bavardaient, riaient même. Stéphanie se crut sauvée, mais soudain, elle s'aperçut avec terreur que les femmes avaient dû passer sous la douche, car elles avaient les cheveux mouillés. Ses cheveux, à elle, étaient secs. Affolée, elle passa la langue sur sa main. Sa gorge était si serrée qu'elle n'avait plus de salive et puis, comment pourrait-elle humecter ses cheveux qui avaient repoussés si épais depuis qu'on lui avait rasé la tête. Elle s'accroupit dans un coin, parvint à uriner, se mouilla la tête. Il était temps. Un SS entra, les faisait passer ailleurs. Stéphanie mourant de peur n'osa pas demander aux femmes ce que l'on allait faire d'elles. Dans une nouvelle chambre, on leur ordonna de se déshabiller : « Quinze femmes à la visite ! » cria une gardienne. Quinze ! Elles étaient seize avec Stéphanie. Comme elles traversaient un couloir, la jeune fille s'échappa, se coula dans une porte entrouverte sur une salle vide. Il lui sem-

blait entendre sonner son cœur comme un carillon. Elle était nue, elle ne pourrait jamais retrouver ses vêtements, elle ne savait pas où elle se trouvait, elle était perdue. Alors, elle resta là, épouvantée, appelant désespérément cette mort qu'elle avait fui. Quand l'homme entra, elle claquait des dents. Lui était un détenu, préposé aux cuisines. « Sauvez-moi ! » parvint à supplier Stéphanie. Il ne connaissait pas un mot de français, mais il comprit : « Qu'est-ce que tu fais là, folle ! » Il jura, vint vers elle, la regarda fixement, tandis qu'elle prenait peur, reculait. L'homme approcha, la saisit, tomba avec elle sur le sol. Elle hurla, se débattit. Il ferma sa bouche avec la sienne, la maintenant d'une poigne de fer. Après, il se releva, la regarda, hésita. Ne fallait-il pas la tuer ? Il partit, la laissant comme morte. Des heures passèrent, il revint, lui jeta des vêtements, la pressant de s'habiller, de le suivre. Il risquait gros et tremblait d'être surpris. Hors du bloc, il lui dit : « File ! » Elle courut, elle se mêla à un groupe, elle retrouva miraculeusement le sien et en même temps les dix-neuf femmes avec lesquelles elle avait été choisie. « Où étais-tu ? » demandèrent-elles. Stéphanie les regarda, sans comprendre. Elles lui racontèrent qu'on les avait triées pour leur donner un travail moins lourd ! Oui, ces choses-là pouvaient arriver à Auschwitz. Stéphanie avait ri comme une folle jusqu'au moment où la gardienne était venue et l'avait giflée à toute volée. Quelques jours après, avait commencé l'épouvantable évacuation vers l'Allemagne. Stéphanie avait marché dans la neige, puis voyagé, entassée avec des centaines de femmes dans un wagon à bestiaux, se débattant pour y avoir une place, pour défendre cette place, pour atteindre un nouveau camp, puis un autre et finalement Belsen. Là, elle avait su qu'elle était enceinte et à bout de forces s'était laissée mener à l'infirmerie. Quand les Américains arrivèrent, elle était mourante, à peu près

## LES SENTIERS DE VALLORGE

exsangue. On l'avait soignée, sauvée, mais muette, prostrée, elle n'avait voulu donner ni son nom, ni sa nationalité. Elle avait été transportée alors en Suède et n'avait parlé que bien des semaines après.

Cette horreur sans nom, elle l'avait vécue et elle la revivait en cette nuit de Vallorge, se débattant contre les monstres du passé. La lune pâlit dans le ciel, les premières lueurs du jour déchirèrent les ténèbres. Mille cris s'échappèrent de la forêt, chants et appels se croisant, se saluant en un tintamarre joyeux et provocant. Parce qu'elle était jeune et forte, Stéphanie s'endormit enfin, épuisée, anéantie, d'un sommeil si profond qu'elle ne sentit pas le soleil entrer dans la chambre et lui caresser les épaules.

## XIX

**L**A Ford démarra, après que Blaise eut jeté un dernier et long regard aux fenêtres de Stéphanie. Il lui sembla entendre la taquinerie habituelle de Stéphanie, répétant ses propres paroles : « Elle ne paye pas de mine, mais tient bien la route », et son cœur faillit se briser de colère et de chagrin. Il partit, roulant à toute allure, s'éloignant de Vallorge, de Stéphanie, avec un seul souhait : ne pas revenir, ne pas la revoir. Il se sentait ulcéré à mort et dévalait sur Gènevillers où il devait encore s'arrêter chez ses parents. Les derniers temps, Stéphanie l'avait parfois accompagné chez les Laprade, il avait cru qu'elle s'était rapprochée de lui et qu'il l'avait gagnée, à force d'amour et de tendresse. Il avait ajouté foi à tout ce que Fontane et Nelly lui disaient. Eux ne pouvaient se tromper et il n'avait pu se résoudre à partir sans voir Stéphanie une dernière fois. S'il avait pénétré dans sa chambre, il n'avait pas prémédité son acte et il ne pensait pas s'être conduit brutalement ou avoir manqué de patience. Une jeune fille qui aime n'attend-elle pas des caresses et des baisers ? Blaise ne pouvait admettre le cri qu'elle avait poussé cette nuit, ce refus horrifié, indigné. Jadis, il avait rejeté tous les racontars qui couraient sur la jeune fille et qui prétendaient qu'elle était folle, qu'elle était malade, qu'elle

## LES SENTIERS DE VALLORGE

jouait la comédie. Aujourd'hui, il reconnaissait la duplicité de Stéphanie. Jamais il ne lui pardonnerait le jeu qu'elle avait mené.

Blaise était déjà loin quand Stéphanie se réveilla et se rappela avec effroi tout ce qui s'était passé la nuit. Avec le jour lui venait le sentiment d'avoir mal agi. Si Blaise était venu dans sa chambre, c'est parce qu'il avait cru pouvoir la rejoindre, c'est que sa propre attitude et ses propres paroles le lui avaient permis. Elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même, puisqu'elle n'avait pas eu le courage de repousser le jeune homme dès le début, puisqu'elle avait pensé, admis, qu'avec lui, elle pourrait vivre à Vallorge. A présent, que pouvait-il supposer, sinon qu'elle avait pour lui l'aversion la plus complète, qu'il ne lui inspirait que peur et dégoût. Stéphanie savait que Blaise n'était pas fautif. C'était elle qui n'était pas faite pour l'amour et qui repoussait qui l'aimait.

Elle se leva, s'habilla. Elle souhaitait quitter Vallorge. Mais où irait-elle ? La maison de Genève était fermée, son père et Nelly venaient de se marier et voyageaient en Italie. Aller chez la cousine Pitard ou chez la vieille tante Antoinette ? Elles s'effrayeraient de la voir, refuseraient peut-être de l'héberger sans le consentement de son père. Stéphanie se rendit compte qu'elle était seule, sans parents, sans amis. Pour l'instant cependant, puisque Blaise était parti pour trois semaines, elle pouvait encore rester à Vallorge. D'ici là son père serait rentré à Genève, elle lui demanderait de l'envoyer ailleurs, dans le Tessin ou dans l'Oberland comme il le lui avait une fois proposé. Et après... Elle se refusa à penser à l'avenir.

— Vous avez dormi bien tard, observa Mme Bulloch, quand Stéphanie la rejoignit à l'heure du déjeuner.

La vieille dame avait assisté au départ de Blaise. Un

## LES SENTIERS DE VALLORGE

départ morose. Le garçon lui avait à peine parlé. Mme Bulloch avait deviné sa tristesse et ses préoccupations. La belle affaire ! Il partait pour trois semaines et il se croyait perdu. Pourtant, il devait avoir des droits sur Stéphanie. Mme Bulloch l'avait entendu cette nuit qui pénétrait chez la jeune fille. Était-ce la première fois ? Il y avait des nuits où la vieille dame s'était endormie, malgré elle, et n'avait pu guetter les pas de son neveu. Elle pouvait imaginer la scène : « Mon amour, je pars, je t'aime, sois à moi ! » Assez classique. Comment l'avait accueilli Stéphanie ? Il était parti assez rapidement, il est vrai. Maintenant, il tremblait d'être séparé de la jeune fille. John Bulloch était parti sans craintes et sans regrets, lui. Étais-je moins belle, moins désirable que la petite Fontane, se demandait Mme Bulloch avec haine. De quoi Blaise avait-il peur, d'ailleurs ? Il ne semblait jamais avoir pris ombrage d'Arno Dallwitz, sous prétexte qu'au début de leurs relations, Stéphanie traitait le professeur avec beaucoup d'insolence. Les choses semblaient bien avoir changé depuis. Seul, Blaise ne s'en apercevait pas, mais Mme Bulloch, comme Léona, savait que Stéphanie rencontrait régulièrement Arno. Qu'y avait-il entre le professeur et la jeune fille ? Léona glissait des sous-entendus dans la conversation, mais Mme Bulloch se méfiait de la lingère : Léona détestait les hommes qui l'ignoraient et à cause de cela toute femme susceptible de plaire. Mais si vraiment Stéphanie s'éprenait d'Arno Dallwitz ? Une telle évolution de sentiments serait curieuse à suivre.

La vieille dame distinguait vaguement la forme de Stéphanie, assise à sa droite, à table. Comment était son visage ? Elle avait dormi toute la matinée, ce qui n'entraînait guère dans ses habitudes. Avait-elle passé une nuit d'amour ? Mme Bulloch dit quelques mots. Stéphanie sursauta, répondit brièvement et aussitôt après le dessert

## LES SENTIERS DE VALLORGE

sortit, sans attendre le café, sans s'inquiéter de son hôtesse, comme faisait l'ancienne Stéphanie, celle que Bernard Fontane avait amenée à la fin du dernier hiver. Elle ne pouvait sans doute supporter cette première séparation d'avec Blaise. Eh bien ! l'amour ne les rendait pas gais ces jeunes gens. Mme Bulloch eut envie de rire. La pauvre sotte, elle aurait d'autres occasions de souffrir, quand Blaise la laisserait vraiment seule, comme elle, comme Edith Dallwitz l'avaient été. Irène Bulloch se frotta les mains de contentement. Elle sentit qu'elle commençait à chérir Stéphanie, de même qu'elle avait chéri Edith pour avoir deviné sa souffrance. Pourvu qu'elle vécut assez longtemps pour assister à l'effondrement de toutes les illusions, de tous les bonheurs de Stéphanie. Aujourd'hui, de quoi souffrait-elle ? Il allait revenir. Mais un jour viendrait où il s'éloignerait d'elle, où elle n'aurait plus qu'un étranger à ses côtés.

Mme Bulloch apprit que Stéphanie reprenait ses habitudes d'antan, qu'elle était redevenue sauvage et farouche. Le bel édifice construit à force de patience et d'affection par Blaise, Nelly et Arno, s'écroulait soudain. Stéphanie fuyait tout le monde, ne parlait à personne, n'allait plus à la bibliothèque. Elle courait les bois, rentrait le soir au château, harassée, trop fatiguée parfois pour venir à table. Mme Bulloch, un jour, la morigéna avec une arrière-pensée : « Ma petite fille, cela m'est bien égal que vous dépérissiez, mais je ne veux pas encourir les reproches de votre père. Pensez à ma responsabilité. Vous êtes ici pour vous reposer, vous nourrir convenablement et étudier un peu. Profitez des derniers jours que M. Dallwitz passe à Vallorge ».

Stéphanie ne le savait que trop que bientôt Arno s'en irait, mais elle ne voulait pas le revoir. Elle avait trop de peine, trop de honte. D'avoir infligé une telle peine à Blaise lui faisait craindre le mal qu'elle pouvait faire à

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Arno. Qui était-elle pour affronter son regard ? Elle appartenait à un monde de fantômes. Ce même jour, s'appropriant à descendre le grand escalier, elle avait entendu la voix d'Arno, dans le hall et attendu qu'il fût parti pour sortir de la maison. Le portier au passage lui avait remis un mot du professeur. C'était la première fois qu'il lui écrivait, mais elle connaissait son écriture. La lettre ne contenait que deux lignes : « Pourquoi ne venez-vous plus ? Je vous attends chaque jour ».

— Que dira votre père quand il saura ? Et Blaise, quand il reviendra ? Mais peut-être que tout changera quand mon neveu sera rentré, dit encore Mme Bulloch.

Rien ne pouvait plus changer. Stéphanie errait avec ses morts et ses souvenirs. La forêt était son abri le plus sûr, elle s'enfermait sous sa voûte encore épaisse, s'y anéantissait. Elle s'éloignait des chemins de crête, elle avait peur du ciel, de la lumière, traversait des taillis épais, s'enfonçait dans des sentiers obscurs, marchait sur le tapis crissant et mordoré des feuilles. Parfois, elle s'asseyait au bord d'une fontaine ou sur une roche striée de calcaire. En été, allongée sur la pierre chaude, elle s'était amusée à observer les lézards craintifs qui se faufilaient entre deux racines ou se collaient au roc. Maintenant la pierre était nue et plus aucun oiseau ne venait boire à la fontaine. Stéphanie était seule avec elle-même et ne parvenait pas à se fuir. Elle n'essayait pas. Les choses devaient être ainsi, elle avait renoncé à être autre que ce que la vie avait fait d'elle.

Un soir, en rentrant à Vallorger, Stéphanie trouva une lettre de Blaise. Elle était tendre, affectueuse, il lui disait qu'il l'aimait, il la suppliait de lui pardonner. Mais je n'ai rien à lui pardonner, pensa-t-elle, tout le mal vient de moi. Si seulement, elle avait pu le lui dire, si seulement il pouvait comprendre. Mais elle avait peur de le revoir, il y avait trop de désir dans l'amour de Blaise.

## LES SENTIERS DE VALLORGE

— Eh bien ! dans huit jours, Blaise sera ici, dit Mme Bulloch.

— Déjà, pensa Stéphanie, effarée.

— L'un revient, l'autre s'en va. M. Dallwitz est venu tantôt. Dans une quinzaine, lui sera parti. Il m'a paru affecté de ne plus vous voir. Je ne suis pas fâchée qu'il s'en aille, il traîne trop de pénibles souvenirs avec lui. Vous devriez pourtant le rencontrer avant son départ. Oubliez vos sentiments et tout ce que ce suicide a eu de déplaisant.

Elle ricana : « Assez de tragédies dans cette maison ! » Stéphanie ne s'y trompa point, devina qu'elle en attendait encore.

— Vous le verrez, n'est-ce pas, insista Mme Bulloch.

La jeune fille ne répondit pas, la quitta. Sa longue promenade l'avait épuisée, elle se refusait à penser et attendait le sommeil qui la délivrerait d'elle-même. Elle rêva de Blaise, d'Arno et qu'elle marchait sur une route sans fin. Elle se réveilla effrayée, mal à l'aise, bien qu'elle ne se rappelât plus les détails de son rêve.

Ce fut l'après-midi, en passant sous le torii, qu'elle rencontra Arno. Et sans doute l'avait-elle voulu. Elle l'aperçut, hésita, tenta de rebrousser chemin. Mais il venait vers elle : « Je vous attendais », dit-il.

Elle secoua la tête, non parce qu'elle doutait de ses paroles, mais parce qu'elle voulait qu'il sût qu'il ne devait pas s'arrêter à cause d'elle. Il lui prit la main, comme il l'avait fait un jour dans la bibliothèque : « Nous irons ensemble », fit-il avec une douceur pleine de fermeté et elle le suivit, merveilleusement apaisée et acceptant de n'être plus seule.

D'abord, il ne parla pas, trop ému d'avoir contemplé son pâle visage et ses yeux remplis de cette vie antérieure qu'il ne connaissait pas. Il tenait toujours sa main et ils arrivèrent à la forêt, mais ils n'y entrèrent pas, et ils sui-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

virent la route qui la bordait. C'était la promenade que Stéphanie avait faite une fois avec son père, Nelly, Blaise et Edith. Elle ne fit aucun rapprochement. Avec Arno, tout prenait un aspect différent et elle remarqua seulement le changement qui s'était opéré autour d'elle. La montagne maintenant était rousse et folle, ses arbres flamboyaient d'or et de pourpre et les peupliers qui trouaient la masse des sombres épicéas étaient pareils à de gigantesques cierges jaunes. Arno et Stéphanie ne s'arrêtèrent qu'en face de Seigne. Plus bas s'étendait la tache rose et verte de Gênevillers et plus loin encore l'étroite lame bleue du lac.

— C'est ici que vous vivrez, dit enfin Arno, non sans mélancolie.

A peine prononcées, il regretta ces paroles. Il ne voulait rien savoir, il en savait déjà trop. Entre Stéphanie et lui il y avait un lien ineffable, un lien qui existerait à travers l'espace et le temps, un lien qui ne pouvait être exprimé. Mais elle serait la femme de Blaise, car auprès de lui elle trouverait sécurité et bonheur. Lui l'avait perdue, parce qu'il avait vécu de trop de compromissions et de lâchetés et qu'il ne pouvait plus l'entraîner dans son destin. Il vit que Stéphanie frissonnait. Elle reconnaissait l'endroit où Blaise lui avait demandé de l'aimer.

— Partons, fit-elle, sans s'expliquer.

Il n'avait pas lâché sa main, interrogea : « De quoi avez-vous peur ? » Il penchait sur elle un visage anxieux et douloureux, plein de tendresse aussi. C'est à ce moment-là que tout fut révélé à Stéphanie : s'il me tient ainsi la main, toujours, je n'aurai plus jamais peur. Mais en même temps, elle se rappela qu'il allait partir, que bientôt il cesserait de retenir sa main et qu'elle devrait continuer seule. Elle sourit bravement : « Je n'ai pas peur », fit-elle, et elle l'entraîna plus haut.

La route montait insensiblement vers le Mont Girard

## LES SENTIERS DE VALLORGE

dont Stéphanie avait si souvent contemplé le lourd sommet. Elle n'y avait jamais été et elle le dit à Arno, se demandant pourquoi elle avait toujours évité cette ascension. Le Mont l'effrayait, masse nue et désolée. Soudain, elle voulut y grimper, parce qu'avec Arno toutes les barrières tombaient et qu'elle pouvait aller avec lui jusqu'au toit du monde. Si j'arrive avec lui là-haut, pensa-t-elle, plus rien ne nous séparera. Elle le regarda avec une étrange exaltation.

Arno la guida dans un sentier large et ombragé qui se retrécissant peu à peu, devenant étroit et pierreux ne fut bientôt plus qu'une étroite corniche le long de la muraille à pic. Il marcha devant elle. Quand le passage s'élargit, ils furent à nouveau l'un à côté de l'autre et s'appuyèrent à la roche humide, couverte d'étranges cryptogames aux reflets de nacre. Dans la vallée, la forêt houleuse était une coulée d'or et de bronze, Seigne, au fond, flambait comme une torche. Stéphanie suivit des yeux, sur l'autre versant, une mince cascade tendue comme un fil le long de la paroi rocheuse. Elle perçut à nouveau le silence, ce merveilleux silence où elle distinguait chaque crissement d'insecte, chaque froissement de feuille, le bond léger d'une chèvre, le saut d'un écureuil.

— Je ne veux pas que vous partiez ! cria-t-elle.

— Nous nous sommes rencontrés trop tard, dit-il, nos vies ici se séparent. J'ai passé par d'étranges chemins et vous aussi, Stéphanie, des chemins qui se croisent et s'éloignent. Quels sont ceux que vous avez suivis, qui ont fait de vous ce que vous êtes ?

Elle se mit à trembler, mais il lui tenait toujours la main, la serra bien fort : « Dites-le moi, non parce que je veux percer votre secret, dites-le moi parce qu'il ne faut pas vivre avec des choses passées et mortes. Quand vous aurez tout dit, vous serez libre ! »

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Etait-ce vraiment si simple ? Qu'elle pût lui parler, lui raconter ? D'abord un peu égarée, balbutiante, presque pour elle-même, elle commença sa terrible confession. Puis relevant la tête, rencontrant son regard, contemplant son visage, celui de son amour, sa voix se raffermir et elle arriva au bout de son récit. Quand elle eut fini, elle s'aperçut qu'il avait dit vrai, que la gaine de pierre qui l'enserrait s'était fendue, gisait en miettes à ses pieds. Arno se pencha sur elle : « Rien n'a existé, dit-il, ce n'était qu'un voile qui vous empêchait de voir ».

Il ne dit plus rien, l'entraîna plus haut jusqu'à un cirque sévère et désolé, entouré de hautes murailles grises. Par un sentier étroit et abrupt, ils grimperent alors au Girard. Devant eux s'étendait une longue prairie au bout de laquelle s'amassaient des nuées.

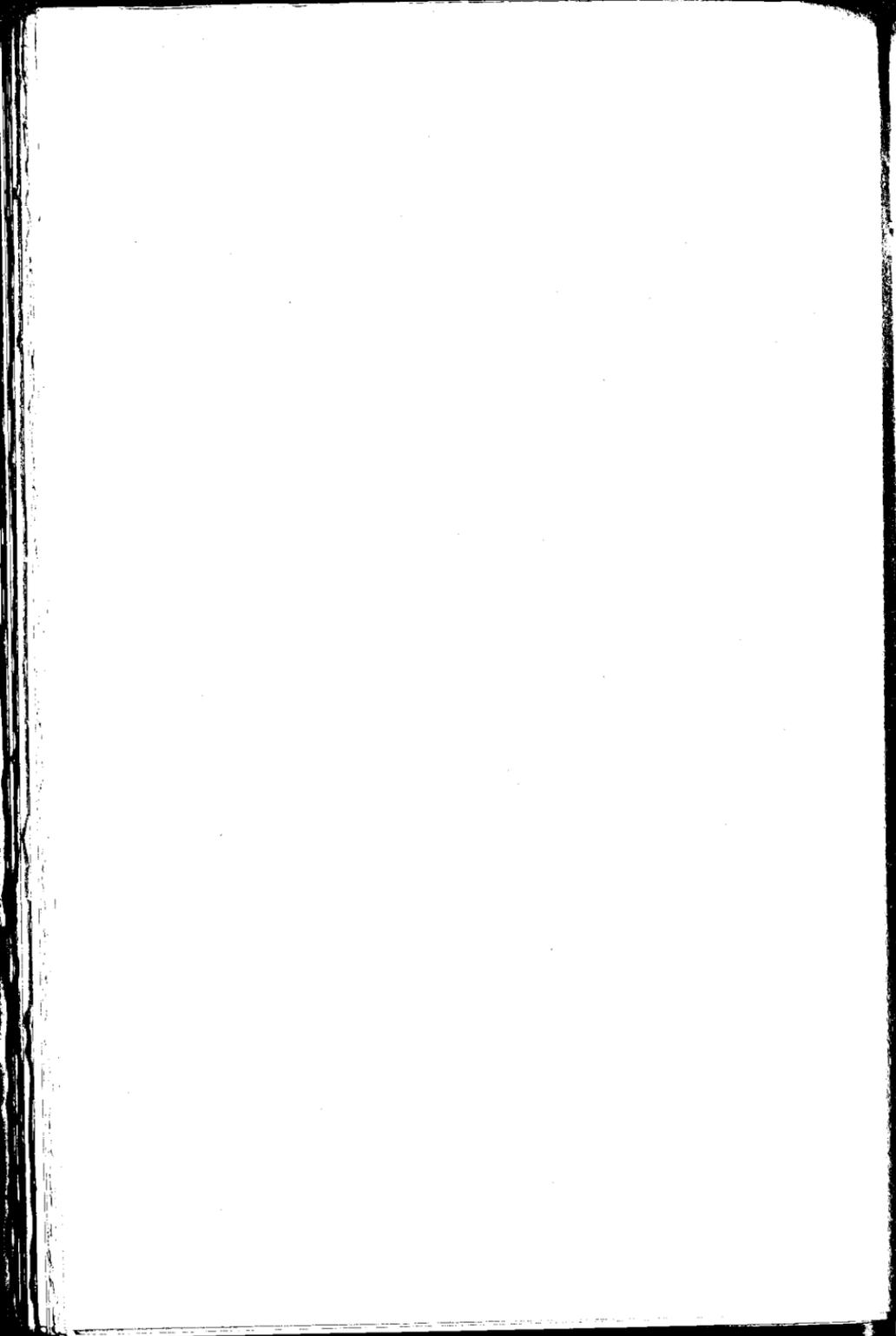
— Sommes-nous arrivés ? demanda Stéphanie.

Il lui désigna la masse des légers nuages : « Le Girard est là, nous ne le verrons pas ».

— Cela n'a pas d'importance, n'est-ce pas ? fit-elle.

— Non, l'essentiel, c'est d'être au sommet.

Nous ne reviendrons jamais ici, pensa-t-elle quand ils prirent le chemin du retour, par la route du col. Elle n'était pas triste, car Arno lui tenait toujours la main et la nuit qui tombait rapidement les isolait du reste du monde.



## XX

**A**RNO avait fini d'aménager la petite salle qui contenait maintenant les collections mésopotamiennes. C'était une rotonde, située derrière le hall, presque entièrement vitrée. Jusqu'alors, elle avait abrité les anciennes planches à graver de la Fabrique d'Indiennes, offertes depuis peu au Musée des Arts Régionaux de Genèvevillers. Des grilles délicatement forgées protégeaient les hautes fenêtres qui donnaient sur le parc. La salle allait être ouverte au public, mais Arno qui l'avait créée, ne serait pas là pour recevoir les visiteurs : savants qui étudieraient longuement les tablettes, les cylindres, les clous de fondations, touristes qui se pencheraient rapidement sur les vitrines, écoliers qui écouterait en bâillant l'exposé de leurs professeurs.

Il y pensait en jetant un dernier coup d'œil sur les collections. Stéphanie se tenait à côté de lui, le visage figé. Elle savait qu'Arno n'avait plus rien à faire à Val-lorge. Le catalogue était prêt pour l'impression. L'histoire de Jésus aussi était terminée et ses archives diplomatiques s'alignaient dans les vitrines de la petite salle. Arno ne prendrait plus jamais en main ces tablettes qui lui avaient livré leur secret et permis de reconstituer l'histoire d'un peuple, exhumé de la poussière des siècles. Il

## LES SENTIERS DE VALLORGE

les contemplait encore une fois, matière morte, argile pétrifiée dont il avait décelé le mystère. Un mince sourire, douloureux et amer se joua sur ses lèvres. C'était à cause de ces tablettes qu'il était venu à Vallorge, qu'Edith était morte, qu'il avait connu et perdu Stéphanie. Il s'en allait à présent, mains et cœur vides.

Stéphanie aussi se penchait sur les vitrines. Elle reconnaissait le Dieu Mardouk, Gilgamesch combattant les lions, le dieu Assur surgissant des rayons ailés du soleil. Des hommes avaient créé ces chimères, avaient cru en ces divinités, n'existaient plus. Ils avaient vécu, combattu, aimé, et qu'en restait-il ? Un peu de terre qui racontait comment ils avaient péri. Dans des centaines de siècles, qui se souviendrait de Vallorge ? Qui saurait qu'elle y avait connu joie et souffrance, qui saurait que Mme Bulloch avait promené des yeux morts sur les étranges vestiges de Jésus, qui saurait que Blaise n'y avait rien vu ?

Arno prit entre ses doigts une petite figurine représentant un personnage à la jupe plissée, au long nez astucieux, au gros œil naïf.

— Un Sumérien ? demanda la jeune fille.

Le mince sourire d'Arno s'adoucit, devint amusé : « Vous serez un jour la conservatrice de ce Musée », dit-il. Ne connaissait-elle pas l'histoire des peuples mésopotamiens en général et celle des Jésuséens en particulier.

— Je vous ai donné un bizarre enseignement, conclut-il.

— Mais, fit-elle, est-il plus important de connaître la date à laquelle Neuchâtel a été rattachée à la Confédération que de savoir que Jésus a été anéanti par les Hébreux ?

— Vous avez bien d'autres choses à apprendre, dit Arno.

Il ne souriait plus.

— Vous m'avez tout appris, s'écria-t-elle avec passion.

Il secoua la tête : « *Enfant !* » murmura-t-il. Il n'avait pas à se leurrer. Il l'avait seulement rendue à elle-même. Maintenant, elle pouvait épouser Blaise, elle serait la maîtresse de Vallorge, elle serait heureuse. Lui ne la reverrait pas, il ne l'avait gagnée que pour la perdre, et il n'aurait d'elle que son souvenir. Vivait-on de souvenirs ?

— Vous m'avez appris à savoir ce que je veux, insista-t-elle.

Il ne répondit pas et elle se tut, oppressée, tournant entre ses doigts un petit cylindre en hématite. Une signature s'y déroulait qui avait été celle d'un médecin. Ce n'est qu'un rêve, pensa-t-elle, rien de tout cela n'est vrai, rien n'est réel. Ce n'est pas moi qui suis ici, à côté d'Arno. Elle allait se maîtriser, retrouver son calme, lui dire des paroles insignifiantes. Elle voulut crier : *Ce que je veux, c'est vous, c'est votre amour !* » mais elle continua à se taire. Arno parlait et elle acceptait son départ. Elle restait et Vallorge serait pour elle le souvenir d'Arno, la voix d'Arno, le travail d'Arno, les heures douces et cruelles qu'elle avait passées avec lui, tout ce qui avait été sa joie, son monde intérieur et son monde extérieur. Elle ferma les yeux pour cacher ses larmes et elle sentit qu'il lui prenait le petit cylindre des mains. Elle regarda : il le remettait sur le velours de la vitrine, fermait celle-ci et lui tendait la clef : « *Vous la donnerez à Monsieur Laprade* ». Puis il ajouta : « *Venez. A quoi bon rester ici !* »

L'heure de la séparation était venue. Stéphanie frémit. Elle allait rejoindre Mme Bulloch et Blaise et lui quitterait Vallorge, pour ne plus jamais revenir. Demain, il serait à Berne, et prendrait le train de Milan. Il

## LES SENTIERS DE VALLORGE

avait l'intention de passer deux semaines en Italie en attendant son bateau. Demain, elle sourirait à Blaise, elle accepterait qu'il la prit dans ses bras, elle deviendrait sa femme, Arno serait hors de sa vie. Tout, en elle, se révolta.

Ils étaient sortis de la rotonde, s'arrêtèrent dans le hall. Le portier était déjà parti, car l'heure de la visite était passée, le Musée plongé dans l'ombre. Dehors, la pluie battait les vitres et giclait sur les marches du perron. Arno prit les mains de Stéphanie, les réunit dans les siennes.

— Vous serez un jour chez vous ici, murmura-t-il.

— Vous pensez donc que je dois épouser Blaise, questionna-t-elle, remplie d'angoisse. Puis soudain, elle s'écria : « C'est avec vous que je veux vivre ! » et elle se sentit délivrée de tout. Elle avait enfin osé parler, parce qu'il faisait nuit, parce qu'il n'était plus qu'une ombre devant elle. Il ne répondit pas tout de suite, elle s'enhardit : « Prenez-moi avec vous, j'ai eu 21 ans, j'ai un passeport valable ! » Elle n'avait jamais pensé à cela auparavant, mais ce soir tout lui paraissait simple, clair, l'évidence même. Puisqu'elle aimait Arno, puisqu'il était toute sa vie. Lui ne trouvait pas de mots. Il prit le clair visage de Stéphanie entre ses mains, sentit ses larmes sous ses doigts.

— Enfant ! murmura-t-il, mais il était ébloui.

— Enfant, répéta-t-il, où puis-je vous entraîner, quel-  
le vie puis-je vous faire ? Je serai un étranger partout.

— J'irai n'importe où, je ferai n'importe quoi, supplia-t-elle, je veux être avec vous, ne me laissez pas ici.

— Stéphanie, murmura Arno, est-ce vraiment ainsi ?  
Il l'attira à lui et sentit battre son cœur contre le sien.

— Ne me tente pas, Stéphanie !

La lumière se fit soudain, brutale. Blaise qui arrivait du dehors, tout mouillé de la pluie, venait de pousser la

## LES SENTIERS DE VALLORGE

porte d'entrée et de tourner le commutateur. Il vit Arno et Stéphanie. Ils ne s'étaient même pas séparés, ils avaient seulement tourné la tête pour voir l'intrus. Une colère folle s'empara de Blaise.

— Qu'est-ce que vous faites là ! cria-t-il.

Arno lâcha Stéphanie, sortit d'un monde irréel, regarda Blaise, ce garçon beau, jeune et stupide qui, lui, pouvait revendiquer Stéphanie, parce qu'il avait le cœur pur, une vie sans tache, un avenir tout tracé.

— Rassurez-vous, Monsieur Laprade, dit-il d'une voix blanche, je m'en vais.

Blaise pensa une fraction de seconde : « C'est vrai, il part ! » Mais il vit le visage bouleversé de la jeune fille, ses yeux pleins de larmes.

— Qu'est-ce que cela signifie, cria-t-il avec fureur, Stéphanie, que s'est-il passé ? Qu'est-ce que tu fais ici avec lui ?

Quel fou il avait été de ne jamais se méfier de Dallwitz ! Il y avait très longtemps, au début du séjour de Stéphanie, il avait été jaloux du professeur, jusqu'au moment où il avait été témoin de l'insolence de la jeune fille, de la lassitude d'Arno. Il ne s'était plus inquiété, d'autant plus que Léona lui avait raconté que la Colette de Seigne était la maîtresse de Dallwitz, qu'il avait cru remarquer une intrigue entre lui et Nelly. Comment n'avait-il pas deviné quand il avait reçu les lettres qu'écrivait Léona pour Mme Bulloch. Entre les nouvelles du Domaine se glissaient celles de Stéphanie. Il avait su qu'elle était redevenue sauvage et farouche, qu'elle courait les bois, qu'elle évitait tout le monde. Puis qu'elle retrouvait son calme, qu'elle revoyait le professeur, qu'elle passait de longues heures avec lui. Mais il n'en avait pas pris ombrage et il était revenu pour la reconquérir. La Stéphanie qu'il avait revue était souriante, affectueuse, presque gaie. Il était sûr qu'elle accepterait

## LES SENTIERS DE VALLORGE

d'être sa femme. Comment avait-il pu se tromper de la sorte !

— Pourquoi pleures-tu, demanda-t-il, qu'est-ce qu'il est pour toi ?

— Laissez-la, dit vivement Arno, devant la réponse de Stéphanie, elle est libre, elle a choisi.

— Mais c'est trop simple, hurla Blaise et il se jeta sur Arno qui le saisit aux poignets avec une vigueur inattendue.

— N'en venons pas aux mains, je vous prie, fit-il, cela ne changera rien.

Blaise se dégagea violemment : « Je vous tuerai ! » siffla-t-il. A Stéphanie, il cria : « Va-t-en, toi, c'est une affaire entre lui et moi ! » Il la bouscula pour l'écarter. Elle était d'une pâleur mortelle, mais ferme et résolue. Quand il la toucha, elle recula avec tant de vivacité qu'il se souvint de la nuit où elle l'avait repoussé. A sa colère succéda un désespoir effrayant et il eut l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds.

— Pourquoi as-tu fait cela, gémit-il, pourquoi m'as-tu laissé croire que tu m'aimais !

Stéphanie se tenait devant Arno qui l'emprisonna dans son bras. Elle savait désormais ce qu'elle voulait, ce qu'elle devait faire, où elle voulait aller et elle le dirait à Blaise, sans crainte et sans pitié. Elle allait parler, quand du haut de l'escalier jaillit un appel : « Blaise ! »

Les deux hommes et Stéphanie levèrent la tête. Mme Bulloch se penchait sur la rampe de fer forgé. Elle avait perçu le bruit de la querelle, elle était sortie du salon, poussant sa canne devant elle. Déjà, Léona surgissait derrière la vieille dame. Elle aussi avait entendu des éclats de voix et ne voulait rien perdre du spectacle.

— Laisse-le, cria Irène Bulloch, qu'il s'en aille ! Il n'a plus rien à faire ici !

Elle tremblait d'excitation. Enfin, le drame éclatait !

## LES SENTIERS DE VALLORGE

Elle l'avait assez attendu.

— Eh bien ! eh bien ! grommelait Léona à côté d'elle, il la tient bien, Monsieur Dallwitz ! Comme s'il allait partir avec elle !

— Mais je ne veux pas, s'exclama Mme Bulloch.

Elle ne voulait pas que Stéphanie lui échappât, cette Stéphanie qu'elle aimait pour tout le plaisir qu'elle pourrait encore tirer de son chagrin.

— Allez-vous-en, dit brutalement Blaise à Arno.

— Venez ici, Stéphanie, montez ! appela Mme Bulloch, c'est une histoire à régler entre hommes. Que Blaise le jette à la porte !

Elle se mit à rire, d'un rire sénile et hystérique. Léona, bien qu'elle fût terriblement intéressée par la scène qui se jouait dans le hall, la tira par le bras pour essayer de la calmer. La vieille dame se dégagea, continuant à rire de plus belle.

— Je partirai avec lui, dit Stéphanie.

Arno la tenait toujours étroitement serrée contre lui. Blaise dont les cheveux mouillés collaient au front les regardait avec stupeur. Il leva la tête pour sortir de ce cauchemar, vit sa tante qui les guettait, penchée sur la rampe de l'escalier comme une monstrueuse gargouille, et derrière elle Léona au visage déformé par la joie et la curiosité.

— Ne la laisse pas s'en aller, cria encore Mme Bulloch.

Elle fit un pas, manqua la marche. Léona étendit vivement le bras pour la rattraper, agrippa son épaule, ne retint que le châle de la vieille dame. Irène Bulloch trébucha, sa canne lui échappa des mains, elle essaya de s'accrocher à la rampe et glissa jusqu'au bas de l'escalier où elle chut comme un pantin désarticulé.

Léona dégringola les marches et se précipita sur Mme Bulloch, en même temps que Blaise. Stéphanie, trem-

blante, fit un mouvement, mais Arno la retint contre lui. Que Mme Bulloch fût morte ou vivante, il ne fallait pas que Stéphanie la vît.

— Madame, Madame ! criaient Léona, tandis que Blaise soulevait le corps inerte et le déposait sur la banquette du hall. Penché sur sa tante, il se mit à lui tapoter les mains, trop hébété pour se rendre compte de ce qu'il faisait. Les lunettes de Mme Bulloch étaient tombées au cours de sa chute, ses yeux étaient grands ouverts. Blaise détourna la tête devant ce visage bizarrement nu qu'il ne reconnaissait pas.

— Je vais téléphoner au Docteur Péronnet, dit Léona, pourvu qu'il soit chez lui. Mais il faut la monter dans sa chambre. Faites attention, Monsieur Blaise, elle a dû se briser la nuque.

La cuisinière et la femme de chambre accouraient dans l'escalier. Elles se plaquèrent au mur pour laisser passer Blaise et son fardeau. Léona gravit les marches derrière lui, non sans expliquer aux autres femmes qu'elle avait essayé de retenir la vieille dame. Elle était remplie d'effroi, ne se souvenant que trop bien de l'enquête qui avait suivi le suicide d'Edith, des questions précises de l'inspecteur, du passé trouble qu'il avait exhumé. Toutes sortes de soupçons allaient peser sur elle. Elle se retourna, cria à Arno et Stéphanie : « Vous avez vu, elle a glissé, elle a trébuché, j'ai tout fait pour empêcher sa chute ! »

Ils ne répondirent pas, comme s'ils étaient étrangers au drame, comme si rien ne les avait atteints. Léona rejoignit Blaise. Il y eut tout un remue-ménage, des portes s'ouvrirent, se refermèrent. Léona téléphonait, donnait des ordres, courait à la pharmacie. La femme de chambre humectait des linges, tamponnait les tempes de Mme Bulloch, la cuisinière sanglotait.

— Il faut faire quelque chose, il faut faire quelque

## LES SENTIERS DE VALLORGE

chose, marmottait Blaise.

— Vous ne voyez donc pas qu'elle est morte, jeta brutalement Léona, mais de toutes façons, il faut que le Docteur Péronnet vienne. Il termine maintenant sa consultation à Seigne et sa femme m'a dit qu'il doit rentrer chez lui d'un moment à l'autre. Allez chez lui, ramenez-le...

Blaise la regarda d'un air stupide. La plus grande confusion régnait dans son esprit. Tout cela était un cauchemar, il ne pouvait y croire, que Mme Bulloch s'était tuée sous ses yeux, que Stéphanie s'apprêtait à partir... Si Mme Bulloch était morte, alors tout ici était à lui, il devenait le maître de Vallorge. Il rejeta cette dernière pensée avec horreur, mais ce fut celle qui domina les autres et qui lui fit enfin comprendre les ordres de Léona. Il quitta le château en trombe, sans plus jeter un regard à Stéphanie et Arno.

Eux ne s'aperçurent même pas de son départ. Arno lâcha enfin la jeune fille lorsqu'il sentit qu'elle ne tremblait plus. Elle tourna vers lui un visage étrangement calme.

— Allez, lui dit-elle, je vous rejoindrai tantôt.

Il secoua la tête, la contemplant avec un muet désespoir, refusant un amour qu'il ne méritait pas. Elle croyait pouvoir le suivre, mais lui avec l'infinie sagesse de son âge mûr, savait qu'il ne pouvait en être ainsi.

— Adieu, Stéphanie, fit-il et il partit rapidement. La pluie le frappa au visage comme il tirait derrière lui la lourde porte de Vallorge. Une seconde, il faillit rentrer dans la maison pour se saisir de Stéphanie, pour l'emmener avec lui. Il haussa les épaules, envahi par une terrible lassitude, descendit le perron, traversa le parc désolé, passa sous le torii. L'épais rideau de pluie masquait les arbres, les statues, Vallorge qui semblait ne jamais avoir existé et disparaissait comme un château en-

## LES SENTIERS DE VALLORGE

chanté. Dépassé le portique japonais, Arno se retourna, ne vit plus rien. Stéphanie était perdue. Il l'avait abandonnée au sortilège de la grande maison, cette maison qui serait celle de Blaise, qui serait la sienne, cette maison où elle trouverait un jour l'apaisement, le bonheur. Tantôt, il avait cru pouvoir la gagner. Maintenant, il serait toujours seul, vivant du souvenir de cet instant où il l'avait serrée sur son cœur, où elle lui avait appartenu.

Ce ne fut que lorsqu'il se retrouva devant les remparts de Seigne qu'Arno se rendit compte qu'il était déjà bien loin du château et que la pluie avait cessé de tomber. Il avança dans l'obscurité, sur les feuilles pourrissantes, hésitant à peine. La route lui était connue, les sentiers de la forêt familiers. Combien de fois ne les avait-il pas suivis, le cœur rempli de tourments et de regrets. Ce n'était qu'une fois de plus, la dernière.

Quand il sortit de la forêt, Gènevillers lui apparut au bas de la côte. Les nuages s'étaient écartés et dans le ciel immense et noir, une lune orange se balançait sur la ville. J'aurais pu la contempler avec Stéphanie, se dit-il. Mais il avait laissé Stéphanie à Vallorge pour qu'elle régnât sur la maison et sur le cœur de Blaise. Un sombre désespoir l'envahit. Il n'avait jamais voulu qu'elle devînt la femme de Blaise, il la désirait pour lui et l'humilité avec laquelle il l'avait abandonnée, n'avait été qu'une forme d'orgueil. Il l'avait perdue, il s'était condamné à une vie qui ne serait qu'une longue nuit, sans Stéphanie, sans elle, le trésor et la lumière de son âme.

Arno entra dans Gènevillers. C'était l'heure du cinéma et les gens se hâtaient vers la salle de spectacle. Les rues aux alentours de la gare et de l'hôtel de ville étaient animées et joyeuses. Arno salua au passage le pharmacien et sa famille, le libraire, le directeur du lycée. Au-delà de ce quartier, il arriva dans une zone de calme et de silence. La place de la Licorne était déserte, blanche sous la



## LES SENTIERS DE VALLORGE

clarté de sa fontaine illuminée. Les maisons roses et vertes, le clocher pointu de l'église se reflétaient dans le pavé luisant.

Stéphanie attendait, appuyée à la colonne de la fontaine. Elle s'en détacha et vint à Arno, mince et allègre silhouette, soulevée par des ailes. Il oublia Vallorge, il oublia Blaise, tout ce qui avait précédé et qui appartenait désormais à un monde révolu. Il lui prit les mains : « Tu es donc là ? » Il savait qu'elle était à ses côtés pour toujours et que la vie commençait enfin.

CHEZ LE MEME EDITEUR

FRANCE ADINE

DANS LA MAIN DES DIEUX

SIMONE BERSON

LE LIVRE DE DEBORAH

CONSTANT BURNIAUX

LA FILLE DU CIEL

ROGER CANTRAINÉ

UNE RAISON DE MOURIR

GERARD GAMBIER

ROCAILLES

ESTELLE GOLDSTEIN

MADAME LE BOURGMESTRE

PIERRE-PAUL HAMESSE

LA MESAVENTURE

MARIE NICOLAI

LES VARIATIONS

CATHERINE RACAM

AU BORD DES SABLES

MARCEL THIRY

ECHEC AU TEMPS

ROBERT VIVIER

A QUOI L'ON PENSE